



LES COLONIES ROMAINES DES CÔTES OCCIDENTALES GRECQUES POPULATIONS ET TERRITOIRES

Athanase D. RIZAKIS
F.N.R.S. Athènes

COLONISATION ROMAINE ET NOUVEL ORDRE POLITIQUE

La conquête militaire du monde hellénique remontait à plusieurs générations quand César décida, après Pharsale, de créer un premier réseau de colonies romaines tout au long des côtes occidentales grecques. Quelques années plus tard, grâce à la victoire d'Actium, Auguste ramène la paix et, avec elle, la prospérité dont témoignent, de façon éclatante ses programmes de construction¹.

-
1. Malheureusement il n'y a aucune étude d'ensemble sur le programme de construction d'Auguste à l'intérieur des diverses provinces de l'Empire ; cf. R. MACMULLEN, "Roman Imperial Buildings in the Provinces", *HSCIPh* 64 (1959) 207-235 ; pour Athènes, C.R. CULLEY, *The Restauration of the Sacred Monuments in Augustan Athens* (Univ. of California 1973) ; pour Messène, L. MIGEOTTE, "Réparations de monuments publics à Messène au temps d'Auguste", *BCH* 109 (1985) 597-607 ; pour la Grèce, en général, voir D. KIENAST, *Augustus. Prinzeps und Monarch* (Darmstadt 1982) 336-65 et surtout, J.-Y. MARC, J.-C. MORETTI et D. VIVIERS (éds.), *Constructions publiques et programmes éditaires en Grèce au IIe et au Ier s. av.J.-C.*, Athènes 14-17 Mai 1995 (sous presse).

L'empereur consolidera les fondations de son père et y ajoutera les siennes².

Il est indéniable que l'intervention romaine — césarienne ou augustéenne — marque, dans le paysage politique et socio-économique grec, un changement brutal dans la politique traditionnelle dont le leitmotiv était, depuis l'époque de Flamininus, la liberté et l'autonomie des cités³. Cette politique, responsable de l'extrême émiettement du monde grec en une multitude de petits États fantoches incapables de porter atteinte aux intérêts de Rome, ne correspondait plus aux exigences nouvelles de l'Empire naissant.

César et Auguste étaient conscients de la nécessité d'une restructuration complète des provinces helléniques, selon des critères nouveaux. Cette volonté marque un tournant décisif à la politique étrangère de Rome, en général, qui essaye maintenant d'installer un Empire provincial avec quelque homogénéité institutionnelle, alors que pendant la période précédente Rome laissa, d'une certaine manière, les provinces à leur sort et ne s'intéressa qu'à la sauvegarde de sa suprématie sur les pays conquis⁴. Dans cette nouvelle

2. M. GRANT, *From Imperium to Auctoritas* (Cambridge 1946) 270-71 ; F. VITTINGHOFF, *Römische Kolonisation und Bürgerrechtspolitik unter Caesar und Augustus* (Mainz 1952) 126-29 ; P.A. BRUNT, *Italian Manpower, 225 B.C.-A.D. 14* (Oxford 1987) 598 ; D. KIENAST (*supra* n. 1) 390-406.
3. Tite-Live XXXIII.31, 7-11 XXXIII.32, 5-10 ; cf. E. BADIEN, *Foreign Clientelae* (Oxford 1958) 69-75.
4. Voir M. ROSTOVZEFF, *Social and Economic History of the Hellenistic World II* (Oxford 1941) 1014-1020 ; A.H.M. JONES, *The Greek City from Alexander to Justinian* (Oxford 1940) 52-58 ; E.S. GRUEN, *The Hellenistic World and the Coming of Rome II* (Univ. of California Press 1984) 528 et surtout S. ALCOCK, "Roman Imperialism in the Greek Landscape", *JRA* 2(1989) 33 ; ead., "Archaeology and Imperialism : Roman Expansion and the Greek City", *Journal of Mediterranean Archaeology* 21 (1989) 124. Le caractère et surtout la forme juridique précise de la domination romaine en Grèce ne sont pas très clairs ; la majorité des savants accepte depuis S. ACCAME (*Il dominio romano e il mondo greco* [Roma 1946] 2 sqq.), le rattachement de la Grèce à la province de Macédoine ; cf. R. BERNHARDT, *Imperium und Eleutheria : die römische Politik gegenüber die freien Städten des griechischen Ostens* (Hamburg 1971) 92 sqq. et 247 (avec toute la récente bibliographie) ; un peu différenciée, sur l'étendue de la liberté des cités après 146 av. J.-C., est l'opinion de Th. SCHWERTFEGGER, *Der achäische Bund von 146 bis 27 v. Chr.* (München 1974) 70-72, critiquée par R. BERNHARDT, "Der Status des 146 v. Chr. unterworfenen Teils Griechenlands bis zur Einrichtung der Provinz Achaia", *Historia* 26 (1977) 62-73, alors que E.S. GRUEN, *op. cit.*, 523-528 met en doute l'idée même de cette dépendance. Le rattachement de la Grèce à la Macédoine, pendant cette période, est discuté également par J.-L. FERRARY, in Cl. NICOLET, *Rome et la conquête du monde méditerranéen II* (Paris 1978) 772-773 et surtout dans sa dernière monographie : *Philhellénisme et impérialisme. Aspects idéologiques de la conquête romaine du monde hellénistique, de la seconde guerre de Macédoine à la guerre contre*

organisation, les fondations romaines étaient appelées à jouer un rôle prééminent. Installées sur des points stratégiques et parfaitement intégrées dans le système des liaisons terrestres et maritimes — qui seront développées — entre elles et avec Rome, elles seront les "yeux" du pouvoir impérial dans les provinces et le garant du maintien de l'ordre romain partout où celui-ci serait menacé⁵. Enfin, sans vouloir maximaliser le rôle des motifs purement économiques et mercantiles, dans les décisions romaines de la période, il ne faut pas pour autant négliger l'importance qu'avaient les ports de la côte occidentale grecque pour la sécurité et le développement du commerce maritime avec l'Orient ; les décideurs à Rome ne pouvaient pas ne pas en tenir compte⁶.

Les premiers pas de la nouvelle politique coloniale romaine seront faits par César, mais ne seront pas décisifs ; si ses plans de colonisation des côtes occidentales grecques marquent un point fort et arbitraire du nouvel esprit interventionniste de Rome, le caractère et l'ampleur de la colonisation césarienne ne changeront pas l'équilibre

Mithridate, BEFAR 271 (Rome 1988) 199-209 ; Ferrary pense, contrairement à Schwertfeger, qu'il y a eu provincialisation de la Grèce après 145 av. J.-C. dans la mesure où elle est tributaire et dépend d'un magistrat romain, à savoir le proconsul de Macédoine. Cette question controversée devient encore plus complexe avec la récente monographie de R. MORSTEIN KALLET-MARX, *Hegemony to Empire. The Development of the Roman Imperium in the East from 148 to 62 B.C.* (Los Angeles-Oxford-Berkeley 1995) 42-96 dans laquelle l'auteur rejette toute idée de dépendance politique directe ou indirecte de la Grèce après 146 av.J.-C. tout en reconnaissant le rôle hégémonique de Rome et l'obligation des cités grecques d'obéir à ses volontés.

5. La recette était connue et déjà appliquée avec succès, deux ou trois siècles auparavant, en Italie (Etrurie, Campanie et Lucanie) ; au premier siècle le modèle fut transféré aux provinces ; cf. L. KEPPIE, *Colonization and Veteran Settlement in Italy* (London, 1983) *passim* ; N. PURCELL, "The Nicopolitan Synoecism and Roman Urban Policy", in *Νικόπολις Α'*, *Proceedings of the First International Symposium on Nicopolis*, 23-29 Sept. 1984 (Preveza 1987) 84-85.
6. Pausanias (VII.18, 7 : Αὔγουστος δὲ ἡ τοῦ παράπλου νομίζων κεῖσθαι καλῶς τὰς Πάτρας ἢ κατ' ἄλλην τινὰ αἰτίαν ἐπανήγαγεν αὖθις ἐκ τῶν ἄλλων τοὺς ἄνδρας ἐς τὰς Πάτρας κλπ.) laisse entendre que la position avantageuse du port de Patras a joué un grand rôle dans la décision d'Auguste de transférer dans cette ville les populations de communes environnantes et, en fait, d'y installer une colonie de vétérans. Patras, certes, n'avait pas encore un port aménagé (Str. VIII.7, 5), mais cela n'empêchait ni la communication avec l'Italie ni les échanges qui semblent assez réguliers dès la période républicaine (voir A.D. RIZAKIS, "Le port de Patras et les communications avec l'Italie sous la République", *CH* 33 [1988] 453-72). La fondation de Corinthe et de Nicopolis redonnait à cette voie maritime ancienne vers l'Italie une réelle importance au profit également des populations de ces villes : voir G.W. BOWERSOCK, *Augustus and the Greek World* (Oxford 1965) 92 et la plus récente mise au point de N. PURCELL (*supra* n. 5) 90.

traditionnel entre les cités du monde grec (fig. 1). Les colonies envoyées par César⁷, à Buthrote et peut-être à Photiké en Epire, à Corinthe et enfin à Dymé, dans le Péloponnèse, étaient destinées à constituer un contrepoids à la clientèle de Pompée, très forte dans ces régions; par l'installation de prolétaires ou de soldats fidèles à sa cause, César, comme plus tard Auguste, voulait constituer son propre réseau de "Klientelstaaten", situées en des points stratégiques pour le contrôle des régions⁸. Mais les colonies de César étaient des corps étrangers dans un environnement hostile; dans bien des cas des confiscations arbitraires et brutales ont marqué l'installation de ses colons⁹ et en règle générale on peut dire que les vues du dictateur n'étaient pas cosmopolites; il y avait un intense nationalisme dans ses desseins, illustrés par l'émission soudaine dans plusieurs villes de monnaies locales avec des légendes en latin¹⁰. Ainsi, malgré toutes ses bonnes intentions, aucune mesure n'avait été prise afin de réussir une parfaite adaptation et, à l'exception de Corinthe — à laquelle une attention particulière avait été prêtée — aucune n'eut un avenir brillant¹¹.

7. La colonisation césarienne pose des problèmes d'ordre chronologique et institutionnel très complexes; en fait nous n'avons que peu de documents concrets, de sorte que les motivations du dictateur concernant le choix des lieux, l'attribution des terres, enfin les réactions des habitants spoliés sont mal connues; cf. M. GRANT (*supra* n. 2) 8-10; F. VITTINGHOFF (*supra* n. 2) 85-87 (Achaïe) et 127-130 (Macédoine); P.A. BRUNT (*supra* n. 2) 255-259. Sur la colonisation césarienne, voir en général L. KÉPIE, *Colonization and Veteran Settlement in Italy* (London, 1983) *passim*; Z. YAVETZ, *Julius Caesar and his Image* (London 1983) 137 *sqq.*; on trouvera une bibliographie presque exhaustive sur cette question in E. DENIAUX, "Les recommandations de Cicéron et la colonisation césarienne: les terres de Volterra", *Cahiers du Centre Glotz* II (Paris 1991) 215-228, particulièrement p. 215-216.
8. D. KIENAST, *Gymnasium* 76 (1969) 438 *sqq.*; A.D. RIZAKIS, "Συμβολή στη μελέτη τοῦ ρωμαϊκοῦ ἀποικισμοῦ τῆς ΒΔ Πελοποννήσου", in *Ποικίλα, Μελετήματα* 10 (Athènes 1990) 323-328.
9. Cic. *Att.* XVI. 16 *sqq.* (Dymé); F. E. ADCOCK, *CAH* IX (1932) 711-712; A.H.M. JONES, *The Greek City from Alexander to Justinian* (Oxford 1940) 62.
10. Voir M. GRANT (*supra* n. 2) 304.
11. A Corinthe (Str. VIII. 6, 23) César envoya des prolétaires et fit probablement la même chose pour Buthrote et Dymé (cf. G.W. BOWERSOCK [*supra* n. 6] 67 n. 2), contrairement à ce que pense PURCELL ([*supra*, n. 5] 75 n.17). Les inscriptions de Dymé indiquent une forte présence d'affranchis dont certains exercent des fonctions municipales, comme à Corinthe; pour les inscriptions de Dymé, voir *CIL* III, p. 2310, 2076; *AnnEpigr* 1974, 614; M. SASEL-KOS, *Inscriptiones Latinae in Graecia repertae. Additamenta ad CIL III* (Faenza 1979) 32 n° 44. Les inscriptions de Buthrote ne permettent pas pour l'instant d'être aussi affirmatif; cf. en dernier lieu P. CABANES, "Les noms latins dans les inscriptions grecques d'Épidamne-Dyrrhachion, d'Apollonia et de Bouthrôtos", in A.D. RIZAKIS (ed.), *Roman Onomastics in the Greek East. Political and Social Aspects. Proceedings of the International Colloquium on Roman Onomastics*, Athens 9-11 september

La plus grande originalité du *Princeps* est d'avoir donné aux entreprises coloniales romaines un contenu idéologique nouveau dont on trouve l'écho dans les vers de Virgile (*Aen.* III, 502 *sqq.*) : "alors nos villes sœurs, nos peuples proches, l'Hespérie sœur et proche de l'Épire — elles ont un même auteur, Dardanus, et un même destin — nous les rassemblerons tous deux comme une seule Troie dans nos cœurs" ; le rappel, par cette propagande, des origines communes des peuples des deux rives justifie la présence romaine ; les colons ne sont pas des étrangers, venus usurper une terre lointaine, ils sont des amis, des frères. La fondation de Nicopolis où Denys d'Halicarnasse (I, 50, 4) après Virgile (*Aen.* III, 280), place une escale d'Enée révèle la volonté impériale d'effacer le clivage, révélé par les guerres civiles, entre la partie occidentale de l'Empire de culture latine et la partie orientale de culture grecque¹². Auguste a, certainement, une conception nouvelle des rapports interethniques et son dessein n'est pas de créer des communautés marginales et étrangères dans le pays ; il veut plutôt — et l'exemple de Patras et de Nicopolis le montre clairement — créer des centres de fusion des deux civilisations et réussir la réconciliation nationale et l'unification des deux parties de l'Empire¹³.

Dans tous les cas les fondations romaines, *ex nihilo* ou sur des sites préexistant¹⁴, impliquaient, en dehors de la dédicace des

1993, *MEΛΕΤΗΜΑΤΑ* 21 (Athens 1996). La fondation de Corinthe était un des plus importants plans du dictateur ; cf. F.E. ADCOCK, *CAH* IX (1932) 707-708 ; J.A.O. LARSEN, "Roman Greece", in T. FRANK, *An Economic Survey of Ancient Rome* IV (1938) 446 ; GRANT (*supra* n. 2) 266.

12. Dans cet esprit il faut voir certainement la fiction de l'appartenance des Romains à l'ethnie hellénique qui allait dans le même sens que la révision des livres sibyllins dont l'un des buts était d'harmoniser autant que possible les cultes grecs et les cultes romains ; cf. P.M. MARTIN, "Le dessein de Denys d'Halicarnasse, dans les *Antiquités romaines* et sa perception de l'histoire à travers la préface du livre I", *Caesarodunum* 4 (1969) 179-206 et particulièrement p. 177-178 ; *id.*, "La propagande augustéenne dans les *Antiquités* de Denys d'Halicarnasse (Livre I)", *REL* 49 (1971) 162-179.
13. L'intérêt personnel qu'Auguste portait sur ces régions est indiqué par un second voyage qu'il réalisa en Orient entre les années 21-19 av. J.-C. (Dio LIV.6, 1 ; 7, 1-9, 7-10) et également par les deux missions confiées à Agrippa en Orient (en 23/22 et 16-13 av. J.-C.) ; voir R. HANSLIK, *RE* IX A 1 (1961) 1252 *sq.* et 1259 *sq.* ; M. REINHOLD, *Marcus Agrippa* (New York 1933) 79 *sqq.* et 106 *sqq.* ; M. RODDAZ, *Marcus Agrippa* (Rome 1984) 421-475. Sur la politique hellénique d'Auguste, voir J.H. OLIVER, "On the Hellenic Policy of Augustus and Agrippa in 27 B.C.", *AJPh* 92 (1972) 190-197.
14. Cette politique de fondations urbaines n'était pas une invention romaine. Il y avait, dans ce domaine, une forte tradition hellénistique que Rome reprend maintenant à son compte en la réadaptant, naturellement, aux nouvelles

trophées ayant rapport avec la bataille, la quête d'une population qu'on pouvait puiser parmi les soldats qui participèrent à la bataille et les habitants des villes ou des communes environnantes. Ces transferts de populations — volontaires ou forcés — créaient une société mixte avec une diversité et une complexité religieuse nouvelle ; le point de référence commun était les dieux qui avaient présidé à la victoire et auxquels le trophée était dédié¹⁵ ; le second fut, par la suite, le culte impérial, seul ou associé à la divinité principale de la cité ; celle-ci dans les fondations romaines en sol grec (Nicopolis, Patras, Corinthe etc.) est une divinité traditionnelle de la ville même ou la région proche de la fondation¹⁶.

conditions ; le type le plus caractéristique de ces fondations est représenté par les villes marquant une victoire décisive, les *Nikopoleis*. La plus célèbre était Nicopolis, fondée par Alexandre après la bataille d'Ipsos, le précurseur romain le plus proche en Orient était Nicopolis de Pompée, en Arménie mineure et Philippes, en Macédoine, fondée par les triumvirs. L'exemple de Nicopolis en Egypte fondée, comme son homonyme en Epire, par Auguste, est moins bien connu. On trouvera in PURCELL (*supra*, n. 5) 76-78 un très clair développement sur ce point.

15. Après la victoire à Actium Auguste dédia les proues des navires d'Antoine à Neptune et à Mars dans le grand monument élevé sur le site de son camp avant la bataille ; cf. J.-M. CARTER, *ZPE* 24 (1977) 227-230 ; W.M. MURAY et Ph.M. PETSAS, *Octavian's Campsite: Memorial for the Actian War* (Philadelphia 1989) *passim*. A la même occasion ont été organisés les concours d'Actia qui devinrent *isolympioi* : Th. SARIKAKIS, "Ἀκτια τὰ ἐν Νικοπόλει", *ArchEph* 1965, 145-162 ; RIEKS, "Sebasta und Aktia", *Hermes* 98 (1970) 96-116.
16. Apollon possédait déjà à Nicopolis un vieux *téménos* sur une colline ; le nouveau sanctuaire en son honneur est à proximité ; dans un bosquet, il y avait un gymnase et un stade où était célébré le festival pentétérique (Str. VII.7, 6). A Patras, le très ancien culte étolien d'Artémis Laphria fut introduit par Auguste dans la nouvelle colonie et devint la divinité poliade de la cité (Paus. VII. 18, 8-9) ; son culte était associé à celui d'Auguste (*CIL* III, 499 et 510 ; cf. J. HERBILLON, *Les cultes de Patras* [Baltimore 1929] 159-162) ; à Corinthe le culte d'Apollon retrouva son ancienne splendeur et semble avoir un prêtre commun avec celui d'Auguste (*Corinth* VIII, 94-95 n° 120 [1er s. ap. J.-C.]) ; à Athènes Auguste est étroitement lié au culte d'Apollon, si ce n'est pas assimilé à lui : M.C. HOFF, "Augustus, Apollo and Athens", *MH* 49 (1992) 223-232 ; cf. D.J. GEAGAN, "Roman Athens I", in *ANRW* 7.1 (1979) 383 (bibliographie). Ce n'est certainement pas un hasard si le *princeps* encouragea des cultes apolliniens dans ses nouvelles fondations ; voir à titre d'exemple D. ROMAN, "Apollon, Auguste et Nîmes", *Revue archéologique de Narbonnaise* 14 (1981) 207-214 et en général P. LAMBRECHTS, "La politique apollinienne d'Auguste et le culte impérial", *NC* 5 (1953) 251-277.

L'ORGANISATION ET LE CONTRÔLE DE L'ESPACE POLITIQUE DES CITÉS

La nouvelle politique hellénique — administrative, économique et culturelle — du *Princeps* sera appuyée sur ces centres périphériques qui seront les bases et les moteurs du développement régional¹⁷. Créer des chefs-lieux d'administration régionale, des noyaux urbains, liés étroitement à Rome¹⁸, soit par le jeu des clientèles, soit par celui d'un statut privilégié, lui permettait le contrôle complet des hommes et des territoires. On voit ainsi se constituer une chaîne de cités-amies, savamment dispersées dans le paysage, lui-même centurié et dominé par un réseau complexe de voies dont les plus grandes unissent les cités¹⁹. L'emplacement de ces villes tout au long de la côte occidentale grecque donnait, automatiquement, de nouvelles perspectives aux échanges commerciaux entre les deux rives de l'Adriatique — en fait très anciens ; l'itinéraire maritime était connu depuis la plus haute antiquité²⁰, il

17. PURCELL (*supra* n. 5) 87 ; P. DOUKELLIS, *JRA* 3 (1990) 401 ; S. ALCOCK, *Graecia capta. The Landscapes of Roman Greece* (Cambridge 1993) 93-115 ; A.D. RIZAKIS, "Grands domaines et petites propriétés dans le Péloponnèse sous l'Empire", in *Du latifundium au latifondo. Un héritage de Rome, une création médiévale ou moderne?*, Actes de la Table ronde internationale du CNRS, Bordeaux 17-19 décembre 1992 (Paris 1995) 221-222. Les liens personnels d'Auguste et de sa famille avec ces cités sont nombreux et confirment ce que nous connaissions déjà par les sources traditionnelles ; qu'il s'agisse d'actes de générosité, de reconnaissance ou de fidélité les témoignages sont nombreux et il n'y a pas lieu de les énumérer ici ; voir D. KIENAST (*supra* n. 1) 372-76 ; M.J. PAYNE, *Ἀρετὰς ἔνεκεν. Honors to Romans and Italians in Greece from 260 to 27 B.C.* (Université de Michigan 1987) 308-336.
18. Ce modèle d'urbanisation et de concentration des populations et du pouvoir administratif dans quelques centres (sur l'universalité du modèle de la cité dans le monde romain, voir Cl. LEPELLEY, "Universalité et permanence du modèle de la cité dans le monde romain", in J. ARCE et P. LE ROUX [éds.], *Cité et communauté civique, Actes du colloque de Madrid*, 25-27 janvier 1990 [Madrid 1993] 13-23), appliqué en Italie, avait très vite conduit à une homogénéisation de la vie municipale et à un meilleur contrôle de Rome ; cf. E.T. SALMON, *The Making of Roman Italy* (1982) 159 et les références réunies par PURCELL (*supra* n. 5) 83 n. 56-57 ; enfin J.-M. BERTRAND, «Territoire donné, territoire attribué : note sur la pratique de l'attribution dans le monde impérial de Rome», *Cahiers du Centre G. Glotz* II (1991) 125-164, particulièrement p. 154.
19. Voir ci-dessous n. 29-32.
20. Sur les sources, voir les références réunies par J.-L. LAMBOLEY, "Le canal d'Otrante et les relations entre les deux rives de l'Adriatique", in P. CABANES (éd.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité I* (Clermont-Ferrand 1987) 195-202 ; *id.*, "État de la recherche sur les relations sud-adriatiques. Bilan et perspectives", in P. CABANES (éd.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité II* (Paris 1993) 231-237 et plus généralement entre l'Occident et l'Orient ; J. ROUGÉ, "La place de l'Illyrie méridionale et de l'Épire dans le système des communications de l'Empire romain, L'Illyrie méridionale et l'Épire

suivait les côtes de la Grèce occidentale avant de faire la traversée au niveau du canal d'Otranto ; c'était, en fait, une navigation de cabotage avec une chaîne de ports, plus ou moins petits, disposés sur la côte à une distance de 25 km environ (fig. 2). L'utilité de ces ports était connue par les navigateurs et les géographes anciens. C'étaient des haltes et des refuges nécessaires pour une navigation dangereuse qui ne s'éloignait pas des côtes. Parmi les auteurs de la période, Cicéron nous donne, dans sa correspondance, une description étonnante complétée par Strabon deux générations plus tard²¹. Cette côte avec les îles Ioniennes voisines, la Crète et le Péloponnèse faisaient partie, selon le mot du géographe (X.4, 1= C 474), d'un ensemble de voies de commerce. En effet, depuis des millénaires les routes maritimes de grande importance passaient par la Crète et les côtes occidentales grecques; en premier lieu la route qui depuis l'Égypte *via* Cyrène transportait le blé africain et l'autre qui allait depuis le Péloponnèse vers l'Asie ou l'Égypte en passant par Rhodes. L'unification et la pacification méditerranéenne, grâce à la *pax Romana*, donna à ces routes une nouvelle importance, l'Italie, en particulier Rome étant maintenant devenue une destination obligatoire²².

La création, sur cet itinéraire, par César et Auguste, de grands centres urbains dotés de ports modernes (Dyrrachion, Buthrote, Nicopolis, Patras et Corinthe) facilitait énormément les échanges et les contacts et correspondait aux exigences politiques de l'Empire ; leur développement démographique et économique rapide n'est pas

dans l'Antiquité", in P. CABANES (éd.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité I* (Clermont-Ferrand 1987) 255-261.

21. On trouvera les références sur les divers voyages de l'orateur et les stations de cet itinéraire maritime in A.D. RIZAKIS (*supra* n. 6) 453-72 ; sur les ports de la côte occidentale voir également Str.X.2, 2. *L'itinerarium maritimum* (MILLER [*supra* n. 19] p. LXVII, 488) donne les distances entre les grandes stations Corinthe-Naupacte-Oxeia-Nicopolis ; Patras n'y figure pas. Cet itinéraire n'a pas sensiblement changé pendant le Moyen Âge ; lors du voyage de Liutprande, en 968, sont données les stations suivantes : Naupactus - Offidiaris (Εὐήνορος) - fauces Acheloi - Leucates ; cf. P. Soustal, *Tabula Imperii Byzantini*, 3. *Nikopolis und Kephallenia* unter Mitwirkung von J. Koder [Wien 1981] 85-87.
22. Sur l'importance du Péloponnèse, des îles Ioniennes et de la Crète sur ces voies maritimes, voir R. BALADIÉ, *Le Péloponnèse de Strabon* (Paris 1980) 3-5 et sur la nomenclature de l'espace marin environnant, *loc. cit.*, 227-228 ; pour leur rôle sous l'Empire, voir J. ROUGÉ, *Recherches sur l'organisation du commerce maritime en Méditerranée sous l'Empire romain* (Paris 1966) 86 sqq.

étranger à leur situation privilégiée sur une voie maritime²³ ; leur promotion s'effectua aux dépens des villes situées à l'intérieur du pays²⁴, ainsi que de plus petits ports voisins dont le rôle dans le système des échanges fut ainsi diminué ; Nicopolis, par exemple, avec ses deux ports (Str. VII.7, 5 et 9) et Buthrote, plus au nord, mirent à l'écart les ports corcyréens (Corcyre et Cassiopé) dont on n'entend pas beaucoup « parler » sous l'Empire ; il en est de même des autres petits ports situés au sud de Nicopolis ainsi que sur la côte septentrionale du Péloponnèse. Patras et plus loin Corinthe ne laissaient aucune chance de développement, par exemple, aux ports de Naupacte et d'Aigion²⁵. Les nouveaux ports ne présentaient pas seulement des avantages considérables pour la navigation, mais ils permettaient, en même temps, l'acheminement des produits et des personnes à l'intérieur du pays grâce au système des voies terrestres qui furent développées ; ils pouvaient contribuer ainsi au développement économique de ces villes²⁶.

23. Sur leur situation privilégiée sur une voie maritime commerciale, voir Str. VII.7, 6 [Nicopolis] ; Str. VIII.7, 5 [Patras] ; Str. VIII.6, 20 [Corinthe] ; cf. en général, R. BALADIÉ (*supra* n. 22) 250-252.
24. Cela ne veut aucunement dire que toutes les cités privilégiées par le pouvoir impérial se trouvaient près des côtes ; aux exemples connus d'Argos et de Sparte on pourrait ajouter celui de Phlius : voir S.E. ALCOCK, "Urban Survey and the Polis of Phlius" *Hesperia* 60 (1991) 421-463. Dans tous les cas cette nouvelle organisation urbaine conduisit à un changement de la structure de l'agriculture. La tendance vers la concentration des terres et des grandes fortunes s'accroît dans des zones de l'intérieur ; en revanche sur les côtes, plus densément peuplées, les exploitations restèrent plus modestes. Plus particulièrement pour le Péloponnèse, voir A.D. RIZAKIS (*supra* n. 17) *passim*.
25. Nicopolis devait, par exemple, jouer un rôle important dans le transport du blé égyptien vers Rome ; ce même rôle fut joué par Preveza pendant le Moyen Âge et les temps modernes ; la connexion entre les *Actia Nicopolis* et l'Égypte est caractéristique (références in PURCELL, *supra* n. 5, 89-90) et je me demande si la présence et la floraison des cultes égyptiens à Patras (J. HERBILLON, *Les cultes de Patras* [Baltimore 1929] 75-85) sont étrangères à ces contacts avec l'Égypte. Aucun de ces ports n'a eu de véritables installations portuaires, au début de l'Empire ; ceci n'enlevait rien à leur utilité, car nous savons bien qu'un bon port méditerranéen, du moins jusqu'au XIX^e siècle, n'est ni grand ni profond ; voir G.E. RICKMANN, "Towards a Study of Roman Ports", in A. RABAN (ed.), *Harbour Archaeology*, BAR 257 (London 1985) 105-114.
26. Voir, en général, M.I. FINLEY, *The Ancient Economy* (London 1973) 17-34 ; dans le même sens vont les articles de K. HOPKINS, "Taxes and Trade in the Roman Empire [200 BC-AD 400]", *JRS* 70 (1980) 101-125 ; *id.*, "Models, Ships and Staples" in P. GARNSEY and C.R. WHITTAKER (eds.), *Trade and Famine in Classical Antiquity* (Cambridge 1983) 84-105 ; *id.*, "Roman Trade, Industry and labor", in M. GRANT and R. KITZINGER (eds.) *Civilization of the Ancient Mediterranean II* (New York 1988) 753-777. L'origine exacte des richesses accumulées dans Nicopolis, Patras et Corinthe est mal connue ; la seule cité qui fut l'objet d'études plus approfondies, dans ce domaine, est Corinthe : voir D. ENGELS, *Roman Corinth, an Alternative Model for the Classical City*

L'ensemble donc des voies terrestres qui traversaient la Grèce occidentale, du nord au sud et de l'ouest à l'est, ne pouvait pas être dissocié des voies maritimes; elles étaient complémentaires; les premières assuraient la sécurité des zones côtières et en même temps la liaison — d'hommes et de produits — avec les différents ports. Elles devaient faciliter le commerce et les échanges avec des régions montagneuses et isolées. Elles pouvaient servir aussi dans les cas d'urgence ou de guerre pour le déplacement et l'approvisionnement des armées. La plus célèbre de ces voies était, naturellement, *Egnatia*²⁷ qui avait deux portes sur l'Adriatique, Dyrrachion et Apollonia; la première fut transformée en colonie romaine par Octave et la seconde proclamée *civitas libera* par le même prince²⁸. De cette dernière ville ainsi que d'Aulone, un peu plus au nord, avaient leur départ deux autres voies qui aboutissaient à Nicopolis; la première n'était pas éloignée des côtes, l'autre traversait plutôt des régions montagneuses à l'intérieur du pays²⁹. A Nicopolis, plaque tournante pour les voies maritimes mais aussi terrestres, avaient leur départ deux routes, l'une se dirigeant vers Larissa, en Thessalie,

(Chicago 1990) *passim*; cf. c.r. de D.P.T. HOPKINS, *Bryn Mawr Classical Review* 1.1 (1990) 20-23; C.K. WILLIAMS II, "Corinth as a Commercial Center", in T.E. GREGORY, *The Corinthia in the Roman period, Proceedings of the Symposium, The Ohio State University*, 7-9 Mars 1991, *JRA Supplementary Series*, Number 8 (Ann Arbor 1993) 31-46.

27. Sur *Egnatia* voir K. RHOMIOPOULOU, *BCH* 98 (1974) 813-816; Ph. COLLART, *BCH* 100 (1976) 177-199 et l'étude récente de L. GOUNAROPOULOU et M. HATZOPOULOS, *Les miliars de la voie égnatienne*, *MEΛETHMATA* 1 (Athènes 1985) *passim*; sur l'importance militaire et commerciale de cette voie, voir la bibliographie réunie par A.D. RIZAKIS (*supra* n. 6) 467 n. 56.
28. Dyrrachium (l'ancienne Epidamne) le plus important port sur la côte Adriatique (E. MEYER, *Kleine Pauly* II [1967] 187-188) pour la communication avec Brindes, fut transformée par Octave, peut-être d'après des anciens plans de César, en colonie romaine; voir VITTINGHOFF (*supra* n. 2) 126-127 et surtout 126 n. 9 (bibliographie); *anders* GRANT (*supra* n. 2) 275 *sqq.* La frontière dalmato-macédonienne vers le nord et sur la côte adriatique commençait, selon Ptolémée (III.12, 1), à Dyrrachion, voir F. PAPAZOGLU, *Les villes de Macédoine à l'époque romaine*, *BCH Supplément XVI* (Paris 1988) 85. Sur Apollonia, voir ci-dessous n. 93.
29. Sur le tracé de ces voies, voir MILLER (*supra* n. 19) 559 et cartes 117 et 148-150 [179-180: Table de Peutinger]; cf. G.L. HAMMOND, *Epirus. The Geography, the Ancient Remains, the History and the Topography of Epirus and Adjacent Areas* (Oxford 1967) 690-700 avec carte 18. La *mansio ad Dianam* de la première voie, autrefois située, par confusion, sur ou près du site de Photiké est, actuellement, placée sur une colline, assez loin au nord-ouest de cette ville. Ph. PETSAS (*ArchEph* 1952, 13; cf. HAMMOND, *op. cit.* 693-697) y avait trouvé l'inscription ΔΙΩΝΑΚ; voir aussi S. DAKARIS, Θεσπρωτία, in *Ancient Greek Cities* n° 15 (Athens 1972) 205 et D. SAMSTARIS, Ἡ ῥωμαϊκὴ ἀποικία τῆς Φωτικῆς στὴ Θεσπρωτία τῆς Ἠλείσου [Yannina 1994] 85 n. 1.

l'autre à travers les montagnes étoliennes vers Kalydon, en Etolie du sud; ensuite longeant les côtes méridionales du golfe de Corinthe elle aboutissait à Mégare suivant un tracé mal connu³⁰. A noter qu'on pouvait rejoindre facilement, grâce à cette voie, par le détroit de Rhion-Antirhion, Patras et, donc, la voie qui longeait les côtes méridionales et occidentales du Péloponnèse³¹; en revanche la liaison terrestre entre la Béotie et Corinthe pouvait se faire *via* la Mégaride³². L'importance de ces routes était connue depuis longtemps³³ et certaines semblent avoir joué un rôle pendant la dernière guerre civile; après la prise de Corinthe et de Patras par

30. L'itinéraire de cette voie, établi à partir des miliaires et des données archéologiques (voir C. AXIOTI, "Ρωμαϊκοί δρόμοι της Αιτωλοακαρνανίας", *ArchDelt* 35 [1980] *Meletai*, 186-205, particulièrement p. 192-205), est différent de celui qui est proposé par la *Tabula Peutingeriana* (Miller, *supra* n. 19, Strecke 79, col. 563-565) et le moins complet *Itinerarium Antonini* (LXII, 324-326). La source de ces derniers fut, peut-être, un *Itinerarium maritimum* commun; les étapes, donc, signalées sur ces itinéraires correspondent à ceux d'une voie maritime; voir L. HEUZEY, *Le mont Olympe et l'Acarmanie* (Paris 1860) 403-404, opinion adoptée également par C. AXIOTI (*supra* n. 30) 192. W.K. PRITCHETT (*Studies in Ancient Greek Topography*. Part III [Los Angeles 1980] 285-286) croit que l'itinéraire de la *Tabula Peutingeriana* [Actium-Dioryctos-Alyzia-Acheloo] correspond bien à un itinéraire terrestre; ces arguments ne sont pas décisifs, en tout cas ne tiennent pas depuis la découverte des miliaires publiés par C. AXIOTI (*op. cit.* 192 et *sqq.*).
31. La première grande intervention dans le système de la voirie terrestre du Péloponnèse, de la Grèce centrale et de la Macédoine date du règne de Trajan. A partir de 112 ap. J.-C. l'Empereur, en vue d'une meilleure préparation de son expédition contre les Parthes, a commencé la construction de routes dans plusieurs provinces; l'Achaïe, longtemps oubliée par Rome, rentre maintenant, par sa situation, dans les jeux stratégiques de l'Empire; comme un grand programme de réparation et de mise en valeur des voies se met en place, la Grèce occidentale connaît une véritable révolution dans ce domaine. Sur les routes du Péloponnèse, voir R. BALADIÉ (*supra* n. 22) 265-277; deux miliaires, celui d'Epitalion, près d'Olympie (P.G. THEMELIS, *ArchDelt* 22 [1967] *Chron.* 210-211; *loc. cit.* 23 [1968] *Chron.*, 165-171; cf. BALADIÉ [*supra* n. 22] 273-277) et celui de Missolonghi, en Etolie (la liste complète des miliaires, qui datent de son règne, est donnée par K. AXIOTI, *supra* n. 30, 189 n. 17) datent exactement de l'année 117 ap. J.-C. et contiennent l'expression explicite: *mensuris viarum actis poni iussit*. Trajan est honoré à Méthoné avec le titre de ΣΩΤΗΡ (Paus. IV.35, 3; cf. BALADIÉ [*supra* n. 22] 275), mais c'est surtout Nicopolis qui semble le plus favorisée; son monnayage a une richesse sans précédent (M. KARAMESSINI-OIKONOMIDOU, *Ἡ νομισματοκοπία της Νικοπόλεως* [Athènes 1975] 78-81. Certains pensent même que Nicopolis devint durant cette période la capitale de la nouvelle province d'Épire, cf. Th. SARIKAKIS, *Ἑλληνικά*, 19 (1966) 193-215 et spécialement 193-201; E. CHRYSOS, *Ἡπειρωτικά Χρονικά*, 23 (1981) 9-114 particulièrement p. 18).
32. N.G.L. HAMMOND, "The Main Road from Boeotia to Peloponnese through the Northern Megaris", *ABSA* 49 (1954) 103-122.
33. Cicéron par exemple, lors d'un de ses voyages en Grèce, a préféré la voie terrestre entre Actium et Patras à la voie maritime: *ad Att.* V.9, 1; cf. A.D. RIZAKIS (*supra* n. 6) 462 n. 37.

les lieutenants d'Octave la route étolienne était presque la seule voie d'approvisionnement pour l'armée d'Antoine³⁴ ; la cité de Kalydon était le centre de cette entreprise et elle a payé trop cher — par sa complète destruction — les bons services rendus à Antoine³⁵.

Toutes ces considérations ne correspondent pas à un schéma inventé ou théorique ; elles se justifient par des témoignages divers dont nous nous contenterons de rappeler ici celui d'un document exceptionnel qui — malgré son état fragmentaire et les incertitudes de certaines restitutions³⁶ — révèle l'existence, au début de l'Empire, d'un réseau de fondations impériales : Photiké, Nicopolis, Dymé, Patras, Corinthe et peut-être Mégare (fig. 3)³⁷ ; ce réseau correspond

34. Dio Cass. L.13, 5 ; Vell. II, 84, 2 ; voir A.D. RIZAKIS, *Achaïe I. Sources textuelles et histoire régionale*, MEΛETHMATA 20 (Athènes 1995) 97 n° 100. Sur l'approvisionnement de l'armée d'Antoine voir Plut. *Ant.* 68, 4-5 ; cf. J. KROMAYER, *Hermes* 34 [1899] 19-22 ; C. AXIOTI (*supra* n. 30) 191.

35. La ville, semble-t-il, a été détruite par Octavien et ses habitants ont été transférés à Nicopolis (Str. VII.7, 6 ; X.22, 2 ; Paus. VII.18, 8) ; en revanche la statue d'Artémis Laphria et même des parties entières du temple ont été transférées à Patras (Paus. VII.18, 9 ; cf. A.D. RIZAKIS (*supra* n. 34) 169-171 n° 253 ; à cette colonie fut cédée également l'exploitation de son lac poissonneux (Str. X.2, 21 ; cf. A.D. RIZAKIS, *op. cit.* 313-314 n° 538) et des vétérans romains s'y sont installés ; le temple de Laphria continua, semble-t-il, à être utilisé comme lieu de culte par des bergers (E. DYGGVE, *Das Laphrion* [Kobenhavn 1948] 302).

36. Les restitutions respectivement aux trois lignes M[*egarenses*] Pho [ticensēs] et C[*orinthienses*] nous semblent, parmi les solutions proposées par les divers éditeurs, comme étant les plus probables ; voir A.D. RIZAKIS, "Corrigenda inscriptiones Latinae in Grecia repertae. Addidamenta ad CIL III", *RPh* 59 (1985) 87-89 et la juste correction suggérée (à la l. 2) par D. SAMSARIS, *Ηπειρωτικά χρονικά* 28 (1986/7) 29-31.

37. Mégare, plaque tournante pour les communications entre la Grèce centrale et le Péloponnèse (E. MEYER, *RE* XXIX [1931] col. 169-171, s.v. Megara) avait accueilli de bonne heure des *negotiatores* romains installés sur son territoire (J. HATZFELD, *Les trafiquants Italiens dans l'Orient grec* [Paris 1917] 73-74). Pendant l'avant-dernière guerre civile la ville fut très fidèle à la cause de Pompée en opposant une farouche résistance jusqu'à la dernière heure à César. Après sa prise le dictateur fut impitoyable et la "détruisit", d'après certaines sources, mais cette information est certainement exagérée et contredite par une dédicace contemporaine dans laquelle César est honoré comme *εὐεργέτης καὶ σωτὴρ τῆς πόλεως* (voir *IG* VII, 62 ; cf. A.E. RAUBITSCHKE, *JRS* 44 [1954] 67-75). S'il est, donc, probable que la ville a évité le pire pendant cette période cruciale, il fallait attendre Actium et la victoire d'Octave pour cicatriser ses plaies laissées ouvertes par la guerre. Octave ne pouvait pas laisser une ville si importante en dehors des plans de réorganisation de la Grèce ; son intérêt pour elle n'est indiqué que par des sources indirectes. Une dédicace érigée par la cité, qui date de la période 31-27 av. J.-C., l'honore pour sa vertu et sa générosité, "ἀρετᾶς ἕνεκεν καὶ εὐεργεσίας" (*IG* VII, 63) ; à celle-ci il faudrait associer les honneurs décernés aux membres de la famille julienne (*IG* VII, 64-66). Une autre preuve de la dévotion de la cité à l'empereur, est l'introduction, plus tôt qu'ailleurs, du culte impérial (*IG* VII, 36). Nous ignorons, concernant Mégare, les détails de la réorganisation octavienne et éventuellement un changement du statut de la ville.

certainement à un effort d'organisation, au sein du monde hellénique, d'un groupe de cités ayant des liens étroits avec Auguste, mais en dehors du cadre connu des *koina*; cela constitue une nouveauté intéressante, mais pas surprenante.

Cette union semble avoir un symbolisme éminemment politique, comme tant d'unions similaires dans le monde romain; l'Empire unifié et pacifié, loué par les apologistes grecs, encourage certes de telles ententes, car elles servent parfaitement le nouvel ordre. Les plus connus sont les contrats d'*homonoia*³⁸ qui peuvent être bilatéraux ou trilatéraux, mais dont l'interprétation est difficile; s'agit-il, en fait, de substituts d'*isopolitie*³⁹ ou simplement d'ententes qui pourraient s'expliquer en termes économiques⁴⁰; les exemples illustrant surtout la dernière catégorie sont nombreux⁴¹. Le fait que tous les peuples qui figurent sur le document patréen (*Patrenses* — *M[egarenses]*, *Nicopolitani*—*Pho[ticenses]*, *[D]ymenses* — *C[orinthienses]*) sont associés d'une façon ou d'une autre avec le créateur de l'Empire pourrait inciter à le placer entre 16-15 av. J.-C. date de la proclamation officielle de la colonie de Patras, et l'année 14 ap. J.-C., date de la mort du prince⁴².

Plinie (NH IV, 23) la classe parmi les colonies, mais cette affirmation n'a pas encore trouvé la confirmation d'une source littéraire, épigraphique ou numismatique. Une inscription latine (CIL III, 546) et d'autres en grec mentionnant des Romains (IG VII, 18-26, 46-49- 54-113, 1490 *sqq.*) ne pourraient pas servir comme preuve d'installation des colons romains; la question concernant le sort de Mégare après Actium mérite d'être examinée de plus près.

38. On trouve de tels contrats dans les villes d'Asie Mineure (L. ROBERT, *Villes d'Asie Mineure* [Paris 1962²] 54 *sqq.* et 272; *Latomus* 21 [1962] 70 n. 2), mais ils ne sont pas absents en Grèce même; voir en dernier lieu D. KIENAST, «Die Homonoia Verträge in der römischen Kaiserzeit», *JNG* 14 (1964) 59-60; *id.*, "Zu den Homonoia-Vereinbarungen in der römischen Kaiserzeit", *ZPE* 109 [1995] 267-281; A.R.R. Sheppard, "Homonoia in the Greek Cities of the Roman Empire", *AncSoc* 15-17 (1984-86) 229-52.
39. Comme pensait D. KIENAST, *JNG* 14 (1964) 59-60; *id.*, *ZPE* 109 (1995) 280; cf. également A.R.R. SHEPPARD (note précédente) 229 *sqq.*
40. Les *homonoiai* pouvaient dans certains cas signifier quelque chose de plus qu'une entente cordiale, par exemple une liaison commerciale établie entre les deux cités; voir L. WEBER, *JAN* 4 (1912) 116-120; C. BOSCH, *AA* 1931, p. 441 *sqq.* D. MAGIE, *Roman Rule in Asia Minor* II (New York 1975) 1501 n. 23a (avec toute la bibliographie antérieure). P. DESIDERI (*Dione di Prusa: un intellettuale greco nell'impero romano*, *Bibliotheca di cultura contemporanea* 135 [Firenze 1978] 411, 454 et n. 7-9) enfin, discutant Dio XL, 17, y voyait l'existence, dans le cadre de l'Empire, d'un corps de lois semi-internationales ayant comme objet les relations intercommunautaires.
41. On trouvera tous les exemples in A.R.R. SHEPPARD (*supra* n. 38) 229-52.
42. La présence des *[D]ymenses*, au début de la l. 3, constitue le *terminus ante quem*, car nous savons qu'à la fin du règne d'Auguste ou même un peu plus tard la colonie

Ce groupement des fondations juliennes pourrait cacher des arrière-pensées politiques difficilement avouées pendant une période durant laquelle la course à la succession augustéenne avait déjà commencé et les clans rivaux préparaient leurs pions⁴³. Le contrôle de ces cités permettait facilement le contrôle de la Grèce et la dernière guerre, comme les précédentes⁴⁴, avait clairement démontré leur importance et les *Julii* voulaient certainement s'assurer de leur appui à l'avenir. Patras, peut-être à l'instigation d'Agrippa ou d'Auguste lui-même, joue dans cette course un rôle prépondérant suggéré par un autre document ; il s'agit d'une dédicace bilingue érigée par la colonie en l'honneur d'Athènes et qui daterait, probablement, de la même période⁴⁵. La dernière ville, malgré la perte de sa position hégémonique dans le monde grec, conservait encore son ancienne splendeur en tant que centre intellectuel et exerçait une attirance indubitable sur les nouveaux centres promus par l'ordre augustéen en Grèce. La dédicace patréenne pourrait ainsi être considérée, selon le mot de Woodward, comme "a token of goodwill" de la nouvelle colonie à l'égard de la plus glorieuse des cités helléniques. Le geste s'inscrivait parfaitement dans le cadre de la politique instaurée par Auguste qui visait par beaucoup de moyens à renforcer les rapports et les liens d'amitié et de "fraternité" entre les cités grecques⁴⁶ ; il pourrait être même conseillé par le "cercle

de Dymé fut rattachée à Patras A.D. RIZAKIS (*supra* n. 34) 156-157 n° 241 et *infra* n. 107. La date de la fondation de Patras est discutée par E. MEYER, *RE* XVIII 4 (1949) 2196, s.v. Patrai et A.D. RIZAKIS (*supra* n. 34) 165-167 n° 252. Un document épigraphique inédit établit la liaison soupçonnée de la colonie avec Agrippa qui était son fondateur et son premier *patronus* (ce document sera publié par moi-même dans ZPE).

43. Voir Peter SATTler, "Julia und Tiberius. Beiträge zur römischen Innenpolitik zwischen den Jahren 12 v. und 2 n. Chr.", in W. SCHMITTNER (éd.), *Augustus* (Darmstadt 1969) 486-531 ; Gl. Bowersock, "Augustus and the East : the Problem of the Succession", in F. MILLAR et E. SEGAL (éds.), *Caesar Augustus. Seven Aspects* (Oxford 1984) 169-188.
44. E.g. Liv. 36.7. 18-19 ; cf. 37.13. 11-12 ; 42. 18.3 ; 42.48.7 : guerre d'Antiochos ; une stratégie similaire est appliquée par Pompée ; cf. *Hesperia* 41 (1972) 133.
45. La pierre avait été trouvée à l'agora d'Athènes : [Col]onia Patr[el]nsis civi[t]lati Ath[en]iensiu[m]. [Ἀποικία Πατρέων πόλιν Ἀθηναίων] : G. WOODHEAD, *Hesperia* 28 (1959) 279-282 n° 8, pl. 56 ; *id.*, *Hesperia* 29 (1960) 83 n° 158 et pl. 26 (SEG 18 [1962] 557). On pourrait supposer, avec P. VEYNE (*Latomus* [1962] 70 n. 2 qui donne à l'occasion des parallèles), que Patras avait honoré Athènes en lui offrant la statue d'une tierce divinité, e.g. *Homonoia*, mais ceci aurait dû normalement être précisé. Le premier éditeur optait pour une plus haute date, entre 30 et 15 av. J.-C. à cause de l'absence de l'adjectif *Augusta* de la dénomination de la colonie, mais une telle datation nous semble peu probable.
46. Pour les "fraternités" des cités, voir ci-dessus n. 38-41.

julien'' afin d'améliorer ses liens avec la plus grande des cités helléniques qui n'avait pas montré d'enthousiasme à accepter le nouvel ordre établi par Auguste en Grèce⁴⁷.

COLONISATION ET ESPACE RURAL. LE BOULEVERSEMENT DE L'ORDRE FONCIER

La colonisation a, par principe, une vocation agraire dans la mesure où c'est le besoin en terre qui pousse les gens à émigrer loin de leur propre pays. Et les colons romains, soldats ou prolétaires, étaient ou allaient devenir des agriculteurs dans leur nouveau pays. L'installation coloniale prenait des formes différentes selon les plans du *deductor coloniae*, les conditions générales et locales, particulières à chaque site ; elle introduisit des changements importants dans le domaine du régime de la terre et de la propriété foncière.

En général, César a utilisé dans ses colonies la terre qui faisait partie de l'*ager publicus*, mais il n'a pas hésité à confisquer des terres appartenant à des cités pérégrines — engagées souvent du côté de Pompée. Cette forme de répression sévère est très ancienne et elle est bien décrite par Tite-Live⁴⁸. Dans la région qui nous intéresse, le cas le plus clair est celui de Corinthe ; à la suite de sa destruction par Mummius sa terre fut confisquée et transformée en *ager publicus* ; une partie fut donnée à Sicyone (Str. VIII. 6, 23)⁴⁹. D'après la *lex agraria* de 111 av. J.-C., le territoire de Corinthe fut l'objet d'une division et des *horoi* furent placés en vue de la vente d'une partie ; quelques années plus tard il fut probablement compris dans les projets inachevés de colonisation, en Achaïe, par *Appuleius Saturninus*, lors

47. Les relations entre Athènes et Auguste n'étaient pas toujours cordiales ; voir BOWERSOCK (*op. cit.* n. 6) 105-108 ; D.J. GEAGAN, "Roman Athens I", in *ANRW* 7.1 (1979) 378-379 avec toute la récente bibliographie.

48. XXVI. 34 ; XXVIII. 46, 4. Sur l'*ager publicus* voir A. BURDESE, *Studi sull' ager publicus* (Turin 1952) ; F. DEMARTINO, *Storia della costituzione romana II* (Naples 1973) 564 sq. ; P.A. BRUNT, *Italian Manpower, 225 B.C.-A.D. 14* (Oxford 1987) 315 sq. ; J.-P. VALLAT, "Ager publicus, colonies et territoire agraire en Campanie du Nord à l'époque républicaine", in *Cadastres et espace rural. Table ronde*, Besançon 1980 [Paris CNRS 1983] 187-198 ; Cl. MOATTI, "Etude sur l'occupation des terres publiques à la fin de la République romaine", *Cahiers G. Glotz* III (1992) 57 sqq.

49. Une commission sénatoriale arriva en Grèce pour régler les problèmes administratifs et économiques ; cf. T.R.S. BROUGHTON, *The Magistrates of the Roman Empire* (New York 1951) 470 et loc. cit. III (New York 1986) 146 et la plus récente étude de D. KNOEPFLER, "Lucius Mummius Achaicus et les cités du golfe Euboïque : à propos d'une nouvelle inscription d'Erétie", *MusHelv* 48 (1991) 252-280.

de son tribunat de la plèbe, en 103 av. J.-C.⁵⁰. Deux générations plus tard César décida, après Pharsale, de distribuer une partie de ces *agri capti* ou *captivi* (Dig. 49, 15, 20) à des prolétaires romains. En définitive cette colonisation ne posait pas de problèmes juridiques et politiques complexes, comme par exemple dans le cas de la colonisation de Buthrote⁵¹. La confiscation des terres dans cette dernière ville était justifiée par le fait que ses habitants devaient des impôts qu'ils ne pouvaient pas payer. T. Pomponius Atticus, grand propriétaire du coin, se précipita pour avancer la somme, mais l'envoi des colons ne fut que momentanément reporté⁵².

Cet épisode montre clairement l'ampleur et la profondeur des antagonismes qu'a suscités la colonisation dans le milieu de la classe dirigeante romaine ; le choix des sites d'installation des nouveaux colons provoquait souvent des contestations, voire des conflits, dont la littérature ne s'est pas fait l'écho. Le projet de la colonisation de Patras, par exemple, ne date pas de la période qui suivit Actium ; certains indices montrent qu'elle fit partie des plans du dictateur, mais que ce choix fut au dernier moment rejeté à cause de l'intervention de Cicéron en faveur de ses puissants clients patrèens⁵³.

Nous ne savons pas à quelle cité appartenait auparavant le territoire de la colonie de Photiké en Épire, au S.-O de Buthrote, près de la ville actuelle de *Paramythia*. D'après une récente

-
50. Voir CIL I², 585 ; C.G. BRUNS, *Fontes juris Romani antiqui* (Friburg 1833) n° 11 ll. 96 sqq. Malheureusement la partie concernant le territoire corinthien est fragmentaire et difficile à interpréter ; il est néanmoins certain qu'il y était inclus ; il était encore *vectigalis* en 68 (Cic. Leg. agr. I, 5 ; II, 51) ; cf. E.G. HARDY, *Roman laws and Charters and three Spanish Charters* (Oxford 1912 ; réimpr. New York 1975) 84-84 ; K. JOHANSEN, *Die lex agraria des Jahres 111 v. Chr. Text und Kommentar* (München 1971) 396-398.
51. A. D'HAUTCOURT, "Corinthe : financement d'une colonisation et d'une reconstruction", in J.-Y. MARC, J.-C. MORETTI et D. VIVIERS (éds.), *Constructions publiques et programmes éditaires en Grèce du IIe s. av. J.-C. au Ier. s. ap. J.-C.*, Ecole française d'Athènes (sous presse).
52. E. DENIAUX, "Un exemple d'intervention politique : Cicéron et le dossier de Buthrote en 44 av. J.-C.", *Bull. Ass. G. Budé* 2 [1975] 283-296 ; *ead.*, "Atticus et l'Épire", in P. CABANES, *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité* (Clermond-Ferrand 1987) 251. Sous l'Empire, on trouve, dans les inscriptions de Buthrote, des personnes portant *praenomen* et *nomen* (T. Pomponius) d'Atticus qui sont probablement des descendants d'affranchis du grand propriétaire ; cf. L.-M. UGOLINI, *L'Acropoli di Butrinto* (Roma, 1942) 210 et fig. 21 ; pour d'autres exemples voir P. CABANES, "Les noms latins dans les inscriptions grecques d'Épidamne-Dyrrhachion, d'Apollonia et de Bouthrôtes", in A.D. RIZAKIS (*supra* n. 11).
53. Pour Patras voir A.D. RIZAKIS (*supra* n. 8) 321-337 ; sur les terres de Volterra, voir E. DENIAUX, "Les recommandations de Cicéron et la colonisation césarienne : les terres de Volterra", *Cahiers du Centre Glotz* II (Paris 1991) 215-228.

découverte épigraphique la fondation de Photiké, qui fut un centre florissant pendant le Bas-Empire⁵⁴, remonte à la période césarienne ou augustéenne⁵⁵. La ville possédait un vaste territoire assez fertile dont une grande partie était occupée par des marécages⁵⁶. Nous ignorons le statut de ces terres avant la *deductio*, de même que les prétextes qui furent invoqués pour envoyer des colons. Il est possible

54. E. TSIGARIDAS, *ArchAnAth* 2 (1969) 44-47 ; D.D. TRIANTAPHYLLOPOULOS, « Η μεσαιωνική Φωτική καὶ ἡ θέσις τῆς στὴν παλαιὰ Ἠπειρο », in *Πρακτικὰ τοῦ 10ου διεθνoῦς συνεδρίου χριστιανικῆς ἀρχαιολογίας*, vol. B' (Thessalonique 1984) 577-584 (l'auteur présente les sites sur lesquels ont été trouvés des restes, surtout des églises de la période paléochrétienne et byzantine ; suivant un passage de Procope (*De edif.* IV, 4) il pense que la ville fut déplacée par Justinien dans le secteur du fort oriental de St Donatos — évêque de la cité au IV^e siècle — qui donna en même temps son nom au nouvel établissement ; l'évêché a toutefois gardé l'ancien nom de Photiké ; voir égelement E. CHRYSOS, « Συμβολὴ στὴν ἱστορία τῆς Ἠπείρου κατὰ τὴν πρωτοβυζαντινὴ ἐποχὴ (Α' - Δ' αἰ) », *Ἠπειρωτικά χρονικά* 23 (1981) 9-113, particulièrement p. 13-14.
55. Les documents épigraphiques, recueillis sur place, ne remontent pas jusqu'à cette période et ils sont postérieurs au II^e s. de n.è. : N.G.L. HAMMOND, *Epirus. The Geography, the Ancient Remains, the History and the Topography of Epirus and Adjacent Areas* (Oxford 1967) 73-74 ; sur les découvertes archéologiques et épigraphiques, voir S. DAKARIS, *Θεσπρωτία*, in *Ancient Greek Cities* n° 15 (Athens 1972) 201-202 avec la bibliographie antérieure p. 253 n. 498 ; cf. M. HATZOPOULOS, "Photice, colonie romaine en Thesprotie et les destinées de la latinité épirote", *Balkan Studies* 21.1 (1980) 101 et n. 16. On trouvera dorénavant un recueil des inscriptions trouvées dans le secteur, au sens large, de Photiké avec un *onomasticon* des *Photicensis* connus des sources in D. SAMSARIS, *Ἡ ρωμαϊκὴ ἀποικία τῆς Φωτικῆς στὴ Θεσπρωτία τῆς Ἠπείρου* (Yannina 1994) 113-146. Sur une nouvelle inscription, récemment découverte par B. PAPADOPOULOU (*ArchDelt* 1988, *Chron.* B1, 322-324), voir maintenant M. HEIL, "Zwei spätantike Statthalter aus Epirus in Achaia", *ZPE* 108 (159-165). Malgré le manque de documents antérieurs au II^e siècle ap. J.-C., plusieurs savants avaient formulé l'hypothèse d'une *deductio* de la fin de la période républicaine : voir S. DAKARIS, *op. cit.*, 197 ; P. CABANES 1976, in *Ἱστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ ἔθνους* VI (Athènes 1976) 189. D. SAMSARIS, *Ἠπειρωτικά χρονικά* 28 (1986/87) 29-31 ; *id.*, *Ἱστοριογεωγραφικά* 2 (1988) 23-31 ; *id.*, *Ἡ ρωμαϊκὴ ἀποικία τῆς Φωτικῆς στὴ Θεσπρωτία τῆς Ἠπείρου* (Yannina 1994) 20-21. La preuve définitive est donnée par un document patréen (voir ci-dessus n. 42) daté de la période augustéenne et qui pourrait servir dorénavant comme *terminus ante quem* d'une éventuelle *deductio* coloniale de Photiké, certainement soit pendant la période triumvirale soit à l'époque augustéenne.
56. Il est très probable que l'agglomération urbaine principale occupait la zone des petits plateaux de forme trapézoïdale du mont Korilas sur lesquels on trouve des restes antiques ; mais ce site était entouré de marécages et il était peu défensif ; ce sont les raisons pour lesquelles Justinien (*Proc.*, *De edif.* IV.1, 37-38) déplâça Photiké et Phoiniké : αἱ δύο αὗται πόλιναι, ἥ τε Φωτικὴ καὶ ἡ Φοινίκη, ἐν τῷ χαμαλῷ τῆς γῆς ἔκειντο, ὅδασι περιρρεόμεναι τῇδε λιμνάζουσι. Les limites de son territoire sont mal connues ; l'idée qu'il couvrait l'ensemble de l'ancienne Thesprotie (voir D. SAMSARIS, *Ἱστοριογεωγραφικά* 2 (1988) 23-31 ; *id.*, *Ἡ ρωμαϊκὴ ἀποικία τῆς Φωτικῆς στὴ Θεσπρωτία τῆς Ἠπείρου* (Yannina 1994) 19, 27-31 ; sur les limites de la Thesprotie, voir S. DAKARIS, *op. cit.*, 3 sqq.) n'est qu'une hypothèse logique mais dénuée de preuves.

que les *Epirotici homines*, que mentionne Cicéron⁵⁷, possédaient des terres dans cette zone et ils s'étaient, peut être, compromis aux côtés de Pompée. La région était d'ailleurs, comme tant d'autres, déserte et elle s'offrait à l'envoi des colons italiens.

Dymé, dans le N.-O. du Péloponnèse, se trouvait dans une situation un peu différente ; dans cette cité Pompée avait installé une partie des pirates vaincus en 67 av.J.-C. qui s'étaient ainsi transformés en paysans paisibles. Il se peut que leur fidélité envers Pompée, pendant son conflit avec César, ait été le prétexte de leur violente expropriation par César⁵⁸, bien qu'il ait affirmé (Appien II, 94 et Suétone, *César* 38.1) qu'il ne ferait pas de confiscations de terres en faveur de ces colons, mais qu'il se servirait soit de l'*ager publicus*, soit des terres dont l'attribution lui paraissait incertaine.

Malheureusement nous connaissons encore moins de choses sur la procédure suivie par Rome lors de la colonisation augustéenne. Celle-ci se réalisait, comme d'ailleurs la colonisation de la période précédente, à l'issue d'une guerre civile désastreuse pour les populations helléniques; dans bien des cas celles-ci (e.g. Patras) s'étaient engagées du côté d'Antoine et avaient, naturellement, peur de la vengeance du vainqueur qui dans sa forme la plus brutale pourrait comprendre la confiscation de leurs terres et leur déplacement⁵⁹. Mais, selon les sources, l'Empereur renonça aux expropriations brutales de la période triumvirale et les *Res Gestae* laissent vaguement entendre qu'il dédommagea les anciens habitants de ces colonies pour la perte des terres qui furent allouées à ses colons ; les propriétaires italiens, par exemple, dans des villes favorables à Antoine reçurent, après leur expropriation, des terres en Macédoine, d'autres de l'argent⁶⁰. Auguste fut, après Actium, plutôt

57. Cicéron, *ad Att.* I.13, 1 ; Varron, *R.v.* II.5, 1, les appelle *Synepirotae* ; cf. J. HATZFELD, *Les trafiquants italiens dans l'Orient grec* (Paris 1917) 22-23 et 62-65.

58. Voir A.D. RIZAKIS (*supra* n. 8) 321-337 ; sur la date de sa première fondation et des refondations postérieures, voir M. GRANT (*supra* n. 2) 264-65 suivi par M. AMANDRY, "Le monnayage de Dymé" (*colonia Dumaeorum*) en Achaïe. *Corpus* (pl. XIII-XVI)", *RN* 23 (1981) 45-67 ; anders A.D. RIZAKIS, "Cadastrés et espace rural dans le nord-ouest du Péloponnèse", *DHA* 16.1 (1990) 259-267.

59. En Espagne, par exemple, les cités qui choisirent le bon camp pendant la période des guerres civiles ont été favorisées non seulement au détriment des cités qui ont fait un mauvais choix, mais parfois aux dépens des anciennes colonies (voir les références citées ci-dessous n. 67 à propos du territoire d'Augusta Emerita). En Grèce on ne peut évoquer qu'un cas similaire, celui de la colonie césarienne de Dymé qui fut subordonnée à Patras.

60. *Res Gestae divi Augusti* III, 16 (J. GAGÉ) ; Dio Cass. LI. 4, 5 ; Hygin., *Gromat.* I. 142 (Th.) ; plus précisément pour la Macédoine, voir Dio Cass. LI. 4, 6. Sur l'attitude favorable d'Auguste même envers les cités engagées aux côtés

bienveillant même à l'égard des cités qui avaient épousé la mauvaise cause lors de son conflit avec Antoine⁶¹.

A Patras, Auguste envoya des vétérans de deux légions romaines : la Xe *Equestris* et la XIIe *Fulminatae*⁶² ; cette installation massive des colons a certainement provoqué des expropriations et des déplacements de personnes. La situation était complètement différente à Nicopolis où Auguste, contrairement à Patras, fonda une *civitas libera* et n'envoya pas de colons⁶³. La fondation ne provoqua pas ici des expropriations violentes ni des changements brutaux dans la structure agraire, mais les déplacements des populations des régions avoisinantes vers le nouveau centre urbain changèrent complètement l'équilibre traditionnel économique et démographique du pays ; Nicopolis en devint le centre urbain incontestable, chef-lieu de l'administration et point d'accumulation des richesses.

d'Antoine, voir J. WISEMAN, "Corinth and Rome I", *ANRW* II 7. 1 (1979) 502-503 ; D.J. GEAGAN, "Roman Athens I", *ANRW* II 7. 1 (1979) 378-379.

61. Dans le sud de la Grèce ni Athènes ni Corinthe, par exemple, qui avaient été parmi les plus enthousiastes partisans de la cause antoninienne, ne semblent avoir souffert de quelque forme de vengeance malgré l'affirmation de certaines sources littéraires. Les documents épigraphiques et archéologiques, en revanche, montrent que les cités et certaines familles retrouvent un nouveau niveau de prospérité qui se trouve en contraste tant avec la période précédente qu'avec celle qui suit la période augustéenne : voir les discussions sur ce sujet, dans D.J. GEAGAN (note précédente) 378-382 (Athènes) ; J. WISEMAN (note précédente) 503 et 509-548 (Corinthe) avec toute la bibliographie relative. Comme le montra G.W. BOWERSOCK ("Augustus on Aegina", *Classical Quarterly* 14 [1964] 120-121; *id. [op. cit. n 6]* 106). L'irritation d'Auguste contre les Athéniens et son séjour à Aigina n'ont rien à voir avec les faveurs accordées par la cité à son rival avant Actium, mais expliquent plutôt le dédain contre le vainqueur exprimé à la suite d'Actium par Athéna dont la statue, comme il était rapporté, tournait en rond et crachait du sang (Dio LIV.7, 3). Sur les réformes constitutionnelles introduites par Auguste à Athènes et les réactions qu'elles provoquèrent, voir J.H. OLIVER, *The Civic Tradition and Athens* (Baltimore et London 1983) *passim* et particulièrement 99-101. Certaines sources parlent d'une révolte athénienne, entre 13-11 av. J.-C. qui perturba l'ordre de paix augustéen ; voir V. EHRENBERG, *Studies presented to D.M. Robinson* II (1953) 943 (avec la bibliographie antérieure) ; R. SYME, *AJPh* 100 (1979) 199-200 ; M.C. HOFF, "Civil Disobedience and Unrest in Augustan Athens", *Hesperia* 59 (1989) 267-276.
62. E. MEYER, *RE* XIX.4 (1949) col. 2210, *s.v.* Patrae et en dernier lieu R. FREI-STOLBA, "Legio X Equestris" *Talanta* 10-11 (1978/9) 44-61 ; sur la date voir M. GRANT (*supra* n. 2) 264 ; E. MEYER, *op. cit.*, col. 2211 *sq.* ; F. VITTINGHOFF (*supra* n. 2) 127 ; anders PURCELL (*supra* n. 5) 81 n. 50 et surtout A.D. RIZAKIS (*supra* n. 34) 166-167 n° 252. 3.
63. Nicopolis, contrairement à l'affirmation de certaines sources littéraires, ne fut jamais une colonie romaine, voir Th. SARIKAKIS, "Nicopolis d'Épire était-elle une colonie romaine ou une ville grecque", *Balkan Studies* 11.1 (1970) 91-96 ; cf. PURCELL (*supra* n. 5) 86 n. 68 avec des renvois bibliographiques.

LE TERRITORIUM COLONIAL ET LA NOUVELLE HIÉRARCHIE DE L'ESPACE. L'EXEMPLE DE PATRAS

La colonisation introduit une nouvelle hiérarchie au niveau des territoires et des populations ; les combinaisons des différents éléments inscrits dans le paysage constituent, en effet, le reflet de la société de cette période, de son vécu et de son organisation ; cette dernière ne peut être comprise qu'à travers les systèmes de relations homme-société-espace-temps⁶⁴ et elle tient compte de plusieurs manières, lors de la *deductio*, des situations précoloniales. On y observe une hiérarchie double, spatiale et sociale, et on y trouve une diversité d'organisation et de statut qui correspond à des situations sociales diverses. Le territoire comprend ainsi plusieurs types d'*ager*, les terres centuriées, mais aussi d'autres restées en dehors de la nouvelle organisation ; le statut juridique et politique des populations qui y vivent est varié⁶⁵.

Contrairement aux fondations césariennes (Buthrote, Photiké, Dymé) — purement agricoles et dont le territoire, à l'exception de Corinthe⁶⁶, ne dépasse pas celui des cités traditionnelles — la première caractéristique des fondations augustéennes est leur grande dimension⁶⁷. Patras et Nicopolis en Grèce sont dotées du territoire de

64. Cette problématique géographique, comportementale et radicale, s'attache au vécu et à la structure des relations qui organisent l'espace, alors que la géographie classique ne prend en compte que les formes de l'espace (le vu) et l'école néopositiviste n'essaie d'expliquer l'organisation et la structure spatiale que par le biais de la métrique (distance, coût, prix) ; sur ces questions voir A. BAILLY et H. BEGUIN, *Introduction à la géographie humaine* (Paris 1995) 62-63.

65. Le territoire — privé ou public — possède chacun son système de relations propres multilatérales qui sont extrêmement complexes ; ces relations ne sont jamais stables, mais toujours en mouvement, voir R. BRUNET, O. DOLLFUS, *Mondes nouveaux* (Paris 1990) *passim* ; un cas caractéristique est le territoire de la colonie d'*Augusta Emerita*, en Lusitanie : A.M. CANTO, "Colonia Julia Augusta Emerita : consideraciones acerca de su fundación y territorio", *Gerion* 7 (1989) 149-205. Pour les problèmes concernant le territoire à l'époque romaine voir M. CLAVEL-LÉVÊQUE, "Comment penser le territoire", *Actes du colloque, Colonies, colonisations, paysage*, Barcelone, mars 1993 (sous presse).

66. Le territoire de Corinthe était presque identique à celui de la cité de la période classique (Str. VIII. 6, 22) ; le seul territoire additionnel, qui lui fut attribué, était celui de Kleonai (*RE s.v. Kleonai*, col. 728). L'étendue totale a été estimée à 825 km² (H.N. FROWLER et R. STILLWELL, *Corinth* 1.1, 23 ; F. SAGE DARROW, *Corinth from Mummius to Herodes Atticus* [thèse inédite de l'université de Harvard 1906] 80, 131 cités par D. ENGELS [*supra* n. 26] 27 et n. 28) dont seulement 207 km² étaient cultivables.

67. En dehors de la province d'Achaïe nous avons d'autres exemples en Macédoine, en Gaule, en Espagne, en Syrie ou en Afrique ; pour la Macédoine voir, e.g. F. PAPAZOGLU, "Le territoire de la colonie de Philippes", *BCH* 106 (1982) 89-

plusieurs cités voisines qui deviennent leurs *attributi*. Les deux villes partagent une très grande partie de la Grèce occidentale et du N.-O du Péloponnèse et sont de véritables colosses, des géants économiques, comparées aux cités ou aux colonies traditionnelles aux ressources limitées (fig. 4 et 5a+b)⁶⁸. Cette situation est tout à fait nouvelle, car elle renverse les frontières physiques entre les territoires des cités voisines⁶⁹ dont la définition obéissait plus ou moins à des équilibres naturels, à ce que les géographes appellent "région naturelle"⁷⁰. Ce renversement de la situation traditionnelle fut le résultat d'une décision politique ; le souci du pouvoir romain, pendant cette période, était de doter les nouvelles fondations de terres suffisant à leur équilibre économique et correspondant à leur statut ; souvent les nouvelles terres attribuées aux colonies semblent plutôt convenir à des pâturages dont elles ne pouvaient pas disposer à l'intérieur du

106 ; ead., *Les villes de Macédoine à l'époque romaine*, BCH Supplément XVI (Paris 1988) 405-413 ; pour Apamée de Syrie, voir J.-Ch. BALT, "Apamée de Syrie I", in ANRW II-8 (1978) 117-119 ; pour Carthage, voir M. LEGLAY, "L'épigraphie juridique d'Afrique romaine" in *Epigrafia juridica romana, Atlas del colloquio international AIEGL* (Pamplona 1989) 189-194 ; pour Emerita, en Bétique, voir E. ARINO et J.M. GURT, "Cadastró romanos en el entorno de Augusta Emerita. Fuentes literarias y documentación arqueológica", *Historia antigua* 10-11 (1992-93) 45-66 ; José Luis RAMÍREZ SÁDABA, "La demografía del territorium Emeritense (Excepto el casco urbano) según la documentación epigráfica", loc. cit., 131-147 et surtout R. WIEGELS, "Zum Territorium der augusteischen Kolonie Emerita", *Madrider Mitteilungen* 17 (1976) 258-284 avec carte p. 260 ; G. BARRIENTOS, E. CERRILLO, M. DE CÁSERES, J.M. ÁLVAREZ MARTÍNEZ, *Historia de Extremadura*, t. 1, *La Geografía y los tiempos antiguos* (Badajoz 1985) 119-120 enfin A.M. CANTO, "Colonia Julia Augusta Emerita", *Gerión* 7 (1989) 149-205.

68. UL. KAHRSTEDT, "Die Territorien von Patrai und Nikopolis in der Kaiserzeit", *Historia* I (1950) 549-561 ; PURCELL (*supra* n. 5) 79-81 ; S. ALCOCK (*supra* n. 17) 160-164 et fig. 54-56 ; A.D. RIZAKIS, "Ο Αὔγουστος ἡ νέα ρωμαϊκή τάξη καὶ ἡ ἀπουκία τῆς Πάτρας", in *Τόμος τιμητικὸς ΚΝ. Τριανταφύλλου* II (Patras 1993) 765-771.
69. La *polis* traditionnelle, communauté politique, morale et religieuse, se définit aussi par un territoire qui a des limites avec celui des cités voisines (voir M. SARTRE, "Aspects économiques et religieux de la frontière dans les cités grecques", *Ktèma* 4 [1979] 213-224 ; D. ROUSSET, "Les frontières des cités grecques. Premières réflexions à partir du recueil des documents épigraphiques", *Cahiers du centre G. Glotz* V [1994] 97-126 ; c'est cette *chora* qui fournit les ressources nécessaires à la subsistance de cette communauté de citoyens qui vise fondamentalement à l'autarcie : Arist., *Politique*, VII.8, 8=1328b ; cf. M. DETOURNAY, *Aristote. Études sur la Politique* (1932) 466.
70. La "région naturelle" est par définition une micro-région qui permet aux géographes une approche morpho-fonctionnelle à travers les formes et les fonctions de l'espace ; cf. A. BAILLY et H. BÉGUIN (*supra* n. 64) 18-19 ; A. BAILLY et al., *Les concepts de la géographie humaine* (Paris 1991²) *passim*.

territoire centurié (*pertica*)⁷¹. C'est une telle fonction, me semble-t-il, qu'il faut reconnaître aux territoires attribués à la colonie de Patras sur la côte étolienne ou sur les plateaux intérieurs du Péloponnèse, au voisinage de l'Arcadie (Tritaia). Ces régions étaient par leur nature propices à l'élevage ; le pastoralisme était alors, comme aujourd'hui, leur activité économique principale. Cette situation n'est ni fixe ni définitive ; si l'extension du territoire colonial se réalise, au début, aux dépens des populations anciennes, d'une façon pas toujours légale, il peut connaître dans l'avenir des changements selon les plans, les priorités ou les préférences impériales.

Cette notion de mobilité et de changement du territoire colonial a été parfaitement comprise par Kahrstedt⁷² qui a vu différentes phases chronologiques quant à l'extension du territoire de Patras et de Nicopolis. Le schéma qu'il a proposé est le suivant : une première extension du territoire de Patras avec la *deductio* de la colonie d'abord au dépens des cités voisines de Pharai et de Tritaia, à l'intérieur, et ensuite au dépens de Rhypes, vers l'est. En même temps a été rattachée à la colonie une partie de l'Etolie du sud avec Kalydon et les territoires des petites cités situées plus à l'est. A Nicopolis revint, lors du même règlement, l'ensemble du territoire du *koinon* des Acarnanes, des Etoliens et, peut-être Leukas. Les cités de la Locride occidentale sont restées pour le moment, selon Kahrstedt, en dehors de cette organisation. Plus récents sont, selon lui, les trois autres changements. Le premier concerne le rattachement à la colonie du territoire de Dymé, en Achaïe occidentale ; en même temps, c'est-à-dire à la fin du règne d'Auguste ou au début du règne de Tibère, Kahrstedt place l'attribution à Patras des quatre cités de la Locride occidentale, à savoir Naupactos, Physkeis, Oiantheia et Chaleion. Enfin, de la période néronienne date l'élargissement du territoire de la colonie aux dépens de Nicopolis qui ne conserva que le territoire de

71. Sic. Flacc. (*De cond. agr.* 124-125(Th.)=252-258 (M. CLAVEL-LÉVÊQUE et alii, *infra* n. 122) parle de cette pratique pour les colonies impériales, c'est-à-dire de l'éventualité d'étendre leur propre territoire par l'attribution de l'ensemble ou d'une partie du territoire des cités voisines ; ces nouvelles régions attribuées à la colonie s'appellent *praefecturae* dont, le sens original, comme le notent les derniers éditeurs, est celui d'une circonscription judiciaire et "non pas une portion de territoire confisquée à une communauté voisine" ; ce terme est naturellement différent du celui de la *pertica* qui, au même titre que colonie, correspond à la zone dans laquelle "on aura été déduit comme citoyen" ; cf., en général, E.T. SALMON, *Roman Colonization under the Republic* (Londres 1969) 18 et sqq. et particulièrement p. 145 sqq.

72. *Historia* I (1950) 549-561.

l'ancien *koinon* des Acarnanes ; Leukas devint indépendante. Le territoire du *koinon* des Etoliens revint à Patras (il se peut qu'une partie montagneuse du territoire à l'intérieur fut rattachée à Amphissa). Ce dernier changement s'inscrit, selon lui, dans le cadre d'un règlement global de la frontière entre la province d'Achaïe et la nouvelle province d'Epire ; l'auteur n'exclut pas que le rattachement de Dymé ainsi que de la Locride occidentale se soit fait à la même occasion⁷³.

La première phase n'est pas contestée, du moins dans ses grandes lignes ; le Périégète laisse entendre — et nous n'avons aucune raison de le contredire — que le rattachement des cités de l'Achaïe, proprement dite (Tritaia, Pharai et Rhypes) à Patras fut contemporain de la fondation de la colonie ; ces villes n'apparaissent plus dans les documents épigraphiques de l'Empire en tant que *poleis* indépendantes⁷⁴. Le territoire de Rhypes, qui comprenait une partie côtière et une continentale, était partagé, depuis le IV^e s., entre les cités d'Aigion et Pharai⁷⁵ ; un passage du Périégète (Paus. VII.23, 5) laisse entendre que la partie côtière continuait à faire partie du territoire d'Aigion, à Patras revint son territoire continental qui faisait partie auparavant de celui de Pharai. L'extension, donc, de Patras vers l'est ne s'est pas effectuée aux dépens d'Aigion, comme le croit Kahrstedt, mais aux dépens de Pharai.

De la même période date l'extension du territoire sur la partie septentrionale du golfe de Corinthe. Strabon (X. 2, 21=C 460) précise qu'à son époque les Romains de Patras avaient l'exploitation du lac poissonneux de Kalydon : ἔστι δέ τις πρὸς τῇ Καλυδῶνι λίμνῃ μεγάλη καὶ εὖθος, ἣν ἔχουσιν οἱ Πάτραις Ῥωμαῖοι ; cette information n'est pas, certes, confirmée par Pausanias qui, en revanche, laisse entendre (VII. 18, 8 ; 24, 11) que cette région faisait partie, sous Auguste, du territoire de Nikopolis, mais la découverte d'une épitaphe de vétéran de la XII^e légion *Fulminata*, à Kalydon, montre que certains colons sont venus s'installer dans cette ville lors

73. Le lit de l'Acheloos devint alors la frontière commune entre les deux villes et les deux provinces, d'Achaïe et d'Epire ; cette frontière est restée stable durant le Haut et le Bas-Empire ; à noter que ni la création par Dioclétien de l'*Epirus vetus* et de l'*Epirus nova* ni les interventions pendant la période proto-byzantine n'ont modifié cette frontière (cf. E. CHRYSOS, *Ἡπειρωτικὰ Χρονικά* 23 [1981] 13-21).

74. Pharai apparaît comme "polis", chez Ptolémée III.17, 15 mais comme *locus* chez Plin. IV, 13 ; sur Tritaia voir Plin. IV, 22 et les observations de KAHRSTEDT, *Historia* I (1950) 549 n. 3 ; *id.*, *SO* I (1950) 66 *sqq.*

75. Aigion possédait la partie côtière, Pharai la zone à l'intérieur des montagnes : Str. VIII.7, 4 ; voir A. D. RIZAKIS (*supra* n. 34) 307-308 n° 531. 7.

de la *deductio* de la colonie⁷⁶. Il n'y a aucune information concernant le sort des petites cités situées au voisinage de Kalydon, Pleuron, Molycreion, Makyneia et Chalkis. Kalydon et Pleuron étaient à son époque "très amoindries après avoir été dans les temps anciens des établissements considérés comme un ornement pour la Grèce" (Str. X.2, 3-4 e 21 ; CUF, trad. F. Lassere), mais on peut penser qu'elles furent attribuées à la colonie de Patras, soit en même temps que le lac de Kalydon, c'est-à-dire sous le règne d'Auguste, soit plus tard sous Néron — c'est l'avis de Kahrstedt — à l'occasion de l'élargissement du territoire de la colonie aux dépens de Nicopolis⁷⁷. En revanche les cités acarnaniennes, situées à l'ouest de l'Acheloo (Anactorion, Stratos, Oiniadai, Palairos, Alyzia, Argos Amphiloichicon et Ambracie), étaient presque toutes attribuées après Actium à Nicopolis⁷⁸.

Venons maintenant à la Locride occidentale⁷⁹. Pausanias rapporte (X.38, 9 ; cf. également VII. 18, 8) que probablement, lors de

76. CIL III, 511 ; KAHRSTEDT (*Historia* 1 [1950] 555 n. 59) pense, à très juste titre, que les restes des thermes (W.M. LEAKE, *Travels in Northern Greece* III [London 1835] 533 ; W.J. WOODHOUSE (*Aetolia. Its Geography, Topography and Antiquities* [Oxford 1897 ; réimpr. New York 1973] 313) faisaient partie d'une *villa*, située au milieu d'un *fundus*.
77. Cf. J.A.O. LARSEN, "Roman Greece", in T. FRANK, *An Economic Survey of Ancient Rome* (New York 1938 ; réimpr. 1975) IV, 469 ; la décadence des cités de cette région est connue ; même Thermon n'est cité que par Ephore, 3, 2 ; cf. KAHRSTEDT, *Historia* 1 (1950) 554 et notes. L'affirmation de A.H.M. JONES (*The Greek City ; from Alexander to Justinian* [Oxford 1940 ; réimpr. 1971] 6 ; cf. M. GRANT [*supra* n. 2] 265) que cette petite région fut la base de la prospérité patréenne n'a aucun fondement ; cf. KAHRSTEDT, *op. cit.*, 558 n. 59. L'attribution de l'ensemble de cette région n'était pas absolument nécessaire ; d'après Siculus Flaccus, *De cond. agr.* 256 (trad. M. CLAVEL-LÉVÊQUE et alii, *infra* n. 122), "ce ne sont pas toujours les territoires entiers qu'on prend aux voisins, chaque fois que le territoire de la colonie n'a pas suffi, mais seulement ce qu'il a été nécessaire d'assigner". De pauvres restes, de la période romaine, ont été trouvés dans plusieurs sites de cette zone mais ils ne peuvent pas éclairer sa situation juridique et politique par rapport à Patras : voir M. PETROPOULOS, "Ἡ Αἰτωλοακαρνανία κατὰ τὴν ρωμαϊκὴν περίοδο", in *Actes du premier congrès international sur l'Étolie et l'Acarnanie*, Agrinio 21-23 octobre 1988 (Agrinio 1991) 93-125 avec une carte (p. 104-105) indiquant les sites où des ruines romaines ont été repérées ; sur l'épigraphie latine de cette zone, voir ci-dessous n. 83.
78. Str. X.2, 2 : αἱ πλείστα περιουχίδες γέγονασιν ἢ καὶ πᾶσαι τῆς Νικοπόλεως ; la vieille cité d'Oiniadai n'était plus habitée ; pour les autres le géographe ne donne aucune information.
79. A l'exception de certaines cités, situées à l'ouest, les autres cités de la Locride occidentale furent libérées, grâce à Rome, de la tutelle macédonienne en 166 av. J.-C. Amphissa, Naupacte et peut-être Oiantheia deviennent, à cette occasion, indépendantes ; pendant la période républicaine l'ensemble des cités a souffert, surtout lors des guerres civiles, et — sauf Amphissa et surtout Chaleion — elles disparaissent des actes d'affranchissement delphiques de cette période. A la fin des guerres civiles la région était complètement dévastée et anéantie et

la fondation de la colonie de Patras, les cités de la Locride occidentale, à l'exception de la cité d'Amphissa qui devint *civitas libera et immunis*, furent attribuées aux Achéens de Patras, c'est-à-dire aux habitants grecs de la cité⁸⁰. Le Périégète (X. 38, 4-9) connaît dans cette région quatre cités : Amphissa et Myania à l'intérieur, Oiantheia et Naupactos sur la côte⁸¹ ; son affirmation (X.38, 9) qu'il n'y avait pas, à son époque, d'autres cités dans cette dernière zone, sauf Oiantheia et Naupactos, est inexacte, car deux au moins, Physkeis et Chalaion, apparaissent dans les documents de la période impériale comme *poleis* ⁸².

La date de rattachement des cités de la Locride occidentale n'est pas claire. Kahrstedt voyait dans la présence d'inscriptions latines à Oiantheia et à Naupacte⁸³ un élément sérieux en faveur de leur attribution à Patras, dès l'époque augustéenne⁸⁴, mais il trouvait étrange que Strabon, qui mentionne les cités de la région (IX.4, 7), n'y fasse aucune allusion, alors qu'il nous informe sur la possession du lac

elle fut comprise dans les plans de réaménagement introduits par Auguste en Grèce ; voir L. LERAT, *Les Locriens de l'ouest I* (Paris 1952) 107-108.

80. Str. X. 38, 4 ; Pin. *Nat. Hist.* IV. 8 ; cf. G.F. HERTZBERG, *Geschichte Griechenlands seit dem absterben des Antiken Lebens bis zur Gegenwart I* (Gotha, 1876-1879) 497. Amphissa reçut, après Actium, des émigrés, probablement de l'Etolie du sud, et quand Pausanias, 150 ans environ après, visita la ville, ses habitants prétendaient être de purs Etoliens et n'avoir rien de commun avec les Locriens Ozoles (Paus. X. 38, 4). Il est possible, selon KAHRSTEDT (*Historia* 1 [1950] 551 n. 18), que la cité voisine de Myania, connue comme *polis* sous Trajan (*Syll.* ³, 827), fit également partie de cette exception.
81. Sur la visite de Pausanias : voir LERAT (*supra* n. 79) 208 n. 1 et II, 111 ; cf. N.D. PAPACHATZIS, Πανσανίου Ἑλλάδος περιήγησις. Βοιωτικά καὶ Φωνικά (Athènes 1981) 452-465.
82. Physkeis : *FD* III.1, 303 ; *BCH* 22 (1898) 138-139 n° 120 et 104 (sous Auguste et après sa mort). Chaleion : *BCH* 46 (1922) 460-461 n° 8 ; *SEG* 2 (1925) 306 (sous Claude ?). Chaleion est localisé à Galaxidi ; KAHRSTEDT, *op. cit.*, 554 n. 32 ; LERAT (*supra* n. 79) 41-44 et 198-209 ; PAPACHATZIS (*supra* n. 81) 457 n. 3. Oiantheia est placée entre Naupacte et Galaxidi : voir LERAT (*supra* n. 79) XIV-XV et PAPACHATZIS, *ibid. supra* ; on trouvera la plus récente bibliographie in Pritchett (*supra* n. 30) 279.
83. *CIL* III, 569-570. L'épigraphie latine et également l'onomastique romaine sont extrêmement pauvres dans cette zone ainsi que dans les zones voisines (Etolie, Acarnanie) et ne permettent pas l'extraction de conclusions quant aux statuts des villes et à leurs relations avec Nicopolis et Patras ; les seules exceptions à cette règle sont Naupacte et la région de Thermon ; voir en général, Cl. ANTONETTI, "L'Acarnania in epoca imperiale : contributi epigrafici", *Epigraphica* 48 (1986) p. 39-71 ; *ead.* "La diffusione dei nomi romani in Etolia e in Acarnania e la presenza romana nella regione", in A.D. RIZAKIS (*supra* n. 11).
84. Cette opinion prévalait parmi les savants ; cf. Wm. A. OLDFATHER et M.L. TROWBRIDGE, *RE* XIII (1926) col. 1234, s.v. Lokris ; *id.*, *RE* XVI (1935) col. 1993, s.v. Naupaktos.

de Kalydon (X.2, 21) par les colons romains de la même ville. A ses yeux, en plus, l'attribution de ces deux cités locriennes, lors de la *deductio* de la colonie, était en contradiction avec le fait que des personnes, originaires de celles-ci, portent leurs ethniques dans les documents delphiques de la période augustéenne ou post-augustéenne⁸⁵. Kahrstedt pensait que ceci était inconcevable dans la nouvelle situation de dépendance et concluait que le rattachement des cités de la Locride occidentale à Patras devait être postérieur à la *deductio* de la colonie. D'autres adoptant ses doutes⁸⁶ allèrent trop loin, peut-être, en pensant que Naupacte au même titre qu'Amphissa, fit exception à cette attribution des cités de la Locride occidentale à Patras. Mais le rattachement du territoire d'une petite cité à un grand centre urbain n'entraînait pas automatiquement et toujours la perte de son identité. Ainsi pendant la réorganisation de la Thrace par Trajan, de petites cités attribuées à des voisines plus grandes perdirent le caractère de *poleis* en devenant *kômai* des nouveaux centres, mais leurs citoyens continuèrent à mentionner leur *origo* accompagnée de celle de leur nouvelle cité⁸⁷.

85. Acte d'affranchissement delphique FD III.6, 126 (Oiantheia) ; le document delphique date d'après la mort d'Auguste (prêtrise XXVIII), c'est-à-dire bien après la *deductio* de la colonie de Patras ; sur ce sujet, voir Paus. VII.18, 7 ; cf. MEYER, "Patrai" col. 2212. Naupacte, également, apparaît dans les documents de la période impériale comme *polis* ; son ethnique est porté, en effet, par un de ses notables, C. ou Cn. *Aristodamos*, dans une dédicace delphique (FD III.1, 576). Le personnage appartient à une ancienne grande famille de la cité ayant des relations étroites avec le sanctuaire ; deux frères de celle-ci, Aristônymos et Biaios fils d'Aristodamos, sont honorés sur la même base, vers 150 av. J.-C. (voir FD III.1, 151-152 ; IG IX² p. XLVI 47 sqq.). La famille continue à jouer un rôle important, sous l'Empire. C. ou Cn. *Aristodamos*, prêtre du culte impérial (l. 3 : $\text{ἱερεὺς τῶν Σεβαστῶν}$) ; la restitution semble très probable, malgré l'hésitation de l'éditeur, devait être un personnage très en vue, car les Delphiens déplacèrent trois statues divines afin d'insérer la sienne dans un groupe. C. ou Cn. *Aristodamos* est un citoyen romain bien que la formule onomastique utilisée, sans gentilice, soit bizarre (sur cette absence du gentilice de la dénomination des *cives Romani*, voir A.D. RIZAKIS, in A.D. RIZAKIS [supra n. 11] ; le texte date du début de l'Empire : RE XVI, 1993 ; sur l'importance de Naupacte à l'époque impériale, voir Ul. KAHRSTEDT, *Das wirtschaftliche Geschichte Griechenlands in der Kaiserzeit* (Berne 1954) 34 sqq. Complètement gratuite est l'hypothèse selon laquelle Chaleion se rattacha dans une première phase à Oiantheia et par la suite, toutes deux s'attachèrent à Patras ; voir P. PERDRIZET, "Comment finit Chaleion", REG 10 (1897) 19-23, particulièrement p. 22 ; anders L. LERAT, "Le site du port locrien Chaleion et le problème de Kirrha", REG 56 (1943) XIII-XIV. La cité est attestée dans les textes delphiques du début de l'Empire.

86. E. MEYER, *Kleine Pauly* IV (1979) 13.

87. B. GEROV, "Die Einteilung der städtischen Territorien im römischen Trakien in Regione (*chōraï*), Phylen und Komarchien", in *Akten des VI. Internationalen Kongresses für Griechische und Lateinische Epigraphik* (München 1973) 492-495.

La découverte d'une nouvelle stèle de vétéran de la XII^e légion *Fulminata*, à Naupacte⁸⁸, a montré que l'attribution de cette cité — considérée autrefois comme cité étolienne⁸⁹ — à la colonie de Patras date de la période augustéenne. Il est, donc, probable que dans les premières années qui suivirent Actium, le *Princeps* fit un règlement global, pour régler le sort de l'Étolie, de l'Acarnanie et de la Locride occidentale (voir ci-dessous). A Patras revint immédiatement — et non lors de la proclamation officielle de la colonie (entre 16-15 av. J.-C.) — la zone de la côte sud étolienne et les cités de la Locride occidentale⁹⁰. Cette dernière région — peut-être à l'exception de Naupacte — ne revint pas à la colonie, mais à ses anciens habitants, les Ἀχαιοὶ Πατρεῖς (X. 38, 9 : ὑπ' Ἀχαιῶν οἱ ἄλλοι (i.e. Locriens de l'ouest) Πατρέων ἄρχονται. La fondation d'une colonie était encore considérée, pendant cette période, comme une punition⁹¹ et Auguste voulait par son intervention personnelle embellir la situation et donner une garantie de sécurité aux populations lésées par ces entreprises. L'attribution de la Locride occidentale aux Achéens de Patras, au moment de la *deductio* de la colonie⁹², pourrait se justifier seulement s'il s'agissait de compenser les pertes subies par la colonisation et la confiscation de leurs terres. L'exemple n'est pas unique⁹³ ; parfois les sources des revenus pour une cité lésée par la colonisation pouvaient venir de très loin ; le cas le

88. *ArchDelt* 28 (1973 [1978]) 395 (Sasel-Kos [*supra* n. 11] 109 n° 255 ; RIZAKIS [*supra* n. 34] 389-390 n° 748).

89. Str. IX, C 426 ; la région de Naupacte et d'Eupalion faisait normalement partie de la Locride occidentale, mais à l'époque impériale on la rattachait à l'Étolie dite Epictète (Str. X.2, 3) : cf. LERAT I (*supra* n. 79) 7-8.

90. Str. X.2, 21=C 460 ; Paus. VII.18, 8 et X.38, 9 ; cf. *RE* XVI (1935) s.v. Naupaktos ; voir aussi *RE* XIII (1926) col. 1234.

91. E.T. SALMON, *The Making of Roman Italy* (1982) 56.

92. Ul. KAHRSTEDT (*Historia* I [1950] 560-561) considérait que cette attribution était post-augustéenne et il pensait que l'élargissement du territoire patréen, tant en Étolie qu'en Locride, était survenu à la même occasion (règne de Néron). Mais il n'y a aucune raison d'associer les deux événements, cf. PURCELL (*supra* n. 5) 82 n. 55.

93. Le *Princeps* se montra très généreux à beaucoup d'autres occasions ; Apollonia d'Épire, par exemple, sur la côte occidentale, au nord de Nicopolis, où l'Empereur avait séjourné avant Actium (Nicolaus Damascenus, *Aug.*, 17). Très intéressants sont les édits d'Auguste concernant les Grecs de Cyrène (A. CHESTER JOHNSON, P. Robinson COLEMAN-NORTON, F.C. BOURNE, *Ancient Roman Statutes* II [Univ. of Texas 1961] n° 148 ; J.H. OLIVER, *Greek Constitutions of Early Roman Emperors from Inscriptions and Papyri* [Philadelphia 1989] 40-55 avec la récente bibliographie. La *lex Antonia de Termessibus* date d'une période antérieure, mais elle peut nous donner une idée du caractère des concessions de Rome à l'égard des populations locales : A. CHESTER JOHNSON, P. Robinson COLEMAN-NORTON, F.C. BOURNE (*supra* n. 93) n° 79 et surtout J.-L. FERRARY, "La *lex Antonia de Termessibus*", *Athenaeum* n.s. 63 (1985) 419-457.

plus connu est celui de Capoue : Auguste, en 36 av.J.-C., lui avait attribué les revenus d'une partie du territoire de Cnossos, en Crète, afin de compenser les pertes provoquées par l'installation de ses vétérans⁹⁴. L'étendue du territoire permet la consolidation foncière de la fortune des notables locaux et leur donne la possibilité de prendre place parmi les élites de l'Empire ; à cet égard il joue un rôle important dans les inégalités sociales.

L'attribution de la Locride occidentale aux Achéens de Patras est facile à comprendre si on accepte l'hypothèse de la présence d'une *civitas libera* des Grecs de Patras à côté de la colonie. Malheureusement cette hypothèse, inspirée du passage de Pausanias qu'on vient de citer, ne trouve aucune confirmation dans les autres sources littéraires, le monnayage et les inscriptions ; l'existence d'une communauté de Grecs Patrèens, politiquement et juridiquement autonome reste énigmatique⁹⁵ et elle est en contradiction avec l'esprit de la politique augustéenne dont le but principal était le mélange entre les deux peuples et les deux cultures, fusion qui va produire la *koiné* du second siècle de l'Empire. A Patras, comme d'ailleurs à Nicopolis, l'Empereur ne veut aucunement mettre

94. Velleius Paterculus (II,81, 2) précise que Capoue en tirait annuellement 1. 200. 000 sesterces ; voir également Dio XLIX.14, 4-5 ; cet événement doit être distingué de la *deductio* de la *colonia Julia Nobilis Cnossus*, connue par les monnaies (GRANT [*supra* n. 2] 261-263 ; cf. K.I. RIGSBY, "Cnossus and Capua", *TAPhA* 106 [1976] 311-330 ; A. CHESTER JOHNSON, P. Robinson COLEMAN-NORTON, F.C. BOURNE (*supra* n. 93) n° 242) ; on trouvera d'autres exemples de compensations pour l'installation des vétérans accordées à une région in M. CORBIER, "Cité, territoire et fiscalité", *Epigraphia, Actes du colloque international sur l'épigraphie latine* (Rome 1991) 643-645.

95. Voir E. MEYER, *RE* XVIII (1949) col. 2212, s.v. Patrai ; A.D. RIZAKIS, "La colonie romaine de Patras en Achaïe : le témoignage épigraphique" in S. WALKER et A. CAMERON, *The Greek Renaissance in the Roman Empire, Papers from the Tenth British Museum Classical Colloquium* (London 1989) 183. Il est étonnant que N. PURCELL (*supra* n. 5, 79-80) reprenne cette vieille thèse, de *civitas libera* qui explique parfaitement à ses yeux la dépendance des Locriens de l'ouest des Achéens de Patras ; cette solution, de séparation des deux communautés, est contraire à l'esprit augustéen, décrit d'ailleurs par le même auteur (note suivante). La seule supposition qu'on puisse faire est celle de l'existence d'une communauté des Grecs Patrèens avec une forme d'organisation corporative (*infra* n. 100) pendant la première période de la colonisation, mais sa survie par la suite n'est aucunement prouvée ; voir A.D. RIZAKIS (*supra* n. 34) 166-167 n° 252.3. A noter que la théorie des communes doubles, "Doppelgemeinde", formulée par J. MARQUART, *Römische Staatsverwaltung* 12 (1881) 112 sqq. et soutenue ensuite par plusieurs grands savants est aujourd'hui complètement dépassée ; voir la bibliographie réunie par F. PAPAIOGLOU, *ZAnt* 40 (1990) 113-114 n. 8 qui rejette l'idée similaire, formulée par Ch. EDSON à propos de certaines colonies de Macédoine ("Double Communities in Roman Macedonia", *Essays in Memory of B. Laourdas* [Thessalonique 1975] 97-102.

l'accent sur ce qui sépare les deux communautés, mais sur ce qui les unit, à travers les cultes, les jeux et les fêtes dont Pausanias donne une illustration magistrale, au II^e s. de n. è.⁹⁶. Plusieurs de ses actes montrent exactement cet esprit ; si les colons ont des avantages, les Patréens en ont aussi. La divinité poliade de la colonie est Artémis Laphria, mais son culte est associé avec celui d'Auguste. Le nom d'ailleurs officiel de la colonie, *col(onia) ach(aica) aug(usta) Patr(enses)*⁹⁷, montre le souci de l'Empereur d'associer les vieilles traditions helléniques inoffensives avec la réalité romaine nouvelle. Patras avait déjà été promue par Rome, sous la République, au sein de la confédération achéenne, réorganisée après la défaite de 146 av.J.-C.⁹⁸ ; son titre d'*ach(aica)* pourrait sous-entendre un nouveau rôle, qu'on ignore, confié à la cité soit au sein de la confédération⁹⁹, soit au sein de la nouvelle province d'Achaïe dont Corinthe était la capitale. Si l'existence d'une *civitas libera*, parallèle à la colonie, est à exclure, il ne faut pas croire que les anciens habitants étaient complètement privés de toute organisation, absolument nécessaire d'ailleurs, pendant la première période transitoire de la colonie. C'est, en fait, à elle que les cités de la Locride occidentale pouvaient ainsi verser leur contribution financière ; l'exemple de ce genre de règlement n'est pas unique¹⁰⁰.

Cette forme de dépendance des cités de la Locride occidentale envers les Achéens de Patras montre que l'espace économique des

96. Cf. N. PURCELL (*supra* n. 5) à propos de Nicopolis : "the most important characteristic of the age, is the fusion and the mutual influence which blended the Italian experience of Rome with the traditions of the Hellenistic Kingdoms to produce the *koine* of the second century after Christ".

97. P. AGALOPOULLOU, "Two unpublished Coins from Patras and the Name of the Roman Colony", *Hesperia* 18.4 (1989) 445-47 ; *ead.*, "Colonia Augusta Patrensis". *Ψευδοαυτόνομα νομίσματα της Πάτρας από τις ανασκαφές*, in A.D. RIZAKIS (éd.), *Achaia und Elis in der Antike* (Athènes 1991) 211-216.

98. S. ACCAME, *Il dominio romano e il mondo greco* (Roma 1946) 153-156 et surtout Th. SCHWERTFEGGER, *Der achäische Bund von 146 bis 27 v. Chr.* (München 1974) 28-40 ; A.D. RIZAKIS, "Η ρωμαϊκή πολιτική στην Πελοπόννησο καὶ ἡ ἀρχαϊκὴ Συμπολιτεία", in *Actes du III^e congrès international des Etudes péloponnésienes* (Athènes 1987/88) 28-32.

99. Selon G.W. BOWERSOCK (*supra* n. 6) "Patrae was choosen to be its guardian city", mais en fait nous ne connaissons rien sur la ligue de cette période ; voir U. KAHRSTEDT, *SO* 28 (1950) 66 sqq.

100. En fait la communauté dominante pouvait être soit un organisme à base territoriale (*colonia, municipium*), soit un organisme à base corporative (e.g. un *conventus civium Romanorum*) ; voir à propos de l'attribution d'un oppidum indigène aux *cives Romani* consistenses de Lissus, sur la côte illyrienne, Caes., *BC* III.29, 1 ; cf. U. LAFFI, *Adtributio e contributio* (Pisa 1966) 50-51 ; G. ALFÖLDY, *Bewölkerung und Gesellschaft der römischen Provinz Dalmatien* (Budapest 1965) 141 sqq.

cités est plus large que l'espace politique, c'est-à-dire le territoire sur lequel elles exercent leur autorité administrative¹⁰¹ ; cela veut dire que la dépendance politique, économique, voire sociale présente des variantes diverses, inconnues, voire incompréhensibles, dans le cadre d'une cité hellénique traditionnelle. Une première grande distinction sépare des territoires compris dans la *pertica* coloniale¹⁰², donc, centuriés, et d'autres laissés en dehors ; à cette catégorie semblent appartenir les territoires des cités situées sur la partie septentrionale du golfe de Corinthe. Celles-ci, en effet, contrairement aux cités de la côte méridionale, qui perdirent définitivement le caractère de *poleis* indépendantes, devenant des *kômai* du territoire colonial, semblent avoir gardé également une forme d'autonomie administrative par rapport à la colonie. Ce statut leur permet de régler certaines de leurs affaires propres, d'organiser leur vie économique et sociale¹⁰³. Les Locriens de l'Ouest avaient gardé l'individualité de leur *ethnos*, car ils conservaient dans l'Amphictionie, réorganisée par Auguste, une voix au même titre que les Locriens orientaux¹⁰⁴. Cet état de dépendance lâche pouvait comprendre le transfert de certains revenus, mais absolument aucun droit de propriété sur les terres et en tout état de cause il ne fut qu'éphémère ; un peu plus tard, en fait, les cités de la Locride occidentale recouvèrent complètement leur indépendance. Une telle interprétation aurait donné un sens à l'affirmation de Pline l'Ancien¹⁰⁵ selon laquelle les cités de cette région avaient été *immunes* ; l'exemple n'est pas unique ; le pouvoir romain pouvait

101. Voir en général D. ROUSSET, "Les frontières des cités grecques. Premières réflexions à partir du recueil des documents épigraphiques", *Cahiers du centre G. Glotz V* (1994) 97-126 et les réflexions intéressantes sur ce point de Ph. LEVEAU (*supra* n. 66) 471.

102. Le mot est utilisé ici dans son sens de "territoire colonial" ou de "territoire centurié" de la colonie ; sur les autres sens du mot, voir Ph. LEVEAU (*infra* n. 125) 464-465.

103. Naupacte, au temps de Strabon (IX C 426) et de Pline (*Nat. Hist.* IV, 6), malgré sa dépendance de Patras, continuait à être une cité importante de l'Etolie du Sud et il en était de même quand Pausanias visita la ville ; son territoire occupait la zone côtière, elle était voisine, *ὑποπόσια*, d'Oiantheia (Paus. X.38, 9).

104. Paus. X. 8,5 ; voir L. LERAT (*supra* n. 79) 109.

105. IV, 8 ; cf. RE XIII.3 (1926) col. 1234. Très intéressante est l'interprétation que donne PURCELL (*supra* n. 5, 80) à ce passage. Les cités de la Locride occidentale étaient *liberae et immunes*, puisqu'elles étaient attribuées à la *civitas libera* de Patras qui en avait les privilèges (Paus. VII. 18,7) : "the subjects of that *civitas* were share in its freedoms, and that is why Pliny the Elder lists the Locrian cities as *immunes*". Cette solution explique, d'après lui (il renvoie à KAHRSTEDT, *Historia* I [1950] 552-553), pourquoi Naupacte, Oiantheia et Chaleion présentent des signes de survivance après Auguste.

régler, au coup par coup, les rapports entre les partenaires et, éventuellement, enlever les terres attribuées à leurs bénéficiaires¹⁰⁶.

Il semble manifeste que le sort de Nicopolis et de Patras avait été solidement réglé pendant le règne du premier souverain ; les changements intervenus après sa mort ont peu modifié les nouveaux équilibres régionaux établis par lui. Pausanias a tort, cette fois, d'affirmer que l'attribution à Patras de la colonie voisine de Dymé, en Achaïe occidentale, se réalisa, comme les autres, pendant le règne d'Auguste ; cette affirmation est contredite par le monnayage colonial de cette petite cité qui se poursuit, d'une façon irrégulière il est vrai, jusqu'au début du règne de Tibère ; son absorption par sa puissante voisine pourrait, en effet, être bien postérieure à l'arrêt de son monnayage colonial¹⁰⁷ ; elle pouvait coïncider chronologiquement avec la dernière phase d'extension du territoire colonial que Kahrstedt date du règne de Néron.

C'est, en fait, à cette occasion qu'il y a eu un nouveau changement des frontières, le cours de l'Acheloos devenant la limite entre l'Achaïe et la nouvelle province d'Epire. Kahrstedt associe ce règlement impérial avec la création de la province d'Epire¹⁰⁸, règlement qui favorisa, à son avis, la colonie de Patras aux dépens de la *civitas libera* de Nicopolis qui, en revanche, devint la capitale de la nouvelle province ; Nicopolis ne garda, en fait, que le territoire des cités de l'ancien *koinon* des Acarnanes alors que revint à Patras l'ensemble de la côte étolienne avec une partie de l'Etolie de l'intérieur et la cité de Thermos. Une telle solution expliquerait, aux yeux de Kahrstedt, la présence des *Ilviri* dans deux actes d'affranchissement par consécration à *Artémis Hagémoné*, trouvés à Thermon. En fait l'association de la magistrature collégiale des

106. J.-M. BERTRAND (*supra* n. 18) 153-154.

107. Cf. M. AMANDRY, "Le monnayage de Dymé [Colonia Dumaeorum] en Achaïe. Corpus [pl. XIII-XVII]", *RN* 23 (1981) 45-67. L'absence des monnaies n'est pas une preuve de perte d'autonomie ; colonies et villes libres frappent, en fait, très irrégulièrement monnaie sous l'Empire ; pour Dymé voir GRANT (*supra* n. 2) 264 *sqq.*

108. KAHRSTEDT, *Historia* I (1950) 558 n. 60. La date de la création de cette province n'est pas sûre ; certains pensent au règne de Néron (H.G. PFLAUM, *Les carrières procuratoriennes équestres sous le Haut-Empire romain* (Paris 1960) n° 53 [commentaire] ; *Kleine Pauly*, s.v. Epirus, col. 283-287 ; particulièrement col. 286 ; voir bibliographie col. 287) mais la majorité la place sous le règne de Trajan, entre les années 108-114 ap. J.-C. ; voit Th. SARIKAKIS, « Συμβολή εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς Ἠπείρου », *Ἑλληνικά* 19 (1966) 195-200 ; P. SOUSTAL, TIB 3, *Nikopolis und Kephallenia* (Wien 1981) 47 et Cl. ANTONETTI, "L'Acarnania in epoca imperiale: contributi epigrafici", *Epigraphica* 48 (1986) 42 n. 10 et 11 *passim*.

Ilviri avec Nicopolis, *civitas libera*, n'était pas vraisemblable, alors qu'elle l'était pour Patras, colonie romaine ; malheureusement leurs noms, Πό[ηλ]ειος Ἀντώνιος et Πό[ηλ]ειος Αἴλιος, sont inconnus dans la prosopographie patréenne et ne permettent pas la confirmation de cette hypothèse. Plus énigmatique encore est l'abréviation CN qui suit la formule initiale ἐπὶ δὺ' ἀνδρῶν. K.A. Rhomaios, le premier éditeur du document, pensait que nous avions ici des caractères grecs et proposait de lire soit ἐ(ν) Ν(όμοις) i.e. *iure dicundo*, soit ἐ(ν) Ν(ικηπόλει) ; Dessau comprenait *c(oloniae) n(ostrae)*, Wilamowitz préférant *c(oloniae) N(icopolis)*¹⁰⁹. E. Levy, enfin, dans une étude récente sur le monnayage de Patras de l'époque néronienne voit dans les sigles CN de l'inscription de Thermos l'abréviation de *c(olonia) N(eronia)*, et la rapproche des émissions monétaires contemporaines de la colonie qui portent la légende *Col(onia) Ner(onia) Pat(renses)*¹¹⁰. Cette solution semble plus plausible que les précédentes et confirme l'hypothèse émise par Kahrstedt d'après laquelle sous Néron le territoire de Patras, limité alors sur la zone côtière étolienne vers le sud, s'élargit dans la partie intérieure du pays. Malheureusement il y a un problème de date. S'appuyant sur la paléographie, le premier éditeur le plaçait dans le I^{er} s. de n. è ; Kahrstedt, en revanche, proposait une chronologie plus précise, vers 100 ap. J.-C., mais ni la forme de *alpha* à barre brisée ni les lettres lunaires ne permettent une telle précision. Si l'interprétation de *C(olonia) N(eronia)* est correcte, le document pourrait difficilement être daté d'au-delà du règne de Néron ; car après sa chute, quand Patras quelques années plus tard reprend son

109. K.A. RHOMAIOS (*ArchDelt* 1924-25 [1927] parart. 455), cf. *IG IX 1²*, 92 et M. SASEL-KOS (*supra* n. 11) 109, n° 255 ; DESSAU, *ILS* 5518. Le premier document (a) ne conserve que le début et la fin du texte et ne contient aucun élément qui pourrait nous aider soit à l'identification des personnes, soit à la datation du document ; le second (b) est presque complet : Ἀρτέμιτος Ἀ[γεμόνας] | ἐπὶ δὺ' ἀνδρῶν CN Πο[ηλ]-| [λ]είου Ἀντωνίου, Πο[ηλ]ει-| ου Αἰλίου ὁ τε Ἀριστοδ[α]-| μος καὶ Νικ[ας] καὶ Βίων[ος] | ἔλευθ[έρ]αν ἐποιοῦν γυναῖκα | Σωτηρίχαν τὴν ἰδ[ί]αν δο[ύ]λ[ην] | ὑπὸ Δ[ι]α Ἥλιον μηδενὶ μ[η]ν-| ἰδὲ προσήκουσα(ν) κατὰ μηδέν[α] | [τ]ρό[πον] , le troisième texte (c) est indéchiffrable ; cf. KAHRSTEDT, *Historia* I (1950) 559-561 ; A.D. RIZAKIS, (*supra* n. 95) 182 et n. 15 ; CL. ANTONETTI, "La diffusione dei nomi romani in Etolia e in Acarnania e la presenza romana nella regione", in A.D. RIZAKIS (*supra* n. 11).

110. A. BURNETT, M. AMANDRY, Père R. RIPOLLÈS, *Roman Provincial Coinage* I [London-Paris, 1992] 260-261 n°s 1258-1262 et 1267, 1271 ; cf. E. LEVY, "Nero's 'Apolloniā' Series : The Achaean Context", *NC* 149 (1989) 67 sqq. ; cf. CL. ANTONETTI, "La diffusione dei nomi romani in Etolia e in Acarnania e la presenza romana nella regione", in A.D. RIZAKIS (*supra* n. 11).

monnayage (sous Galba), elle retrouve son ancienne dénomination CAAPATR¹¹¹.

AMÉNAGEMENT DE L'ESPACE RURAL. LES CENTURIATIONS ROMAINES

La colonisation romaine s'accompagne ordinairement du réaménagement des campagnes par l'introduction de centuriations qui sont l'une des conséquences, parfois la plus grave, de l'impérialisme romain ; car il a été dit, à juste titre, que les matrices cadastrales ne visent pas seulement à construire et à organiser l'espace dominé par Rome, mais c'est un moyen également de diffuser cette domination, de l'élargir¹¹². Il n'est donc pas étonnant qu'un grand nombre de centuriations romaines aient été repérées dans les provinces d'Achaïe et de Macédoine et plus particulièrement dans le *territorium* des colonies romaines, comme Dymé, Patras, Corinthe et Cassandreia en Chalcidique, mais également dans les territoires des *civitates liberae*, comme Nicopolis, Elis ou Sicyone¹¹³. Dans leur majorité, elles datent de la période augustéenne quand les fondations et refondations impériales en Grèce atteignent un chiffre maximum¹¹⁴.

111. La reprise du monnayage date du règne de Galba (*Roman Provincial Coinage I* [note précédente] 261 n° 1282). Sur une médaille anniversaire de la colonie, émise en 86/5 (sous Domitien), voir E. LEVY, "Indulgentiae Augusti moneta impetrata : a Flavian Episode", in H. HUVELIN, M. CHRISTOL et G. GAUTHIER (éds.), *Mélanges de numismatique in Honor of P. Bastien* (1987) 39-49 et pl. 5.
112. Voir M. CLAVEL-LÉVÊQUE, "Pratiques impérialistes et implantations cadastrales", *Ktêma* 8 (1983) 185-251, particulièrement p. 251.
113. En général voir M. CLAVEL-LÉVÊQUE, *Cadastres et espace rural. Table ronde. Besançon 1980* (Paris 1983) *passim* et en dernier lieu F.T. HINRICHS, *Les institutions gromatiques* (tr. fr. 1989) 51 *sqq.* ; plus particulièrement pour la Grèce voir R. CHEVALLIER, "Note sur la centuriation de Kassandreia", *Caesariodunum* 7 (1972) 297-298 ; A.D. RIZAKIS, *DHA* 11 (1985) 761 et (*supra* n. 58) 259-80 = *id.* (*infra* n. 118) 125-135 ; P. DOUKELLIS, *DHA* 14 (1988) 159-1166 ; *id.*, "Ένα δώτιο ἀργουκῶν ὀρίων στὴν πεδιάδα τῆς Ἀρτας", *Ποικίλα, ΜΕΛΕΤΗΜΑΤΑ* 10 (Αθήνα 1990) 269-286 (et en collaboration avec E. FOUACHE, "La centuriation romaine de la plaine d'Arta replacée dans le contexte de l'évolution morphologique récente des deltas de l'Arachthos et du Louros", *BCH* 116 [1992] 375-382 ; *id.*, "Le territoire de la colonie romaine de Corinthe", in P.N. DOUKELLIS et L.G. MENDONI, *op. cit.*, 359-390 ; D.G. ROMANO, "Post-146 B.C. land use in Corinth, and Planning of the Roman Colony of 44 B.C.", in T.E. GREGORY (éd.), *The Corinthia in the Roman Period, Proceedings of the Symposium, The Ohio State University, 7-9 Mars 1991*, *JRA Supplementary Series*, Number 8 (Ann Arbor 1993) 10-30.
114. E. KORNEMANN, *RE* IV.1 (1900) col. 530-531 n° 105-109 et 549 n° 241-249 ; Fr. VITTINGHOFF (*supra* n. 2) 126-130 ; BOWERSOCK (*supra* n. 6) 65.

ces travaux furent couronnés de succès. On soupçonne que ce n'était pas le cas pour Dymé. La colonie, située sur le plateau au N.-E de la plaine, a très vite décliné et, pendant la période romaine, peu d'habitats groupés se développèrent dans cette zone plate ; on n'y voit les traces d'aucune *villa* de grand propriétaire. Il semblerait que, malgré les travaux d'assainissement, la qualité du sol, constitué par endroits de terres argileuses et lourdes, à laquelle il faut ajouter les mauvaises conditions hygiéniques d'une plaine humide, rendait difficile la pratique de l'agriculture. Il n'est donc pas étonnant que ces terres allouées aux premiers colons aient été vite abandonnées¹²². Cette plaine marécageuse resta, pendant toute l'Antiquité, peu peuplée. En revanche, la colonisation ne semble pas avoir gêné les anciens habitants qui continuèrent à vivre — leur habitat le prouve — dans les zones restées en dehors de la cadastration ; ces terres non assignées firent partie, toutefois, de la *pertica* coloniale¹²³.

LES FORMES DE L'HABITAT. VILLE ET AGGLOMÉRATIONS SECONDAIRES

Les formes de l'implantation humaine ne sont pas déterminées, comme le croyaient les géographes de l'école déterministe au XIX^e siècle, que par le milieu naturel (sol, climat, végétation, sources d'eau...), mais par un ensemble d'autres forces complexes, à savoir politiques, économiques, sociales et psychologiques¹²⁴. Il en est de même en ce qui concerne les formes et la nature des activités rurales ; la production agricole n'est pas soumise aux seules contraintes physiques, mais aussi à des réalités politiques et sociales qui imposent la répartition de la propriété, le mode de faire valoir, enfin le régime social et juridique. Ainsi la géographie rurale constitue une sorte de témoignage du passé, des évolutions sociales. Une conquête, en l'occurrence celle de Rome, introduisant, dans ces

Rhône, les enjeux d'un débat", in *L'homme et la dégradation de l'environnement, XV^es Rencontres Internationales d'Archéologie et d'Histoire d'Antibes* (Juan-les Pins 1995) 245-262.

122. Cela n'est pas rare et on peut même dire qu'il arrive très souvent ; voir Siculus Flaccus. *Les conditions des terres*. Texte traduit par M. CLAVEL-LÉVÊQUE, D. CONSO, F. FAVORY, J.-Y. GUILLAUMIN, Ph. ROBIN (Napoli 1993) 112-13. Sur l'intérêt que les Anciens portent aux marécages, voir les références réunies par M. SARTRE, *Ktèma* 4 (1979) 214 n. 12.
123. A.D. RIZAKIS (*supra* n. 58) 274 *sqq.*=*id.*, (*supra* n. 118) 130-134 ; Doukellis (*supra* n. 113) 371.
124. Tous les courants de la pensée géographique ancienne et moderne sont analysés par A. BAILLY et H. BEGUIN (*supra* n. 64) 16-31.

domaines, des changements, génère des nouveaux paysages et, naturellement, pour les comprendre il faut tenir compte de tous les facteurs — endogènes ou exogènes — qui influencent leur structure ; celle-ci ne doit sous-évaluer dans le cadre grec les héritages historiques.

Il faut noter qu'à l'époque classique et hellénistique il n'y a pas de différence, dans le domaine des droits politiques et juridiques, entre les populations urbaine et rurale¹²⁵ ; cet équilibre, du moins dans le cadre des cités traditionnelles, ne semble pas être renversé après la domination romaine. Le village garde, du moins sur le plan juridique et théorique, le même rapport d'égalité face à la ville¹²⁶. Mais la création, sous l'Empire, de centres administratifs nouveaux, réunissant de larges territoires dépendants et des fonctions économiques nouvelles, a entraîné des changements de rapports dans les villes et les villages et introduit une hiérarchie différente au niveau juridique, politique et socio-économique entre les différentes communes. Dans tous les cas, on constate une accumulation des richesses dans les centres urbains et malgré l'absence de vie civique la tradition séculaire grecque semble avoir infléchi la décision des aristocraties romaines — dans les villes libres, stipendiaires ou même les colonies romaines — de choisir la ville comme lieu de résidence principale.

-
125. Les Grecs utilisaient le terme *chôra* pour désigner le territoire d'une cité : voir G. VALLET, "La cité et son territoire dans les colonies grecques d'Occident", in *Atti dei Convegni di Studi sulla Magna Grecia* (1967) 67-142 ; O. MURRAY et S. PRICE (sous la dir. de), *The Greek City from Homer to Alexander* (New York 1990) ; J.-M. BERTRAND, *Cités et royaumes du monde grec : espace et politique* (Paris 1992). Sur les termes grecs et romains désignant le territoire ainsi que ses divisions voir, Ph. LEVEAU, "Territorium Urbis. Le territoire de la cité romaine et ses divisions : du vocabulaire aux réalités administratives", *REA* 95 (1993) 460-467. Il va de soi que toutes les terres de la *chôra* n'avaient pas le même statut juridique ; en principe nous trouvons 1. κοινή. 2. δημοσία qui appartient à la cité mais parfois est synonyme de κοινή. 3. ἐπά. 4. ἰδία. Ces divisions continuèrent à exister à l'époque romaine ; voir S. ISAGER et J.-E. SKYDSGAARD, *Ancient Greek Agriculture* (London-New York 1992) 120.
126. Cette structure contraste avec celle de la cité du Moyen Age où le *populus* a été promu aux dépens des paysans : voir M. WEBER, *The City*, traduit et édité par D. MARTINDALE et G. NEUWIRTH (New York 1958) 205-206. Sur la relation ville-campagne à l'époque classique, voir M. FINLEY, *CSSH* 19 (1977) 307 ; K. HOPKINS "Economic Growth and Towns in Classical Antiquity", in P. ABRAMS et E.A. WRIGLEY (éd.), *Towns in Societies : Essays in Economic History and Historical Sociology* (Cambridge 1978) 73-74 ; S.C. HUMPHREYS, *Anthropology and the Greeks* (London 1978) 130-135 ; pour notre période, voir en général, S. ALCOCK (*supra* n. 17) 117-118.

Malgré son infériorité incontestable¹²⁷ par rapport à la ville le village continue à être, pendant la période romaine, la base de la structure de la campagne hellénique¹²⁸ ; il continue à servir comme structure intermédiaire entre la ville et la campagne¹²⁹. A l'époque

127. Voir en général M. ROSTOVITZ, "Les classes rurales et les classes citadines dans le Haut-Empire romain", in *Mélanges d'histoire offerts à H. Pirenne* (Bruxelles 1926) 419-434 = *id.*, *Scripta varia. Hellenismo e l'impero* (Bari 1995) édité par A. MARCONE. S. ALCOCK (*supra* n. 17) 114-117 se demande si cette infériorité était sociale et juridique ou tout simplement reflétait une crise de l'agriculture due à la régression de l'exploitation de la terre qui est un phénomène plus général à l'époque romaine. Cette question n'a pas été abordée sur les provinces helléniques de l'Empire; en revanche nous savons que dans certains autres cas (e.g. Anatolie) le rôle dominant de la ville dans sa relation avec la campagne (K. HOPWOOD, "The Control of the Countryside by the City Elites in the Roman Period" [SEG 1986, 1566 titre] 343-356) provoqua une opposition déclarée de la seconde (voir P. DEBORD, "Populations rurales de l'Anatolie gréco-romaine, *Atti CSDIR* 8 [1976-1977] 43-68). Un peu plus tard, durant le Bas-Empire, cet antagonisme conduisit, dans certains cas (e.g. Antioche), à un éclatement de la structure traditionnelle; des *kōmai* importantes demandèrent leur émancipation de la tutelle de la ville voisine (E. PATLAGEAN, *Pauvreté économique et pauvreté sociale à Byzance, IVe-VIIe siècles* (Paris 1977) 196; P.N. DOUKELLIS, *Libanios et la terre : discours et idéologie politique*, Institut français d'Archéologie du Proche Orient, Bibliothèque historique et archéologique CXLV (Beyrouth 1995) 241-244.
128. Chez les anciens, le village est considéré comme la forme d'habitat intermédiaire entre l'*oikia* et la *polis* mais le vocabulaire utilisé, en général, pour désigner les agglomérations secondaires, à savoir *chōrion*, *kōmé*, *polisma* n'a pas toujours un sens certain ni dans l'espace ni dans le temps : voir E. LEVY, "Apparition en Grèce de l'idée de village", *Ktēma* 11 (1986) 117-127; M. CASEVITZ, "Quelques termes d'espace chez les Comiques : *κῶμη*, *χωρος*, *χωρά* et ses dérivés", *Ktēma* 11 (1986) 129-136. Les Grecs utilisent le mot *kōmé* depuis Hésiode et Homère (Strabon préfère le terme *dēmos*) pour définir une agglomération rurale qui regroupe une communauté d'habitants (G. FOUGÈRES, *Dictionnaire des Antiquités Daremberg-Sagglia*, s.v. *kōmé*, col. 852-859, part. 852; le terme *kōmé* est également utilisé quand il est utilisé dans une réalité qui n'est pas hellénique, mais qui se rapporte à une réalité rurale, M. WORONOFF, "Village d'Asie Mineure et promenade militaire dans l'*Anabase* de Xénophon", *Ktēma* 12 [1987] 11-17) et non pas le terme *chōrion* qui correspond à un emploi similaire mais tardif; malgré l'apparition tardive et dominante de *chōrion* en Egypte, pendant les VI-VIIe siècles, *kōmé* ne disparaît pas totalement de la terminologie rurale (H. CADELL, "Les noms du village dans les papyrus grecs d'Egypte", *Ktēma* 12 [1987] 19-27, part. p. 27). M. JOST ("Villages de l'Arcadie antique", *Ktēma* 11 [1986] 145-158, particulièrement p. 145-146) a montré que chez Pausanias jamais *chōrion* ne désigne un village, mais vaguement un endroit, un lieu-dit, le lieu d'une source, d'un sanctuaire etc. Pour des périodes plus récentes, voir G. DAGRON, "Entre village et cité : la bourgade rurale des IVe-VIIe siècles en Orient", *Koinōnia* 3 (1989) 29-52.
129. Nous rencontrons dans la campagne des villes de la période romaine toutes les formes d'habitat secondaire en dehors de l'*asty*, c'est-à-dire l'agglomération urbaine : habitat groupé traditionnel (*κῶμαι*), fermes isolées, enfin des dispositifs de défense ou des sanctuaires entourés parfois de petites installations civiles. Pour le Péloponnèse, voir M. LAKAKIS, "Ἀγροτικοὶ οἰκισμοὶ στὴ Δυμῆα χώρα : ἡ περίπτωση τοῦ Πετροχωρίου", in A.D. RIZAKIS (éd.) *Achaia und Elis*

romaine fait son apparition sur le sol hellénique une nouvelle forme d'habitat et d'économie rurale qui est celle de la *villa rustica* du type romain, dont l'ampleur de la diffusion dans l'espace rural, à l'exception de certaines colonies, semble limitée. Les établissements agricoles qui peuvent être considérés comme des *villae* sont régulièrement dispersés sur la zone côtière de la colonie de Patras (fig. 9)¹³⁰ ; en revanche on en connaît beaucoup moins — dans l'état actuel de la recherche — dans le reste du territoire de Patras et dans celui des colonies de Corinthe et de Dymé¹³¹. Les agglomérations secondaires sont de deux formes : soit des regroupements d'habitats de petits paysans accolés à ces *villae*, soit des agglomérations — géographiquement autonomes et plutôt de dimensions modestes. Ces

in der Antike (Athen 1991) 241-246 ; M. JOST, "Villages de l'Arcadie antique", *Ktêma* 11 (1986) 145-158 ; S. et H. HODKINSON, "Mantineia and the Mantinike", *ABSA* 76 (1981) 237-296. La définition de la *kômé*, comme d'ailleurs aujourd'hui du village, est très difficile ; dans les statistiques modernes les villages sont définis par le seuil de leur population ; ce concept est difficile à appliquer pour ce qui concerne l'Antiquité, car il existe de nombreuses variations selon l'espace et le temps ; voir L.-M. COYAUD, "Approches géographiques du village", *Ktêma* 12 (1987) 3-9.

130. M. PETROPOULOS ("Ἀγροικίες τῆς Πατραϊκῆς", in P.N. DOUKELLIS et L.G. MENDŌNI, *supra* n. 113) 404-424, particulièrement p. 410-411 qui voit trois catégories de *villae* dans le territoire de Patras : *suburbanae*, *rusticae* et *maritimae*. La recherche de l'agrément joue pour les *villae* du littoral qui comportent une *pars urbana*, alors que les rares *villae* de l'intérieur sont essentiellement des *villae rusticae*. Si la date des plus anciennes est la fin du I^{er} s. de notre ère, les plus récentes datent de la fin de l'antiquité. Mais en dehors de toute contestation sur ces chronologies, à cause de l'absence de fouilles stratigraphiques, le problème le plus intéressant est celui du rapport éventuel entre l'abandon des nombreuses *villae* au IV^e s. et le "déclin" de la vie urbaine. Aujourd'hui certains savants contestent ce terme de "déclin" et préfèrent parler "en termes de changement dans l'organisation et l'exploitation du territoire de la ville" ; en somme nous sommes selon eux devant une réorganisation du système urbain de contrôle qui passe du réseau des *villae* à celui des villages (voir sur ce sujet les intéressantes réflexions de Ph. LEVEAU, *Caesarea de Maurétanie. Une ville romaine et ses campagnes*, MEFR 70 [Rome 1984] 485 et 501-505) à propos de *Caesarea* en Maurétanie et de son territoire.
131. La dispersion des *villae* et la structure des campagnes de ces villes, données par Ul. KAHRESTEDT (*Das wirtschaftliche Gesicht Griechenlands in der Kaiserzeit* [Berne 1954] avec carte, à fin du volume, indiquant la diffusion des *villae*) ne correspondent pas à la réalité archéologique révélée par des prospections archéologiques récentes ; A.D. RIZAKIS (*supra* 118) 71-72 et carte 10 ; M. PETROPOULOS (in P.N. DOUKELLIS et L.G. MENDŌNI, *supra* n. 113) 404-424 ; R.M. ROTHAS, "Urban Space, Agricultural Space and Villae in Late Roman Corinth", *loc. cit.*, 391-396 ; M. PETROPOULOS et A.D. RIZAKIS, *JRA* 7 [1994] 199-201. Les agglomérations secondaires ont pu servir de réservoir de main d'œuvre pour les domaines liés aux *villae*, mais les véritables relations entre elles restent ici, comme ailleurs, obscures.

derniers groupements d'habitats à Dymé occupent la zone des plateaux formés par le fleuve Péiros ; d'autres s'étendent sur la bordure montagneuse ; à Patras, à l'exception de la zone côtière réservée aux *villae*, on les trouve partout et dans l'ensemble du territoire ; en fait ici, comme d'ailleurs à Caesarea en Maurétanie, on peut observer l'existence de deux espaces ruraux organisés d'une façon différente : le premier, celui des *villae*, organisé par la ville et sa proximité, le second, celui des villages traditionnels, occupant une autre partie du territoire de la cité¹³². Certaines de ces agglomérations semblent continuer une ancienne tradition, mais il y a également des cas de fondations nouvelles¹³³ ; la subsistance des premiers est à rattacher à la fertilité des terres et aux ressources supplémentaires situées à proximité¹³⁴. En tout état de cause, mises à part les colonies romaines, ce qui prévaut dans l'organisation du territoire des cités est le modèle grec ; dans celui-ci la *kômé* ne jouit d'aucune autonomie par rapport à la cité ; en fait il n'y a pas de bornage des terres d'une *kômé* à l'intérieur du territoire¹³⁵. L'agglomération urbaine continue à constituer la plus petite unité administrative, le centre politique et administratif du territoire (*chora*), mais cette qualité ne lui donne pas plus de droits sur les villages et les populations des campagnes¹³⁶.

-
132. Ph. LEVEAU (*supra* n. 130) 465-468 ; *id.*, "La ville romaine et son espace territorial", in *Congrès internacional d'Arqueologia Clàssica*, Tarragona 1993 (Barcelona 1995) 277. Pour Patras voir M. PETROPOULOS et A.D. RIZAKIS (*supra* n. 131) 199-201 et fig 1 (p. 184) et fig. 11 (p. 202).
133. Voir M. PETROPOULOS et A.D. RIZAKIS (*supra* n. 131) 199-201 et fig. 11 (Patras) ; A.D. RIZAKIS (*supra* n. 118) 71-72 et carte 10 (Dymé) ; M. LAKAKIS, "L'habitat rural de Dymaia : le cas de Petrochôrion", in A.D. RIZAKIS (*supra* n. 97) 241-246 (Dymé). En revanche certaines des agglomérations secondaires du territoire corinthien avaient une importance beaucoup plus grande que de simples villages ; voir J. WISEMAN, *The Land of Corinthians* (Göteborg 1978) 9 et *passim* ; en dehors des habitats traditionnels autour des ports de Lechaion et de Kenchreai nous avons des fondations nouvelles comme le village d'*Hexamilion*, développé au croisement de deux axes du cadastre romain ; voir DOUKELLIS (*supra* n. 113) 371 fig. 8 et 374-375.
134. Ce phénomène s'observe dans d'autres régions ; à la fin de la période hellénistique et au début de l'Empire nous constatons, parallèlement à l'abandon de nombreux sites, le renforcement de certains petits centres périphériques qui soit se trouvent au milieu des terres fertiles, soit se trouvent près des côtes ; voir S. ALCOCK, "Roman Imperialism in the Greek Landscape", *JRA* 2 (1989) 18 ; *ead.*, "Archaeology and Imperialism : Roman Expansion and the Greek City", *Journal of Mediterranean Archaeology* 21 (1989) 112 et fig. 6.
135. A. SCHULTEN, *Diz. Ep.* 3 (1962) 92, col. 2, *s.v. finis* croyait que ce modèle a une application générale même à l'Occident.
136. Ph. LEVEAU, "Agglomérations secondaires et territoires en Gaule Narbonaise", *Revue archéologique de Narbonaise* 26 (1993) 294.

Cette hiérarchie politico-juridique connaît quelques variations dans les colonies romaines, car on y trouve plusieurs statuts des terres et des populations ; en gros on peut dire que nous avons ici d'une part les agglomérations secondaires faisant autrefois partie du territoire de Patras, qui furent automatiquement incluses dans la *pertica* coloniale¹³⁷ ; dans la même catégorie on doit, peut-être, classer le territoire des cités voisines qui furent rattachées à la colonie au moment de la *deductio* ou à la suite de la colonisation ; ces dernières (Tritaia, Pharai, Rhypes et Dymé en Achaïe occidentale, de même que Kalydon, Pleuron etc. en Etolie), si elles avaient auparavant le caractère de *poleis* indépendantes, perdent ce statut et se transforment en simples *kômai* du territoire colonial¹³⁸ ; leur vie politique se limite à des questions locales, mais la vitalité de certaines, comme Pharai (Paus. VII. 22, 1-5), continue à se manifester dans le domaine religieux ; la décadence des autres, même en ce domaine, est manifeste par la description de Pausanias et les découvertes archéologiques récentes¹³⁹. La situation semble être différente quant aux cités de la Locride occidentale ; elles continuent à être appelées *poleis*, elles ont un territoire et des frontières (*ὄροι*) qui les séparent de leurs voisines et, probablement, une forme d'administration "autonome" ; cela explique, peut-être, pourquoi on trouve dans les inscriptions delphiques, des ethniques appartenant à des personnes originaires de ces villes. Il faut donc croire que ces cités jouissaient dès le début d'un meilleur statut, sans qu'on puisse le définir exactement en termes juridico-politiques¹⁴⁰.

137. Le terme désigne le territoire original d'une colonie "à la différence de ce qui a été enlevé à une cité voisine et est venu s'ajouter à ce territoire" ; le terme est utilisé habituellement, au sens d'"espace centurié d'une colonie" et plus généralement du "territoire d'une colonie" dans Siculus Flaccus, 128. 293-294 (Th.) ; voir maintenant la nouvelle édition de Siculus Flaccus (*supra* n. 122) *ad loc.* ; on trouvera d'autres références sur cette question in Ph. LEVEAU (*supra* n. 125) 467.

138. Sauf chez Ptolémée, Pausanias et des sources tardives où le terme a plutôt un sens topographique que politique. Le "déclassement" de *polis* en *kômé* n'entraîne pas automatiquement la décadence du site ; ainsi quand Pline écrit, par exemple, *fuert Larisa*, il veut dire simplement qu'elle n'est plus une *polis* indépendante. Strabon (IX.5, 12=C 435) est très explicite sur ce point ; voir R. BALADIÉ (*supra* n. 22) 312-313 qui renvoie également, quant à l'Asie Mineure, à L. ROBERT, *Etudes de numismatique grecque* (Paris 1951) 46 n. 3.

139. Voir A.D. RIZAKIS (*supra* n. 34) 185-230.

140. La présence d'un théâtre ou d'une *agora* n'est pas un indice d'indépendance politique, pendant cette période ; plusieurs anciennes cités devenues *kômai* de la colonie en avaient, mais elles n'avaient plus le statut de *polis* ; en revanche, Panopeus en Phocide tout en n'ayant pas de théâtre, d'*agora* et de gymnase (Paus. X.4, 1) est une cité indépendante ; elle a des frontières et elle envoie des représentants au conseil fédéral de Phocide ; cf. en général M. SARTRE, "Aspects

La structure et l'organisation des agglomérations secondaires situées dans le *territorium* colonial ne sont pas identiques dans l'ensemble des colonies romaines ; dans la province d'Achaïe, par exemple, la tradition hellénique d'une interrelation étroite entre la cité et sa campagne faisait que les *kômai* situées dans l'espace colonial n'avaient qu'une "indépendance" administrative très limitée dont nous n'avons aucune trace dans les sources littéraires et épigraphiques. En général nous sommes en présence d'une agglomération urbaine hydrocéphale (e.g. Patras, Corinthe) qui domine complètement, politiquement et économiquement, la campagne. La situation semble être différente en Macédoine, particulièrement dans les régions limitrophes de la Thrace. A Philippes, par exemple, à côté d'un petit centre urbain, nous avons des subdivisions du territoire colonial en agglomérations secondaires, appelées *vici*, dont certaines sont habitées par les indigènes et le plus souvent par une population mélangée¹⁴¹ ; leur différence par rapport aux *civitates adtributae* est qu'elles forment des communautés à bases territoriales incorporées dans le territoire de la cité dominante, alors que les *adtributae* sont extérieures au territoire, proprement dit, de la cité dominante ; les *vici* ont un statut administratif et juridique avec leur organisation administrative propre, tout en étant inférieurs sur l'échelle hiérarchique par rapport à la ville ; les *vicani* et les *pagani* compris dans le territoire municipal ont, en règle générale, le statut personnel des citoyens *pleni juris*¹⁴². Cette situation n'est pas exceptionnelle ;

économiques et religieux de la frontière dans les cités grecques", *Ktêma* 4 (1979) 213-224.

141. P. COLLART, *Philippes, ville de Macédoine* (Paris 1937) 285-291 ; de même à Photiké un grand nombre d'inscriptions proviennent de petits sites du territoire, apparemment des *vici* ; voir D. SAMSARIS, *Ἡ ρωμαϊκὴ ἀποικία τῆς Φωτικῆς στὴ Θεσσαλία τῆς Ἡπείρου* (Yannina 1994) 42, 79-19 et carte à la p. 110-111 ; en général, voir M. ROSTOVITZEFF, *The Social and Economic History of the Roman Empire* II (Oxford 1957²) 246-253 particulièrement p. 287 n. 84 (Thrace, Mésie, Histrie). Le mélange de diverses populations ne semble pas constituer la règle dans tous villages du *territorium* colonial. A Carthage, par exemple, les *pagi* sont juxtaposés à des communes pérégrines, cf. H.-G. PFLAUM, "La romanisation de l'ancien territoire de la Carthage punique, à la lumière des découvertes épigraphiques récentes", *Antiquités africaines* 4 (1970) 75-117=*id.*, *Scripta varia* I, 300-344 ; M. CHRISTOL, "Remarques sur une inscription de Thugga : le *pagus* dans la colonie de Carthage au I^{er} siècle ap. J.-C.", in *Epigrafia. Actes du Colloque international d'épigraphie latine en mémoire d'Attilio Degrassi* pour le centenaire de sa naissance, Rome 27-28 mai 1988 (Rome 1991) 607-628. Sur la définition de *vici*-*κῶμη*, voir en dernier lieu P. LE ROUX, "Vicus et Castellum en Lusitanie sous l'Empire", *Historia Antiqua* 10-11 (1992-93) 156-158.
142. Sur cette question M. ROSTOVITZEFF (note précédente) 206.

elle marque une structure et une organisation du territoire qui caractérise les provinces occidentales ; en Orient on trouve cette organisation, par exemple, en Thrace ou en Syrie, c'est-à-dire à la périphérie de l'hellénisme. Les provinces helléniques (Achaïe, Epire et Macédoine) à l'exception de la colonie de Philippes, en Macédoine orientale, ne connaissent pas cette structure¹⁴³. Cette organisation se rapproche plus du modèle romain, selon lequel le territoire (*territorium*) est d'abord hiérarchisé ; il comprend un centre urbain administrant le territoire et des agglomérations secondaires qui portent dans les sources latines des noms comme *vicus*, *castellum*, *oppidum* etc. ; cette hiérarchie ne sous-entend aucune interdépendance ni sur le plan juridique ni sur le plan administratif¹⁴⁴.

RICHESSSES AGRICOLES ET FORMES D'EXPLOITATION DES CAMPAGNES SOUS L'EMPIRE

La campagne présente, sous l'Empire, une image négative caractérisée par la sous-exploitation ou l'abandon des terres. Ceci n'est pas un schéma littéraire cher aux nostalgiques des périodes passées, mais une réalité de la Grèce romaine. Une véritable crise de l'agriculture due à la régression de l'exploitation de la terre

-
143. M. HATZOPOULOS, "Epigraphie et village en Grèce du Nord : ethnos, polis et kômai en Macédoine", in A. GABI, A. DONATI et G. ROMA, *L'epigrafia del villaggio* (Faenza 1993) 151-171 ; G. MIHAILOV, "L'épigraphie du village", *loc. cit.*, 15-19 ; V. VELKOV, "Le village dans la province romaine de Thrace. La documentation épigraphique" *loc. cit.*, 173-187 ; J.-P. REY-COCQUAIS, "Villages du Liban et de la Syrie moyenne de Damas au coude de l'Oronte à l'époque impériale romaine", *loc. cit.*, 137-149 ; M. SARTRE, "Communautés villageoises et structures sociales d'après l'épigraphie de la Syrie du Nord", *ibid.*, 117-131). Ces agglomérations secondaires (*regiones*, *pagi* et *vici*) possèdent parfois un territoire, ont une certaine autonomie et peuvent avoir une caisse ; pour la Thrace voir B. GEROV, "Die Einteilung des städtischen Territorien im römischen Trakien in Regionen (chôrai), Phylen und Komarchien", in *Akten des VI. Internationalen Kongresses für griechische und lateinische Epigraphik* (München 1973) 492-495 ; Proche Orient : M. SARTRE et F. VILLENEUVE, "Hauran I. Recherche sur la Syrie du sud à l'époque hellénistique et romaine", *BAH* 124 (Paris 1985) 192 sq. ; M. SARTRE, "Communautés villageoises et structures sociales d'après l'épigraphie de la Syrie du Sud", in *L'Epigrafia del villaggio* (Faenza 1993) 127 ; en dernier lieu, voir Ph. LEVEAU (*supra* n. 125) 460-471. Sur le caractère exact de ces *vici* et leurs rapports avec les *villae* ou le centre urbain, voir en dernier lieu C.R. WHITTAKER, *JRA* 3 (1990) 114-116.
144. Voir en dernier lieu Ph. LEVEAU (*supra* n. 125) 459-471 ; et particulièrement p. 471 et n. 77 : précisions sur la signification des termes *territorium*, *ager*, *finis* (avec bibliographie) ; *id.*, "La ville romaine et son espace territorial", in *Congrès internacional d'Arqueologia Clàssica*, Tarragona 1993 (Barcelona 1995) 277 et n. 42-43.

constitue un phénomène plus général de la période. Cette situation ne concerne pas de la même manière ni toutes les villes ni toutes les régions¹⁴⁵. Le cas des colonies ou des fondations impériales (e.g. Nicopolis, Patras et Corinthe), par exemple, doit être mis à part ; car, grâce à l'apport des populations nouvelles et au synoecisme des populations voisines, ces villes deviennent des machines économiques performantes avec des besoins de consommation en produits agro-alimentaires énormes¹⁴⁶ ; elles constituent le modèle de la ville-centre de consommation¹⁴⁷. Les ressources de la campagne, soumises aux autorités des nouvelles fondations, vont constituer les sources et les réserves de leurs richesses ; ces dernières sont proportionnelles à l'étendue des terres qu'elles contrôlent et aux populations soumises, en deux mots aux revenus que leur procure le territoire. Ce renforcement du centre aux dépens de la périphérie est lié à la mise en place d'une structure hiérarchique destinée à drainer la plus-value agricole des campagnes vers les aires qui possèdent le pouvoir ; ses rapports dissymétriques favorisent la croissance des centres urbains dans lesquels vivent les groupes privilégiés¹⁴⁸. Il semble qu'à Patras, comme à *Caesarea* en Maurétanie¹⁴⁹, il y a une intime relation entre les *villae* situées dans la périphérie de la cité et les

-
145. S. ALCOCK (*supra* n. 17) 33-92 ; pour le Péloponnèse, en particulier, voir A.D. RIZAKIS, "Interventions romaines dans le paysage urbain et rural des cités du Péloponnèse", *Actes du IV^e Congrès international des Etudes péloponnésiques*, Corinthe 9-16 septembre 1990 (Athènes 1992-1993) 433-448 (en grec avec un résumé en français).
 146. Sur cette question, voir R. MACMULLEN, "Market-days in the Roman Empire", *Phoenix* 24 (1970) 333-341.
 147. Le modèle de M.I. FINLEY, *Economy and Society in Ancient Greece* (London 1981) 3-40 à savoir que la cité n'a qu'un rôle passif dans le domaine de la production et n'est rien de plus qu'un centre de consommation des produits ruraux a été vivement critiqué par plusieurs savants ; on trouvera un compte rendu des diverses théories sur cette question dans le très intéressant article de Ph. LEVEAU, "La ville antique, ville de consommation" ?, *Etudes rurales* 89-90-91 (1983) 275-289 ; *id.*, "La ville romaine et son espace territorial", in *Congrès international d'Arqueologia Clàssica*, Tarragona 1993 (Barcelona 1995) 277-278 ; voir également C.R. WHITTAKER, "The consumer City revisited : the *vicus* and the City", *JRA* 3 (1990) 110-118. Pour la province d'Achaïe, voir D. ENGELS (*supra* n. 26) 43-65 (particulièrement p. 33) qui propose comme concept, pour Corinthe, celui de la "ville de service". Enfin sur les élites urbaines et l'économie des cités, voir H.W. PLEKET, "Urban Elites and the Economy in the Greek Cities of the Roman Empire", *MBAH* 3.1 (1984) 3-36 ; *id.*, "City Elites and Economic Activities", *Actes du VIII^e Congrès international d'épigraphie grecque et latine*, Athènes 1982 (1984) 14-143.
 148. Sur cette question, voir A. BAILLY et H. BEGUIN (*supra* n. 64) 108-109.
 149. Ph. LEVEAU (*supra* n. 125) 465-468 ; *id.*, "La ville antique et l'organisation de l'espace rural : villa, ville, village", *Annales ESC* 4 (1983) 920-942. Pour Patras voir M. PETROPOULOS et A.D. RIZAKIS, *JRA* 7 [1994] 199-201.

somptueuses constructions urbaines ; les *villae* du littoral constituaient l'assise foncière de la richesse de l'élite locale ; elles assurent l'exploitation des richesses agricoles d'une partie du territoire colonial et son contrôle économique, politique et social, car ce sont ces *villae* qui approvisionnaient en produits ruraux le marché de la ville¹⁵⁰. Cela ne veut aucunement dire que l'ensemble du territoire colonial ait été soumis à cette forme d'exploitation économique ; la présence des regroupements d'habitat de forme traditionnel dans la *chôra* patréenne ainsi que dans celle des autres cités montre que des zones entières, situées, certes, loin du centre urbain, mais par ailleurs très fertiles sont laissées après la colonisation aux anciens habitants qui continuèrent leur exploitation agricole¹⁵¹.

L'exploitation des richesses rurales n'est certainement pas laissée au hasard ; l'agriculture et l'élevage constituent pour les cités grecques de la période — comme pour la majorité des cités de l'Empire d'ailleurs — les bases sur lesquelles s'appuie leur prospérité économique. Mais malgré l'importance incontestable de l'agriculture et de l'élevage il ne faut pas sous-évaluer l'apport des activités commerciales et "industrielles" dans l'ensemble de l'économie ; les découvertes archéologiques montrent qu'il faudra dans certains cas, Patras en est un, les associer au développement économique des cités, à partir du I^{er} s. de n.è. En Grèce le cas le mieux étudié, qui pourrait être utilisé comme modèle pour Patras, est celui de Corinthe. La forme de l'exploitation de la campagne dépend du statut exact des terres et des populations qui y habitent, de la distance et de la spécificité de certains produits. Les terres les plus fertiles du territoire "naturel" de la colonie constituent un genre de domaine "vivrier" et elles connaissent une exploitation plus intense. La campagne d'abord environnante côtière par l'uniformité du milieu naturel a une importance vitale pour la colonie et devient une région homogène, avec des fermes de différentes tailles, cellules agricoles destinées à alimenter la cité ; le développement rural sous forme de

150. Voir C.R. WHITTAKER, *JRA* 3 (1990), 111 sq. avec toute la bibliographie concernant cette question.

151. Cela est très clair à Dymé où la centuriation s'est limitée à la plaine occidentale marécageuse, alors que la zone des plateaux, vers l'intérieur, avait été laissée aux anciens habitants ; voir A.D. RIZAKIS (*supra* n. 118) 129-135. A Patras, comme nous avons déjà vu, la densité des *villae* est très grande sur le littoral ; ailleurs elles sont très rares et l'habitat groupé de forme traditionnel y prédomine.

l'économie de *villa* montre qu'une exploitation intensive et spécialisée s'est développée, dès le 1^{er} s. ap. J.-C.¹⁵²

Les cultures qui prédominent sont la viticulture et l'oléiculture ; certaines des villas disposent de pressoirs (*torcularia*) et de dépôts (*dolia*). Dans deux cas on trouve, près de la cité, un ensemble d'installations vinicoles de type "industriel"¹⁵³. Ces découvertes confirment ce que nous connaissions déjà par les sources écrites, à savoir l'importance de la viticulture achéenne sous l'Empire ; les fouilles n'ont, en fait, révélé que peu de pressoirs à huile ; l'oléiculture ne semble pas avoir la même importance que la viticulture, du moins dans cette zone¹⁵⁴. A noter que les abords de

152. D. ENGELS (*supra* n. 26) 33-39. Certains textes littéraires font allusion à des activités bancaires et industrielles à Patras (voir A.D. RIZAKIS [*supra* n. 34] n° 402, 274) et certaines des découvertes archéologiques récentes montrent que la ville devient, surtout à partir du II^e s. de n.è., le centre d'une production céramique importante qui doit subvenir tout au moins au besoins de la demande locale (JRA 7 [1994] 199). Patras possédait un atelier local produisant des pyxides à sujets pittoresques et fut probablement un centre de travail du marbre (F. COURBY, *Les vases grecs à reliefs* (Paris 1922) 433-455 avec fig. 56 ; Fr. POULSEN et K. RHOMAIOS, *Erster vorläufiger Bericht über die dänisch-gr. Ausgrabungen von Kalydon* [Copenhague 1927] *passim* et *id.*, *Philolog. Wochenschr.* [1928] 1521). Parmi les ateliers de potiers, les plus importants sont ceux de lampes, voir M. PETROPOULOS, *Τὰ ἐργαστήρια τῶν ρωμαϊκῶν λυχνιῶν τῆς Πάτρας καὶ τὸ Λυχνομαντεῖο* (thèse inédite de l'Université de Yaninna, Patras 1994) *passim*. Sur le commerce des produits céramiques et les aspects économiques et sociaux de cette question, voir J.-P. MOREL, "La produzione della ceramica campana : aspetti economici e sociali", in A. GIARDINA, A. SCHIAVONE (éds.), *Società romana e produzione schiavistica II. Mercati, mercati e scambi nel Mediterraneo* (Roma-Bari 1981) 81-98 ; C. PUCCI, "Pottery and Trade in the Roman World", in P. GARNSEY, K. HOPKINS and C.R. WHITTAKER (éd.), *Trade in the Ancient Economy* (London 1983) 10-117. K. HOPKINS, "Economic Growth and Towns in Classical Antiquity", in P. ABRAMS et E.A. WRIGLEY (éds.), *Towns and Societies* [Cambridge 1978] 35-77.
153. Il s'agit, en fait, d'un ensemble de pressoirs à usage collectif que PETROPOULOS (*supra* n. 130, p. 413) date du I^{er}-II^e s. de notre ère quand ils furent définitivement abandonnés ; il pense que ces installations ne faisaient pas partie des *villae suburbanae* — des restes d'une villa n'ont pas été trouvés —, mais elles étaient plutôt réservées aux petits producteurs de la cité comme les actuels "liotrivia" destinés à la production de l'huile ; certaines villas de riches propriétaires sont ornées de mosaïques ; sur l'une d'entre elles nous avons la représentation d'un pressoir avec le dieu Pan en train d'écraser les raisins (PETROPOULOS, *op. cit.*, 413-414).
154. Sur l'importance de la dernière et le culte de Dionysos en Achaïe, voir R. BALADIÉ (*supra* n. 22) 182-185 ; PETROPOULOS (*op. cit.*, 412-413 ; cf. Y. PIKOULAS, "Viticulture in Ancient Peloponnesus", *Πελοποννησιακά ΚΑ'* [1995] 278 n. 26 et 29-30) croit même qu'une partie de la production agricole était destinée à l'exportation, mais ce n'est qu'une hypothèse difficile à démontrer. A défaut d'autres informations seul le commerce d'amphores pourrait éclairer cette question, mais il est mal connu en Achaïe ; un atelier non encore étudié est connu à

beaucoup des villes méditerranéennes de la période romaine étaient consacrés à des activités plus rentables que la céréaliculture, en principe les cultures maraîchères et la viticulture. Les traités de Varron (RRL I.8, 1) et de Columelle (III.3, 1-2) montrent que les cultures maraîchères étaient considérées comme des cultures suburbaines intensives et à très grande rentabilité à cause des facilités de transport et d'écoulement des produits dans les villes proches. A Patras, comme dans la majorité des cas, il est difficile de prouver l'existence de telles cultures à proximité de la ville, mais on peut la supposer¹⁵⁵. Dans des secteurs plus lointains les nuances climatiques et pédologiques introduisirent quelque diversité dans l'exploitation agricole et le paysage rural ; je pense d'abord au bassin du Glaucos, à l'intérieur, où la présence de sols alluviaux, mais exposée plus aux crues imprévues du fleuve, oblige à une forme de culture et une exploitation saisonnière. Certaines parties de la large plaine occidentale étaient réservées, peut-être, aux cultures céréalières¹⁵⁶, alors que les zones plus humides l'étaient à la culture du *byssos* qui approvisionnait l'industrie textile de Patras, très développée sous l'Empire¹⁵⁷. Les zones les moins riches, arides et moins peuplées, étaient très probablement réservées à l'élevage ; enfin les forêts, sources de matières premières et espaces libres,

Aigion (*ArchDelt* 36 [1981] B1 *Chron.*, 171 ; l'étude sera faite par K. AXIOTI) et un autre, moins important à Patras (*ArchDelt* 31 [1976] B1 *Chron.* 89 ; PETROPOULOS, *op. cit.*, 413). La région de Patras connaît une importance viticole analogue à celle du XIX^e siècle, grâce à la culture du raisin de Corinthe ; à cette époque Patras devient le centre commercial le plus important du Péloponnèse (voir B. PATRONIS, "The Vineyard and the Town. Agricultural Production and Exportive Commerce of the Area of Patras, 1860-1900", *Πελοποννησιακά ΚΑ'* [1995] 72-96 [en grec moderne]).

155. Voir R. DUNCAN-JONES, *The Economy of the Roman Empire. Quantitative Studies* (Cambridge 1974) 36 ; voir surtout Ph. LEVEAU (*supra* n. 130) 465 n. 3 et en général pp. 465-468 à propos des zones de cultures autour de *Caesarea* de Maurétanie dont la structure ressemble à bien des égards à celle de la campagne patréenne. La viticulture était une source de profit considérable à cause de la grande demande urbaine et de la facilité d'écoulement des produits vinicoles sur le marché urbain ; ceci explique la valeur relativement peu élevée d'une terre arable par rapport à un vignoble ; voir J. FURLANI (éd.), *Fontes Juris Romani antejustiniani*, t. 2 (Florence 1964) 795-796 (§ 121) ; les indications données dans ce paragraphe doivent, probablement, avoir une valeur générale.
156. Un document épigraphique important en l'honneur d'un notable patréen, du IV^e siècle, Basileios, montre exactement la proximité des cultures vinicoles et d'oliviers par rapport à la ville et l'éloignement des cultures céréalières dans les larges plaines de Pisatis qui n'a jamais, toutefois, fait partie du territoire de Patras ; voir A. RIZAKIS (*supra* n. 17) 237.
157. Paus. VII. 21, 14 ; cf. RIZAKIS (*supra* n. 34) n° 274.

devaient avoir une place beaucoup plus importante qu'aujourd'hui. Actuellement l'association végétale la plus connue est celle des résineux, mais il se peut que la situation ait été tout autre pendant l'Antiquité¹⁵⁸. La colonie exploite également des zones de pêche (par exemple le lac de Calydon : Str. X.2, 21=C 460), un bac pour le transfert entre les deux côtes entre Rhion-Antirrhion, des carrières et des salines probablement en Achaïe occidentale et sur la côte en face etc.¹⁵⁹ Cette dernière région possédait, en dehors des produits de la pêche des lacs et des lagunes, des zones inondables dans la basse vallée de l'Acheloo¹⁶⁰ et celle de l'Événos qui fournissent seules des fourrages verts pendant l'été ; les montagnes disposaient, en dehors des forêts, de parcours des troupeaux et de zones d'estivage nécessaires pour l'élevage (voir *supra* fig. 10)¹⁶¹.

-
158. Sur les forêts et les espèces forestières nous n'avons que quelques rares informations littéraires et philologiques qui ne permettent pas, toutefois, d'avoir une idée claire ni de leur étendue ni de leur importance ; voir RIZAKIS (*supra* n. 34) 44 et 53 et n. 4. Sur deux bûcherons, originaires de Dymé, voir RIZAKIS (*supra* n. 34) 71-72 n° 26. Patras est entouré de montagnes importantes qui devaient abriter de nombreux animaux sauvages (e.g. sangliers, cerfs, chevreuils, jeunes loups et ours) que les Patrèens sacrifiaient à Artémis Laphria lors de la fête annuelle en l'honneur de la déesse ; voir Paus. VII. 18, 12. Le Péloponnèse était renommé pour la qualité du bois de construction ; voir R. BALADIÉ (*supra* n. 22) 175-177.
159. En Achaïe occidentale l'exploitation des lagunes de Kalogria et de Papas est encore de nos jours très importante et continue à approvisionner le marché de Patras en poissons ; il en est de même des lagunes situées sur la côte en face ; le lac de Calydon, attribué aux colons de Patras pour l'exploitation des produits de la pêche, a été identifié avec la lagune de Klisova située au sud-est de Missolonghi ; elle fait partie du réseau complexe des lagunes qui occupent la zone plate entre les embouchures de l'Acheloo et de l'Événos ; l'exploitation de ces lagunes ne s'est jamais, pratiquement, arrêtée depuis l'antiquité et plusieurs voyageurs nous ont laissé des descriptions intéressantes du mode d'exploitation et des divers produits de la pêche ; voir BALADIÉ (*supra* n. 22) 220-222 ; RIZAKIS (*supra* n. 34) 313-314 n° 538.
160. Ces zones avaient fait l'objet de disputes, dans le passé, entre les Éoliens et les Acarnaniens : voir Syll.³, 421A.
161. Cette région était toujours peu peuplée ; elle fut l'objet d'une colonisation déjà au Ve siècle av. J.-C. dont nous trouvons l'écho dans une inscription trouvée dans le voisinage de Naupactus ; voir Cl. VATIN, "Le bronze Papadakis, étude d'une colonisation", *BCH* 87 (1963) 1-19 ; Fr. GSCHNITZER, "Zum Vorstoss von Acker- und Gartenbau in die Wildnis : Das Westlokrische Siedlungsgesetz" (*JG* IX 12, 609) in seinem agrargeschichtlichen Zusammenhang", *Ktéma* 16 (1991) 81-91. On trouvera une description de cette région in W.J. WOODHOUSE (*Aetolia. Its Geography, topography and Antiquities* [Oxford 1897 ; réimpr. New York 1973] 40 sq. ; O. MAULL, *Beiträge zur Morphologie des Peloponnes und des Südlichen Mittelgriechenlands* (1921) 99 ; A. PHILIPPSON, E. KIRSTEN, *Die griechischen Landschaften* II 2 (1958) 317 sqq. ; S. BOMMELJE (-P.K. DOORN), *Aetolia and the Aetolians* (1987) 115 sqq., 121 sqq. (Tab. 7, 2-3).

Une telle disposition schématique du paysage agricole, aux environs de la colonie, correspond, plus ou moins, à la structure classique *ager, silva, saltus* et à l'organisation typique de la ville et du village méditerranéens à travers les âges¹⁶². Mais il va de soi qu'elle ne peut pas avoir une valeur absolue ; ce n'est qu'une hypothèse de travail qui peut aider à mieux comprendre une réalité politique, sociale et économique extrêmement complexe dont la reconstitution complète est une tâche presque impossible¹⁶³. La recherche doit continuer, certes, afin de résoudre des problèmes difficiles et délicats concernant le mode d'articulation des différentes formes d'habitat avec l'exploitation agricole et l'ampleur ou la spécificité de cette dernière, mais globalement on peut dire dès maintenant que le nouvel aménagement de l'espace rural fut, dans certains cas du moins, favorable pour le développement de l'agriculture.

LE STATUT JURIDIQUE DES TERRES ET DES PEUPLES ATTRIBUÉS

Un problème très intéressant est celui du statut juridique exact des terres et des hommes des régions attribuées à une cité. Les documents ne précisent pas quels sont les rapports entre Patras et ceux qui deviennent ses sujets (ὑπήκοοι) ; ce dernier terme, utilisé par certains auteurs grecs pour d'autres situations analogues, désigne la soumission à une autorité et dans ce cas précis l'attribution des villes

162. Il y avait une première zone radiocentrique de petites parcelles cultivées en légumes et souvent également de vergers ; une seconde avec des cultures intensives (vignes mais aussi céréales) ; plus loin sont situés les espaces réservés à l'élevage extensif et aux cultures assolées à la forêt ; il est très probable qu'une grande partie des territoires attribués à la colonie était destinée à ce genre d'activités qui ne pouvaient être en fait situées qu'en dehors du territoire centurié : voir en général A. BAILLY et H. BEGUIN (*supra* n. 64) 104-105 avec la bibliographie. Cette structure ne semble pas avoir connu de bouleversements tangibles jusqu'au XIXe siècle ; pour la période romaine l'étude exemplaire menée par Ph. LEVEAU (*supra* n. 130, 465-468) à *Caesarea* de Maurétanie montre l'existence de plusieurs zones de cultures autour de la cité ; leur structure ressemble à bien d'égards à celle de la campagne patréenne.

163. Il semble que pendant l'Antiquité se sont succédés trois systèmes d'organisation de la production agricole : celui qui est antérieur au système de *villae*, celui du IIe-IIIe s. qui correspond au dernier et enfin celui de la fin de l'Antiquité où l'habitat groupé de la campagne joue le rôle essentiel (pour le territoire de *Caesarea* en Maurétanie, voir Ph. LEVEAU (*supra* n. 130, p. 485). L'hypothèse de l'application du même schéma dans le cadre des colonies romaines en sol hellénique est très plausible, mais nous avons besoin de sa confirmation par des études archéologiques plus précises.

et des villages dépendants¹⁶⁴. Cette relation sous-entend l'obéissance à une autorité supérieure et en même temps l'acquittement des taxes à Rome par son intermédiaire ; s'accompagne-t-elle, parfois, du paiement d'un tribut direct à la cité patronne ou d'autres contributions et prestations ?¹⁶⁵ La première solution ne peut pas être prise en considération dans le cas de Patras, car Pausanias parle bien des privilèges accordés à la colonie ; ceux-ci pourraient tout d'abord avoir un rapport avec les revenus des territoires attribués ; le cas n'est pas unique ; il semble que le plus souvent, l'attribution n'évoque qu'un transfert de revenus vers la cité attributaire ; les *attributi* devant verser à l'attributaire un genre de fermage ; cependant, "les terres attribuées n'étaient pas des domaines au sens étroitement économique du terme, mais des lieux d'exercice d'une souveraineté", selon l'expression réussie de J.-M. Bertrand¹⁶⁶.

En général la décadence d'une cité et son rattachement à une puissante voisine étaient plutôt mal acceptés par les Grecs. Dion de Pruse considérait la dépendance de Caunos, attribuée à Rhodes, comme une *διπλή δουλεία*, une double servitude à l'égard de Rome et de la cité patronne¹⁶⁷. Mais cette affirmation ne doit pas faire croire qu'il existait un modèle type d'attribution. Les relations entre la cité patronne et les régions attribuées sont différentes selon l'opposition, les rapports de force, les intérêts ou les buts de la politique romaine. Il y a une véritable complexité de rapports ; la simple lecture de la nouvelle édition commentée de *Siculus Flaccus* peut nous en

164. L'exemple d'Apamée est caractéristique et bien connu : Dion de Pruse, *Or.* 35, 14-15 ; cf. C. JONES, *The Roman World of Dio Chrysostom* (Mass. Cambridge 1978) 65-70 ; M. CORBIER (*supra* n. 94) 641 autres références sur l'emploi du terme. Strabon (IV.1, 12 ; Plin., *Nat. Hist.* III, 37) qui utilise le même terme sans qu'il soit précisé dans l'un ou dans l'autre cas en quoi exactement consiste cette soumission.

165. Les *controversiae de jure territorii* connues par les *Gromatici veteres* donnent, certes, un aperçu, mais elles ne permettent pas d'éclaircir cette question ; *Corpus agrimensorum Romanorum*, 7-8 (Thulin) ; 17-20 (Lachmann) ; cf. M. CORBIER (*supra* n. 94) 639.

166. "Le statut de territoire attribué dans le monde grec des Romains", in Ed. FRÉZOUIS (éd.), *Sociétés urbaines, sociétés rurales dans l'Asie mineure et la Syrie hellénistique et romaines* (Strasbourg 1987) 105. A cet égard, les rapports entre attribués et attributaires ne sont pas seulement d'ordre économique. Stratonice de Carie, par exemple, élevée au rang de cité par Hadrien reçoit les revenus de son territoire, *τά τέλη ἐκ τῆς χώρας* : *Syll.*³, 837 ; cf. M. ROSTOVITZ, *The Social and Economic History of the Roman Empire II* (Oxford 1957) 698-699 n. 12. On trouvera d'autres exemples in M. CORBIER (*supra* n. 94) 644-646.

167. *Or.* 31, 125 et 31, 101 ; Caunos, aux dires de Cicéron (*Ad Quintum fratrem* I.1, 33), payait un *vectigal* à Rhodes, en vigueur encore à l'époque de Dion.

convaincre¹⁶⁸. Si, en général, les *attributi* étaient de statut inférieur à celui de la cité patronne¹⁶⁹, certaines populations pouvaient néanmoins connaître une amélioration de leur statut juridique et politique par une concession précise de l'Empereur; dans ce cas, elles pouvaient même se séparer de la communauté patronne. Ainsi le *vicus* Orcistos de Phrygie attribué à *Nacoleia* obtient de l'empereur Constantin son autonomie et le statut de *civitas*¹⁷⁰.

Dans le cadre des territoires attribués, Rome essayait, parfois, de préciser les obligations de l'attribué envers l'attributaire. Dans tous les cas, il est clair que l'attributaire ne pouvait pas user, à son gré, du territoire concédé¹⁷¹; malheureusement, dans la majorité des cas nous ignorons ces dispositions. Les auteurs anciens, en l'occurrence Strabon et Pausanias, emploient, quant à l'attribution des différents territoires à la colonie de Patras, les termes *προσνέμειν, τελεῖν, διδόναι, ἔχειν*¹⁷², qui sont spécifiques de l'attribution et qui étaient en usage, dans certaines sources, comme Polybe, depuis l'époque hellénistique¹⁷³. L'attribution a, d'abord, un sens politique dans la mesure où les cités attribuées perdent leur indépendance; elles ne sont plus des *poleis* autonomes, mais deviennent des *kômai* qui se rattachent administrativement à la colonie. C'est exactement le sens qu'on doit donner aux verbes *τελεῖν, προσνέμειν* et *διδόναι* qu'on trouve employés, par exemple, à propos de l'attribution à Patras des

168. Cité *supra* n. 122. Sur la variété du statut des territoires attribués, voir J.-M. BERTRAND (*supra* n. 166) 95-106; H. GALSTERER, "Romanizzazione politica in area alpina", in Mariagrazia VACCHINA (éd.), *La valle d'Aosta e l'arco alpino nella politica del mondo antico, Atti del Convegno internazionale di studi* (Aoste 1988) 79-89. Pour les provinces hispaniques, voir. E. ARINO et J.M. GURT, "Cadastrós romanos en el entorno de Augusta Emerita. Fuentes literarias y documentacion arqueologica", *Historia antigua* 10-11 (1992-93) 45-66; José Luis RAMÍREZ SÁDABA, "La demografia del territorium Emeritense (Excepto el casco urbano) segun la documentacion epigrafica", *loc. cit.*, 131-147.

169. U. LAFFI (*supra* n. 100) 99; A.N. SHERWIN-WHITE, *The Roman Citizenship* (Oxford 1939) 356.

170. MAMA VII. 1956 n° 305; A. CHASTAGNOL, "Les *realia* d'une cité d'après l'inscription constantinienne d'Orkistos", *Ktêma* 6 (1981) 373-379; D. HOYOS, "Civitas and Latium in Provincial Communities. Inclusion and Exclusion", *RIDA*, 5ème 22 (1975) 256 sqq.

171. J.-M. BERTRAND (*supra* n. 166) 104-105.

172. Paus. VII. 22, 1: Φάραι δέ, Ἀχαιῶν πόλις, τελοῦσι μὲν ἐς Πάτρας δόντος Αὐγούστου (Pharai). Paus. VII. 22, 6: Τρίτεια δέ, Ἀχαιῶν καὶ αὕτη πόλις, ἐν μεσογαίῳ μὲν ὥκισται, τελοῦσι δὲ ἐς Πάτρας καὶ αὐτοὶ βασιλέως δόντος (Tritaia). Paus. VII.17, 5: Αὐγουστος δὲ ὕστερον καὶ προσένειμεν αὐτὴν Πατρεῦσιν (Dymé). Paus. X.38, 9: πλὴν δὲ Ἀμφίσσης ὑπ' Ἀχαιῶν οἱ (δ') ἄλλοι Πατρῶν ἀρχονται, βασιλέως σφίσι δόντος Αὐγούστου (Locride occidentale). Str. X.2, 21=C 460: ἔστι δὲ τις πρὸς τῇ Καλυδωνί λίμνῃ μεγάλη καὶ εὐαφός, ἣν ἔχουσιν οἱ ἐν Πάτραις Ῥωμαῖοι (Kalydon).

173. J.-M. BERTRAND (*supra* n. 18) 148-150 et n. 129.

anciennes cités du N.-O du Péloponnèse (Dymé, Pharai, Tritaia et Rhypes) ainsi que de celles du sud de l'Étolie et de la Locride occidentale, situées sur la côte septentrionale du golfe de Corinthe. Il s'agit, en fait de termes synonymes exprimant une dépendance, toutefois vagues ; seul *τελεῖν* semble avoir un sens plus précis, car il sous-entend l'acquiescement de certaines taxes ; ce terme pourrait être rapproché de *συντελεῖν* qu'on trouve même dans certains documents de l'Empire quand il est question d'acquiescer des impôts ou d'autres obligations à Rome¹⁷⁴ ; le verbe est également utilisé quand il s'agit des contributions d'une cité à l'autre, en guise de participation à des frais de panégyrie, par exemple (*BullEpigr* 1958, 438). Plus ambigu semble le sens de *συντελεῖν* avec un complément à l'accusatif ou au datif ; certains traduisent ainsi le passage célèbre de Strabon (IV.1, 12) concernant la dépendance des XXIV *kômai* Arécomiques de Nîmes «*κώμας ... συντελούσας εἰς αὐτήν*» "lui paient tribut"¹⁷⁵. D'autres voient plutôt dans *συντελούσας* un sens territorial¹⁷⁶ et ils comprennent que les *kômai* Arécomiques, situées dans la même circonscription territoriale et financière, la *civitas* de Nîmes, "s'acquiescent à l'égard de Nîmes des charges locales centralisées au chef-lieu et par son intermédiaire de leurs obligations éventuelles envers Rome"¹⁷⁷ ; la centralisation des contributions dans les centres urbains, connue sous l'Empire, souligne entre autres l'infériorité du village par rapport à la *polis*¹⁷⁸.

Cette forme de dépendance ne concerne naturellement pas l'ensemble des territoires appartenant à une cité ; le pouvoir impérial ne voulait pas simplement rattacher à leur territoire des *kômai* ou des villes voisines afin de constituer une large *synteleia* financière. L'Empire s'appuie sur les structures citadines et s'efforce dans beaucoup de cas — celui de Nicopolis et de Patras sont notoires — par la concession de nouvelles ressources ou des privilèges

174. Cf. M. CORBIER, (*supra* n. 94) 641-643 qui réunit et commente certains exemples.

175. Ch. GOUDINEAU, "Le statut de Nîmes et des Volques Arécomiques", *Revue archéologique de Narbonnaise* 9 (1976) 105-114 et M. CHRISTOL-Ch. GOUDINEAU, "Nîmes et les Volques Arécomiques au I^{er} siècle avant J.-C.", *Gallia* 45 (1987-1988) 87-103.

176. Ce sens ne manque pas dans les documents ; voir L. ROBERT, "Un juriste romain dans une inscription de Beroia", in *Hellenica* V (1948) 29.

177. M. CORBIER (*supra* n. 94) 642 ; en revanche M. CLAVEL-LÉVÊQUE (lettre du 3.12.95) pense que selon la "logique" du système les deux sens, fiscaux et territoriaux, sont indissociables ; malheureusement aucun nouveau document ne permet de trancher définitivement cette question épineuse.

178. Cette inégalité est illustrée par Dion de Pruse, *Or.* 40, 10, qui observe que le village n'est pas autonome mais obligé d'être rattaché à d'autres, *συντελεῖν ἄλλοις*.

d'élargir les bases de leur prospérité économique. Et nous avons vu que les sources des revenus complémentaires de certaines cités, lésées par les programmes de colonisation, peuvent provenir parfois des cités lointaines.

Nous savons qu'en général l'attribution d'un territoire n'implique pas, obligatoirement, l'expulsion des populations qui y vivent. Il semble, dans le cas de Nicopolis et de Patras, qu'il y ait eu un transfert des populations de certaines petites cités vers les nouveaux centres. Le synoecisme comprend essentiellement les cités qui faisaient autrefois partie de la ligue acarnanienne dont Nicopolis était le nouveau centre (Paus. VII. 18, 8-9 ; la liste de ces cités in Str. X.2, 2 et *Anth. Pal.* IX. 553). Les limites du territoire de Nicopolis sont imprécises vers le nord ; celui-ci comprenait, peut-être, Ambracia, mais il n'est pas certain qu'il englobât également Cassopé et les autres cités de Thesprotie. Seul Pausanias rapporte que les cités étoliennes étaient incluses dans le synoecisme de Nicopolis (VII. 18, 8-9 ; X.38, 4)¹⁷⁹ ; mais nous savons par Strabon — information confirmée par les inscriptions — que Calydon et sa région étaient attribuées à la colonie de Patras ; d'ailleurs le Périégète précise qu'une partie de la population étolienne trouva refuge à Amphissa qui reçut, à ce moment, le statut de *civitas libera* (Plin. IV.8 ; cf. Paus. X.38, 9).

Dans le N.-O. du Péloponnèse, la population de la nouvelle colonie de Patras fut renforcée par le synoecisme des communes environnantes (Paus. VII.18, 7). Nous ne saurons pas dire si ce déplacement fut volontaire ou forcé ; seuls les habitants de la petite cité de Rhypes, au N.-E. de Patras, furent déplacés de force, selon le Périégète, dans la nouvelle colonie¹⁸⁰. A l'époque de Strabon (VIII.7, 5) la cité n'était plus habitée : 'Ρύπες οὐκ οἰκοῦνται. En revanche, aucun transfert de population ne semble avoir été effectué vers

179. Voir J.A.O. LARSEN, "Roman Greece", in T. FRANCK, *An Economic Survey of Ancient Rome* IV (Baltimore 1938) 469 ; anders U. KAHRSTEDT, *Historia* I (1950) 554 ; cf. en dernier lieu E. KIRSTEN, "The Origin of the First Inhabitants of Nicopolis", in E. CHRYSOS (éd), *Νικόπολις Α'*, *Proceedings of the First International Symposium on Nicopolis*, 23-29 Sept. 1984 (Preveza 1987) 91-98 ; PURCELL (*supra* n. 5) 82 n. 52 qui précise, à juste titre, que synoecisme ne signifie pas, en tout cas, abandon et disparition complète des cités ; le témoignage de Strabon montre que beaucoup de cités avaient survécu, naturellement subordonnées aux nouveaux centres. Le récit de Pausanias illustre la fin d'une évolution, mais non pas ses débuts.

180. Paus. 7.18, 7 : ἐπανάγαγεν ἰ.ε. Αὔγουστος) αὐθις ἐκ τῶν πολισμάτων τῶν ἄλλων τοὺς ἀνδρας ἐς τὰς Πάτρας, προσσυνέκτισε δὲ σφίσι καὶ Ἀχαιοὺς τοὺς ἐκ Ρυπῶν, καταβαλὼν ἐς ἑδάφος Ῥύπας.

Patras depuis les cités de l'Achaïe occidentale (Tritaia, Pharai et Dymé). Si, à cause de leur attribution à Patras, elles ont perdu leur caractère de *poleis* indépendantes, devenant de simples *kômai* de la colonie, leur présence physique resta intacte ; elles connurent un déclin, certes, pendant cette période, mais dans beaucoup de sources contemporaines ou tardives certains auteurs continuent à les appeler *poleis*, en donnant, naturellement, à ce terme un sens géographique et non pas politique. Et il en est de même quant aux cités étoliennes ou locriennes de la côte d'en face (fig. 4). Les sources laissent entendre qu'il y a eu un transfert forcé des populations étoliennes vers Nicopolis ; le déplacement d'autres vers Amphissa fut plutôt volontaire (Paus. X.38, 9).

En conclusion on peut dire qu'il y avait, dans les grandes lignes, cinq différents types de territoire à l'intérieur du *territorium* de la colonie : 1. Le territoire de la cité de Patras, proprement dit, qui fut le cœur du *territorium* colonial et accueillit la majorité des vétérans qui à vrai dire s'installèrent dans le centre urbain et dans quelques villages environnants ; ces terres furent intégrées dans la *pertica* coloniale et furent, en partie du moins, centuriées. 2. Le territoire des cités voisines de l'Achaïe occidentale (Pharai, Tritaia et éventuellement le territoire de Rhypes, limitrophe de celui des Pharai) qui lui furent attribuées, probablement au moment de la *deductio* ou un peu plus tard, sous le règne d'Auguste. 3. Le territoire de la colonie césarienne de Dymé, en Achaïe occidentale ; celui-ci fut complètement intégré dans la *pertica* coloniale et fit l'objet d'une nouvelle centuriation¹⁸¹. 4. Le territoire des cités de l'Etolie du sud, comme Calydon et Naupacte, qui fut attribué avec la *deductio* à la colonie ; on y trouve établis ici, contrairement aux autres cités attribuées (n° 2 et 5), quelques vétérans. La situation juridico-géographique de ces terres est plus complexe. Peut-être ces *agri ex alienis territoriis sumpti* constituaient une autre catégorie et elles ont leur plan cadastral propre (*forma*) ; ils apparaissaient peut-être sur des cartes distinctes¹⁸². 5. Enfin le territoire des cités de la Locride occidentale attribué aux Achéens de Patras — en guise de fermage —, comme compensation pour les pertes subies par

181. A.D. RIZAKIS (*supra* n. 58) 259-280 = *id.*, in A.D. Rizakis (*supra* n. 118) 125-135.

182. Siculus Flaccus, *De cond. agr.* 159, 29-160, 3 L=124, 12=17 sqq. (Th.)=252-256 (M. CLAVEL-LÉVÊQUE et alii, *supra* n. 122) ; du point de vue juridique ces territoires n'étaient pas indépendants et ils constituaient de simples *praefecturae* ; voir LAFFI (*supra* n. 100) 201 avec références.

l'installation des vétérans. Le statut juridique des populations qui habitent ces territoires est plus complexe.

Tout en niant l'existence des classes dans la société romaine, dans le sens que le marxisme a donné à ce terme, il est difficile de nier l'existence d'une stratigraphie sociale très hiérarchisée ; celle-ci reflète, en gros, la complexité des statuts des territoires. Soyons plus explicite ; les colons, οἱ ἐν Πάτραις Ῥωμαῖοι (Str. X.2, 21 = C 460), installés, en principe, dans la ville de Patras et la région avoisinante, constituent le groupe dominant qui par sa position politique et sociale hégémonique peuvent organiser la société par rapport à leurs intérêts. Tous les autres groupes — anciens habitants de la colonie, les Patréens Achéens dont parle Pausanias, ayant gardé quelques privilèges, autres transformés en *incolae*, populations attribuées etc.¹⁸³ — occupent une place subordonnée dans les rapports

183. Selon la définition classique de Pomponius (Dig. L. 16., 230, 2 : *Incola est, qui aliqua regione domicilium suum contulit; quem Graeci πάροικον appellant. Nec tantum hi, qui in oppido morantur, incolae sunt, sed etiam qui alicuius oppidi finibus ita agrum habent, ut in eum se quasai in aliquam sedem recipiant*) le terme s'applique tant aux étrangers domiciliés à l'intérieur des murs d'une cité (*hi qui in oppido morantur*) qu'à ceux qui ont des terres et sont installés sur son territoire (*hi qui alicuius oppidi finibus ita agrum habent, ut in eum se quasi in aliquam sedem recipiant*) ; à cet égard le terme est équivalent au grec πάροικος : BERGER, RE IX.2 (1916) col. 1250, s.v. *incola* ; cf. LAFFI (*supra* n. 100) 193-208 avec des références à la littérature récente. Pour la différenciation entre *incolae intramurani* et *extramurani*, voir J.-C. MANN, *Latomus* 22 [1963] 708 n. 5). D'après la *Lex Ursonensis* (chap. XCVIII) dans aucun cas les *incolae* ne font partie du corps des *coloni*, les deux catégories étant bien distinctes sur le plan politico-juridique. Les *incolae* sont en fait des pérégrins qui possèdent le *jus incolatus* ; leur situation était supérieure à celle des simples *peregrini* (Οἱ οἰκοῦντες ἐν Δῆλῳ, par exemple, après 166 av. J.-C., est une catégorie privilégiée d'étrangers domiciliés : M.-F. BASLEZ, REG 89 [1976] 352-383). Certains savants pensent que ce terme pourrait s'appliquer également aux anciens habitants d'une cité colonisée par les Romains (voir en dernier lieu F. PAPAZOGLU, ZAnt 40 [1990] 123 et n. 35 avec bibliographie antérieure). L'assimilation des *incolae-pάροικοι* des documents épigraphiques de l'Empire aux anciens habitants des cités ne trouve pas une acception unanime ; les inscriptions dans lesquelles ces termes apparaissent ne sont pas toujours claires (on trouvera une liste de documents in DESSAU, ILS III, col. 673, s.v. *incolae* ; cf. LAFFI, *supra* n. 100, p. 196 n. 576). F. PAPAZOGLU — que je me remercie de m'avoir généreusement envoyé sa communication inédite du Colloque épigraphique d'Athènes, en 1982 — pense (ZAnt 40 [1990] 123 et n. 35 ; *ead.*, "La structure sociale de la cité hellénistique et romaine", in GLAS CCCXLIII de l'Académie Serbe des Sciences et des Arts, Classe des Sciences historiques n° 5 [1986] 1-8 en serbo-croate avec résumé en français), contrairement au point de vue traditionnel (LAFFI, *supra* n. 100, 193-197) que le terme πάροικος n'a plus, à partir de la période hellénistique, le sens de μέτοικος athénien, c'est-à-dire de l'étranger domicilié dans la cité, mais qu'il correspond à une catégorie inférieure de la population qui, à l'époque romaine, est assimilée aux *incolae*. A la basse époque impériale, le terme πάροικος est utilisé à la place de *colonus* et désigne une nouvelle forme de dépendance qui

de pouvoir. Les Patréens Achéens, tout en étant privés d'une partie de leurs terres, continuèrent à vivre dans la même ville avec les colons. Auguste leur restitua la liberté et les combla, selon le Périégète, de privilèges au point que leur situation n'était point différente de celle des colons : καὶ ἔδωκε μὲν ἐλευθέρους Ἀχαιῶν μόνοις τοῖς Πατρεῦσιν εἶναι, ἔδωκε δὲ καὶ [ἐς] τὰ ἄλλα γέρα σφίσιν, ὅποσα τοῖς ἀποίκους νέμειν οἱ Ῥωμαῖοι νομίζουσι. Cette assertion est exagérée et en tout cas nous n'avons aucune preuve contemporaine, épigraphique ou numismatique, confirmant l'existence d'un statut exceptionnel et nous sommes en grande difficulté pour préciser en termes juridiques le statut des anciens habitants de Patras. Il faut peut-être croire que la colonisation de Patras n'a conduit ni à l'anéantissement complet des anciens habitants libres ni à la dégradation de leurs droits civils¹⁸⁴. Ceux-ci conservent, en fait, des droits qui n'étaient accordés aux étrangers que par décret public, à savoir le droit de résidence et de propriété, le *ius commercium* et peut-être le *ius connubium*; il n'y a pas de doute que les Grecs Patréens possédaient des avantages qui les différencient nettement de ceux des autres cités achéennes et les rapprochaient plus des colons. Mais il serait naïf de croire qu'ils étaient leurs égaux¹⁸⁵. Dans tous les cas leur statut politico-juridique devait être inférieur à celui des *Romani Patrenses* et il pourrait être comparé à celui des citoyens des cités oligarchiques qui n'avaient pas de droits politiques et ne portaient qu'abusivement le terme de *politai*¹⁸⁶.

annonce, selon l'auteur, la société médiévale. Sur le statut juridique des populations attribuées voir LAFFI (*supra* n. 100) 87-98.

184. Cette situation pouvait être considérée comme avantageuse car dans bien des cas, surtout en Occident, Rome a réservé un très mauvais sort aux populations indigènes ; voir LAFFI (*supra* n. 100) 204-205 avec d'autres références. La politique romaine était très souple et son attitude à l'égard des anciennes populations dépendait des conditions de la fondation d'une colonie ainsi que des fins qu'elle allait servir ; voir F. VITTINGHOFF (*supra* n. 2) 24 sq.; F. DE MARTINO, *Storia della costituzione romana* IV.2 (Napoli 1965) 671 sqq.
185. E. MEYER, in *RE* XVIII (1949) col. 2210 sq. s.v. "Patrai", pense que seuls, en fait, les Achéens de Patras avaient des droits locaux, contrairement aux autres Achéens qui n'en avaient pas. La réserve de P.A. BRUNT (*supra* n. 2) 599 n. 86 qui pense que le passage du Périégète ne reflète que la réalité contemporaine de sa visite, c'est-à-dire le résultat d'une longue évolution à la fin de laquelle Achéens et colons étaient légalement et culturellement assimilés ne justifie pas, à notre avis, l'insistance de Pausanias sur cette question.
186. Pour Athènes, voir Detlef LOTZE, "Zwischen Politen und Metöken. Passivbürger im klassischen Athen", *Klio* 63 (1981) 159-178 cité par F. PAPAIOGLOU, *ZAnt* 40 (1990) 121 n. 29 ; *ead.*, *GLAS CCCXLIII* de l'Académie Serbe des Sciences et des Arts, Classe des Sciences historiques n° 5 (1986) 8.

Moins de doutes existent sur le statut juridique des cités du Nord-Ouest du Péloponnèse et de l'Étolie du Sud attribuées à la colonie de Patras ; leurs habitants n'ont ni le statut des *coloni* ni celui des *incolae*, ils sont, probablement, des *peregrini* ; leur condition juridique est, donc, inférieure par rapport aux membres de la communauté dont ils dépendent¹⁸⁷. A Dymé, en revanche, le changement n'a pas eu de conséquences sur le statut des descendants des colons romains ni sur celui des natifs du pays ; les uns restèrent citoyens de plein droit, comme on le voit dans les inscriptions, les seconds restèrent des *peregrini* ; une telle situation correspond plutôt au terme de *contributio* ; théoriquement cette intégration présentait, parfois, des avantages même pour les populations autochtones¹⁸⁸. Les causes de la fusion de Dymé à Patras sont tout autres ; en fait, la coexistence de deux colonies romaines dans une si petite région s'avérerait difficile ; l'antagonisme entre les deux cités autonomes pouvait conduire au déclin économique et démographique de la cité la plus pauvre (Dymé). La *contributio* avec le centre le plus puissant (Patras) ne visait qu'à une réorganisation administrative et économique de l'espace du nord-ouest du Péloponnèse. Il faut croire que Dymé, dégradée sur le plan administratif, conserve une certaine autonomie dans la gestion des affaires quotidiennes, mais la haute administration politique et juridique est exercée par les autorités de la communauté dominante (Patras). Les citoyens de Dymé,

187. Le degré de cette dépendance n'est pas le même ni dans l'espace ni dans le temps. Ainsi les cités attribuées pouvaient n'avoir qu'une "autonomie" très restreinte et être obligées de payer un impôt à la cité patronne ; dans d'autres cas, en revanche, une *civitas adtributa* pouvait avoir une plus grande indépendance avec des magistrats propres et une tribu : LAFFI (*supra* n. 100) 26. Sur l'*adtributio* et le statut juridico-politique des peuples attribués, voir LAFFI, *op. cit.*, 87-98 (conclusions).

188. LAFFI (*supra* n. 100) 34 n. 71. A noter que beaucoup de savants ne voient aucune différence entre les termes *adtributio* et *contributio* et les emploient indifféremment ; on trouvera les différentes définitions du terme *contributio* in Laffi (*supra* n. 100) 14-17 et 149 sq. avec la bibliographie relative sur cette question. Le terme peut couvrir des réalités différentes ; il peut désigner soit des populations rurales autochtones — vaincues et soumises à Rome — faisant l'objet d'une *contributio* à une *civitas* ou à une *colonia*, soit des gens de commerce installés, d'une façon durable, dans une ville à côté des citoyens de celle-ci, les *municipes* (voir J.-F. RODRÍGUEZ NEILA, "Situación sociopolítica de los "incolae", *Memorias de Historia Antigua* II [1976] 147-169). Les *incolae* n'avaient pas de droits politiques ; leur ascension politique est en rapport avec la crise du décurionat au IIIe s. cf. H. PAVIS D'ESCURAC, "Origo et résidence dans le monde du commerce sous le Haut-Empire", *Ktèma* 13 (1988) 63 sq. Pour le statut juridique des populations à l'intérieur des colonies romaines en Macédoine, voir F. PAPAPZOGLOU, «La population des colonies romaines en Macédoine», *ZAnt* 40 (1990) 11-24.

contrairement à ceux des *civitates adtributae* voisines, prennent le statut des citoyens de la communauté centrale ; ceux qui étaient Romains le restent ; les autres *incolae* ou *peregrini* de même. Les premiers peuvent assumer des magistratures civiles et ils ont également des obligations financières (*munera*)¹⁸⁹.

Enfin dans une catégorie politico-juridique à part, on doit classer les populations des cités de la Locride occidentale et peut-être de l'Etolie. Les premiers surtout ne dépendent pas de la colonie, mais des Achéens Patréens auxquels elles sont, probablement, obligées de verser annuellement un fermage. Cette obligation passagère n'entraîne pas une soumission politique et juridique à la colonie ; leurs villes ne perdent pas le caractère de *poleis* en devenant des *kômai* du territoire colonial ; elles gardent une forme d'indépendance administrative qui leur permet d'avoir des relations avec d'autres cités ; quelques-unes (e.g. Naupacte) arrivent à connaître même dans ce cadre défavorable une certaine prospérité. Sur le plan juridique le statut des populations qui y habitent ne diffère pas de celui des tous les *peregrini* de l'Empire et elles disposent de plus d'autonomie et de liberté par rapport aux populations des cités attribuées à la colonie. En fait leurs obligations financières à l'égard des Grecs Patréens n'a eu qu'un caractère éphémère.

La colonisation romaine en Grèce s'avère d'une grande complexité quant aux statuts des hommes et des terres à l'intérieur ou à l'extérieur de la *pertica* coloniale. Ces statuts ne sont pas immuables ; ils évoluent, bien que ces changements soient parfois difficilement perceptibles dans les sources. A cet égard la relation de la colonie de Patras en Achaïe avec les terres et les cités qui lui furent attribuées en est une excellente illustration.

189. Sur toutes ses questions LAFFI (*supra* n. 100) 160-165.

Résumés

• Le plan de colonisation des côtes occidentales grecques, conçu par César et ses lieutenants, fut complété et amélioré par Auguste. Installés sur des points stratégiques et sur une très importante voie maritime, liant la Grèce à l'Italie, ces établissements allaient constituer la colonne vertébrale sur laquelle sera bâtie la politique hellénique de l'Empire. La *deductio* des colonies, surtout augustéennes, introduisit des changements, voire des bouleversements dans le domaine politique et socio-économique du pays. Auguste renforce ses fondations par l'attribution de larges territoires appartenant à des cités voisines qui perdent leur caractère de *poleis* autonomes et deviennent des *kômai* des nouveaux centres. Le territoire colonial connaît une structure et une organisation nouvelle, reflets exacts des nouvelles réalités politiques et sociales. Cette nouvelle organisation prend en compte toutes les contraintes naturelles, juridiques et autres, d'où la diversité des statuts des terres et des peuples qui y vivaient. À cet égard les terres attribuées à Patras constituent la meilleure illustration.

• The foundation of the Roman colonies, along the west coast of Greece, was part of a project conceived by Caesar and his lieutenants and improved, in many respects, by Augustus. Founded on strategic sites on the important maritime route, linking Greece and Italy, these colonies together with a number of free cities were to form the back-bone of the Hellenic policy of the Roman Empire. The *deductio* of the colonies, especially the Augustan foundations, led to changes and even upheavals in the political and socio-economic life. Augustus strengthened his foundations by granting them large territories, belonging to neighboring cities which lost their character as *poleis* and become *kômai* of the new centers. The colonial territory received a new structure and organisation that corresponded to the new political and social reality. This new organisation took into account physical, juridical and other constraints for which sprang the diversity of the statutes relating to the land and the people who occupied it. Variations of statutes can be detected also within the territory of a colony, in this case the colony of Patra.

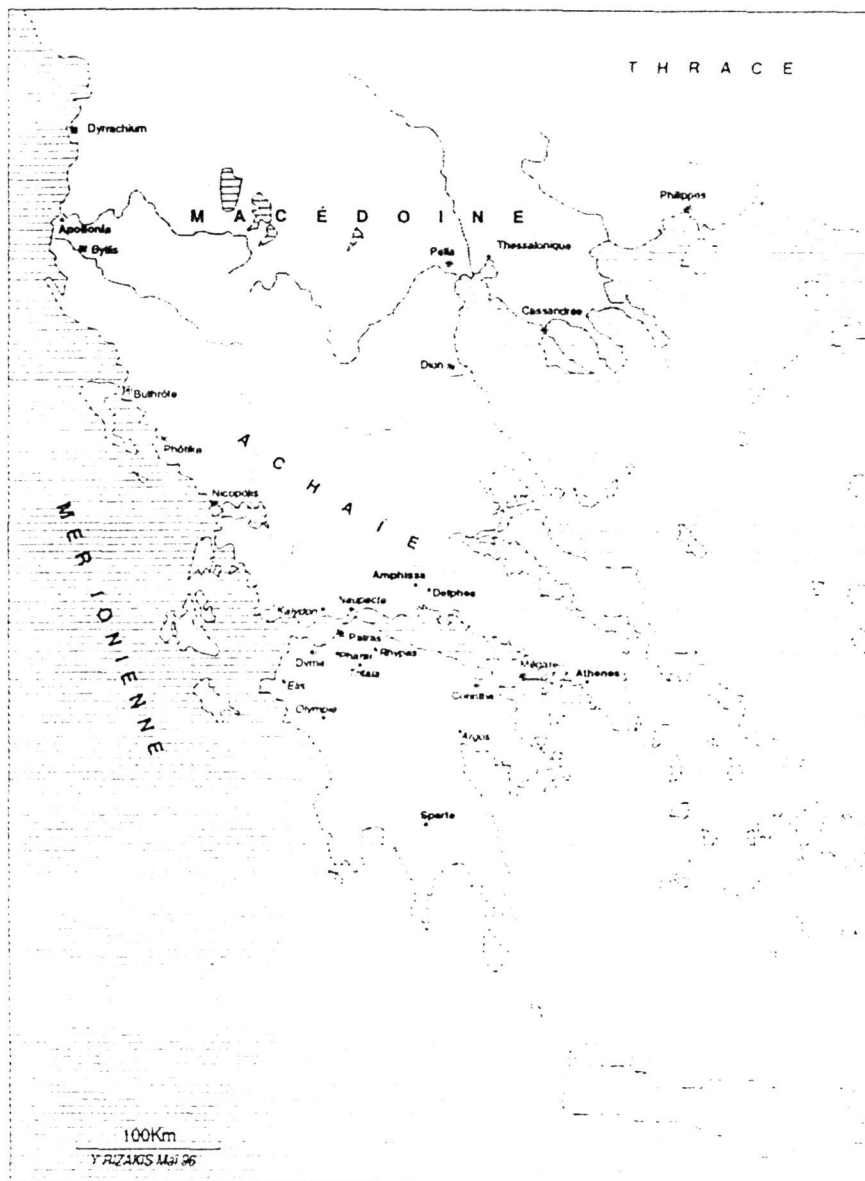


Fig. 1. Colonies césariennes et fondations augustéennes.

- colonies césariennes
- colonies augustéennes
- villes libres
- villes grecques

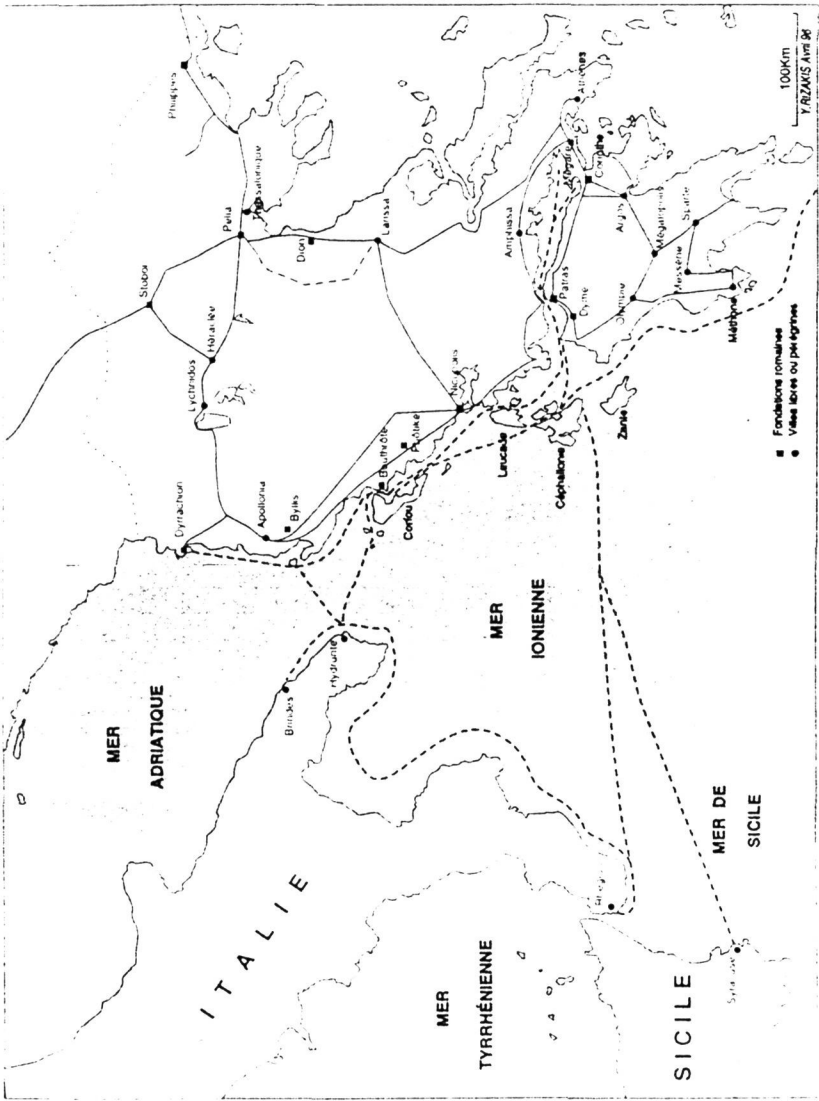


Fig. 2. Carte des routes maritimes et terrestres.



Fig. 3. Liste des fondations ou des refondations augusteennes



Fig. 4. Cités et territoires attribués à la colonie de Patras.

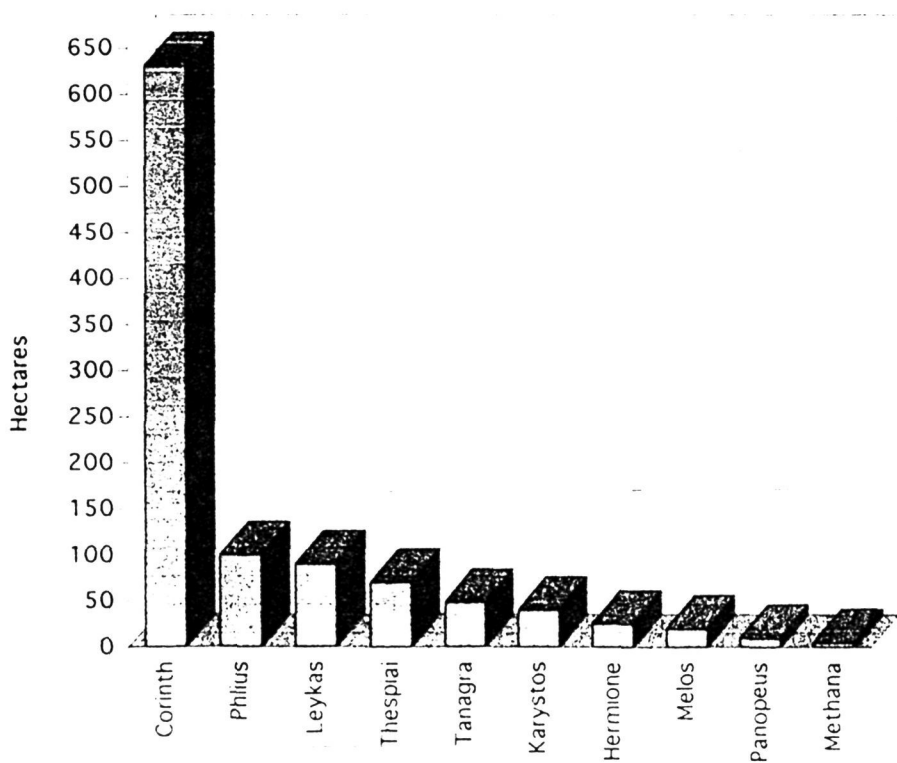


Fig. 5a. Diagramme de l'étendue du territoire des cités dans la province d'Achaïe (d'après S. Alcock, *Graecia capta* [1993] fig. 56 [p. 162]).

Corinth : 630 ; Phlius : 100 ; Leykas : 90 ; Thespias : 70 ; Tanagra : 48 ; Karystos : 40 ; Hermione : 25 ; Melos : 20 ; Panopeus : 10 ; Methana : 5.

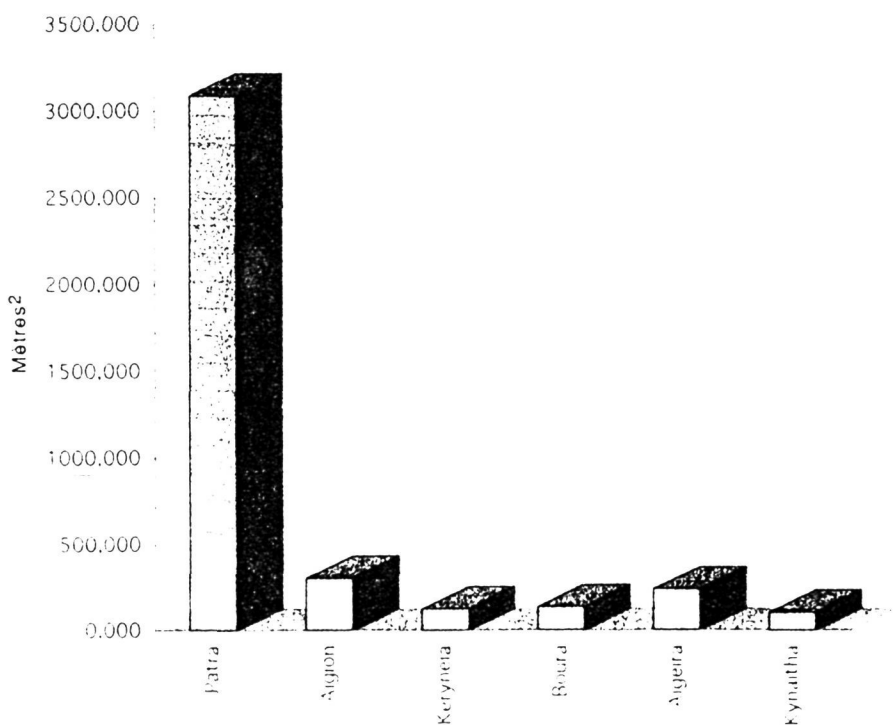


Fig. 5b. Diagramme de l'étendue du territoire de Patras et des cités voisines.

Patra : 3 087,899 ; Aigion : 305,856 ; Keryneia : 126,432 ; Boura : 137,442 ;
Aigeira : 240,402 ; Kynaitha : 105,440.

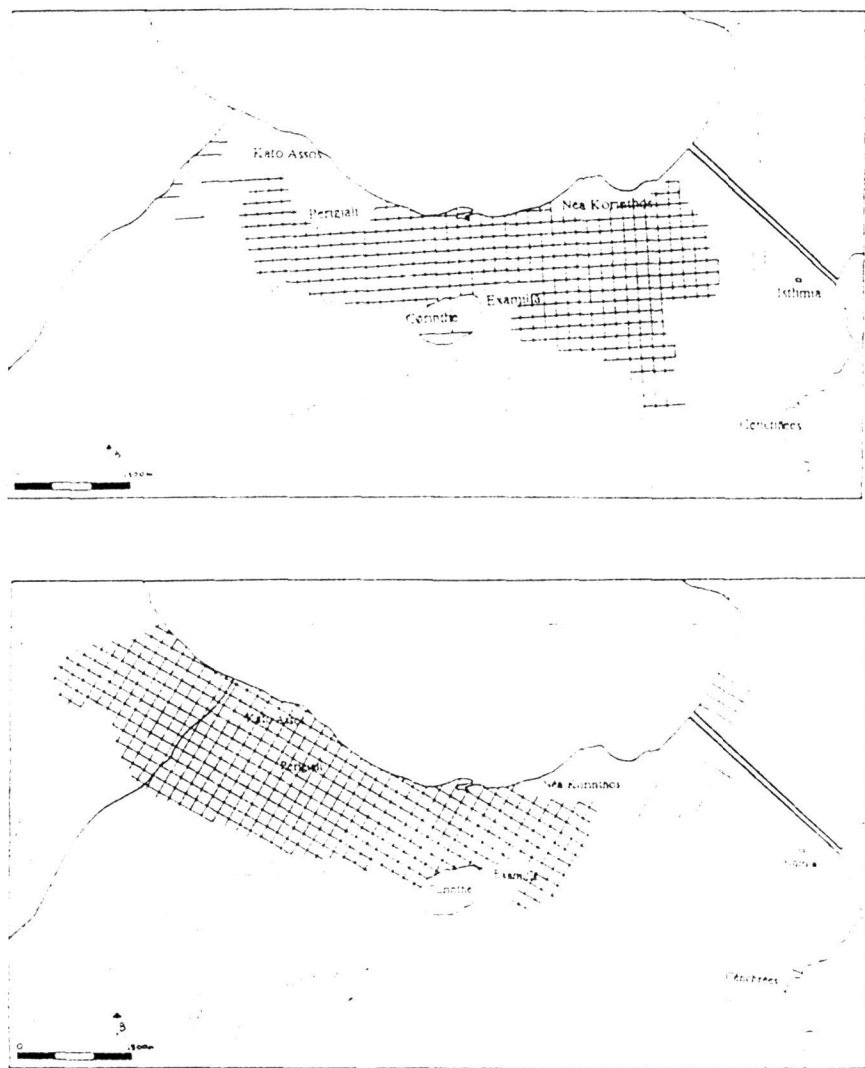
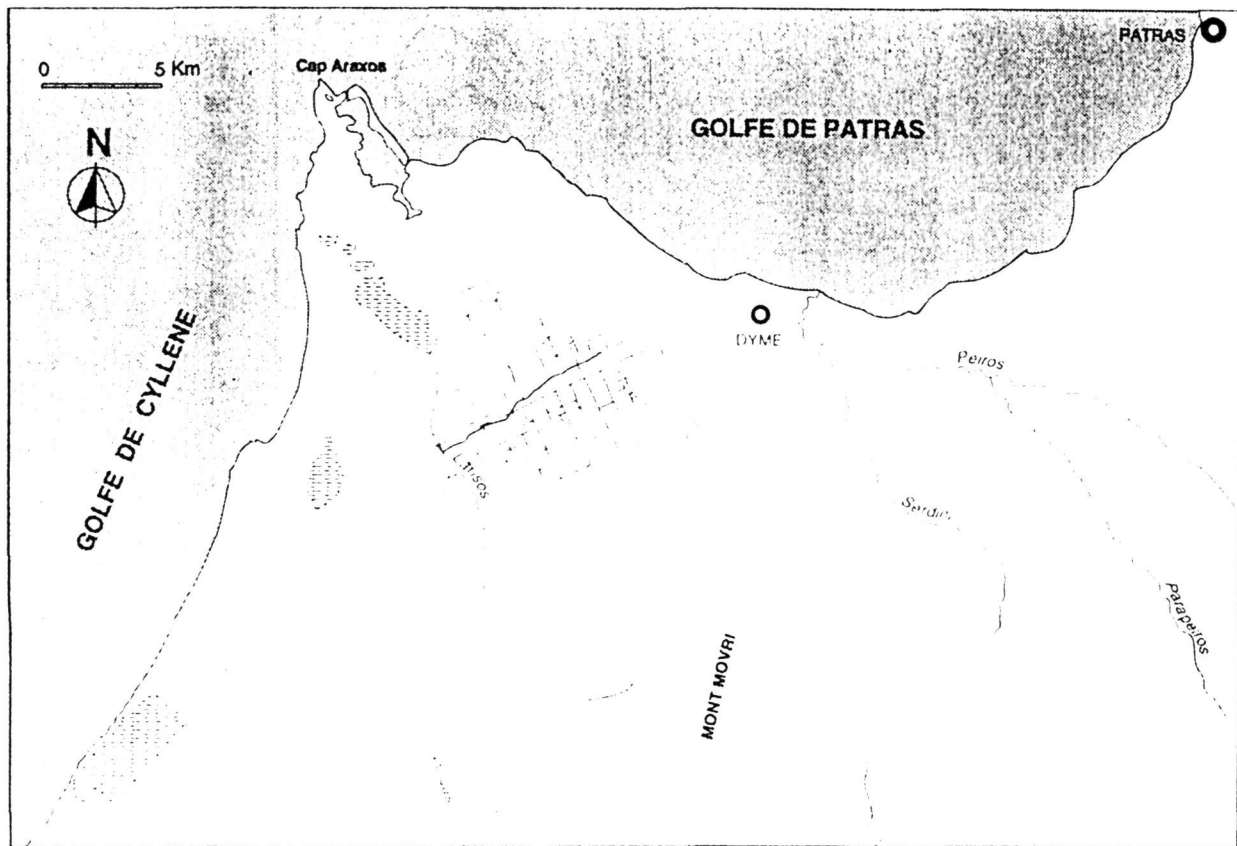


Fig. 6. Cadastre de Corinthe (d'après P. Doukellis, in *Structures rurales et sociétés antiques*, fig. 3 [p. 377] et fig. 9 [p. 380]).



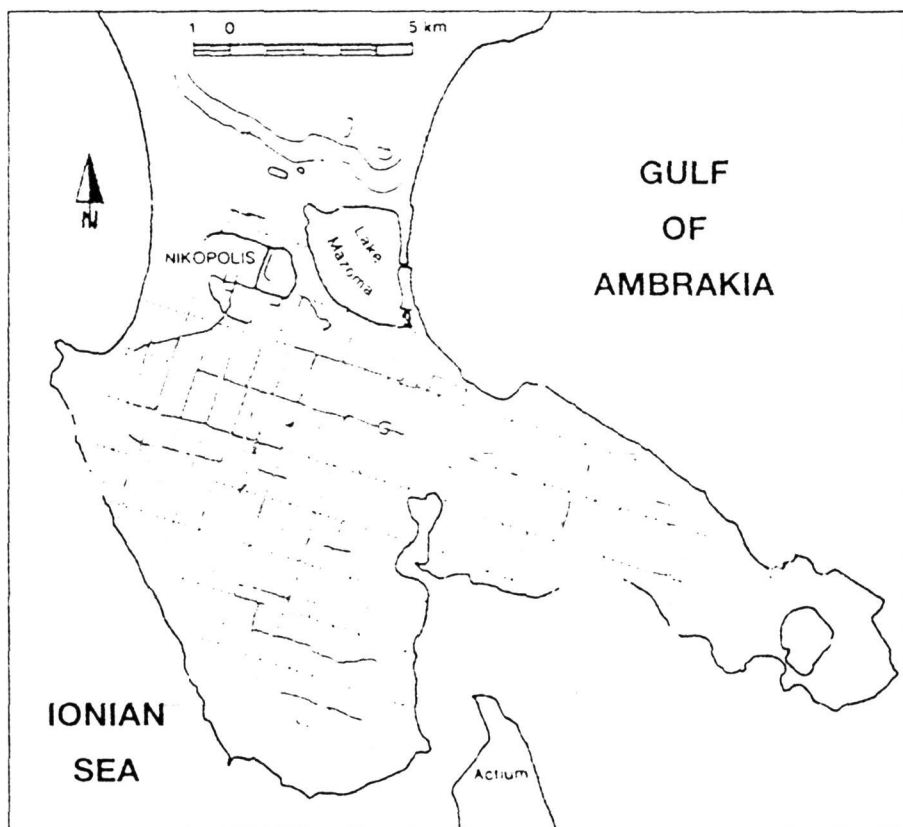


Fig. 8. Cadastre de Nicopolis (d'après S. Alcock, *Graecia capta* [1993] fig. 51 [p. 162]).

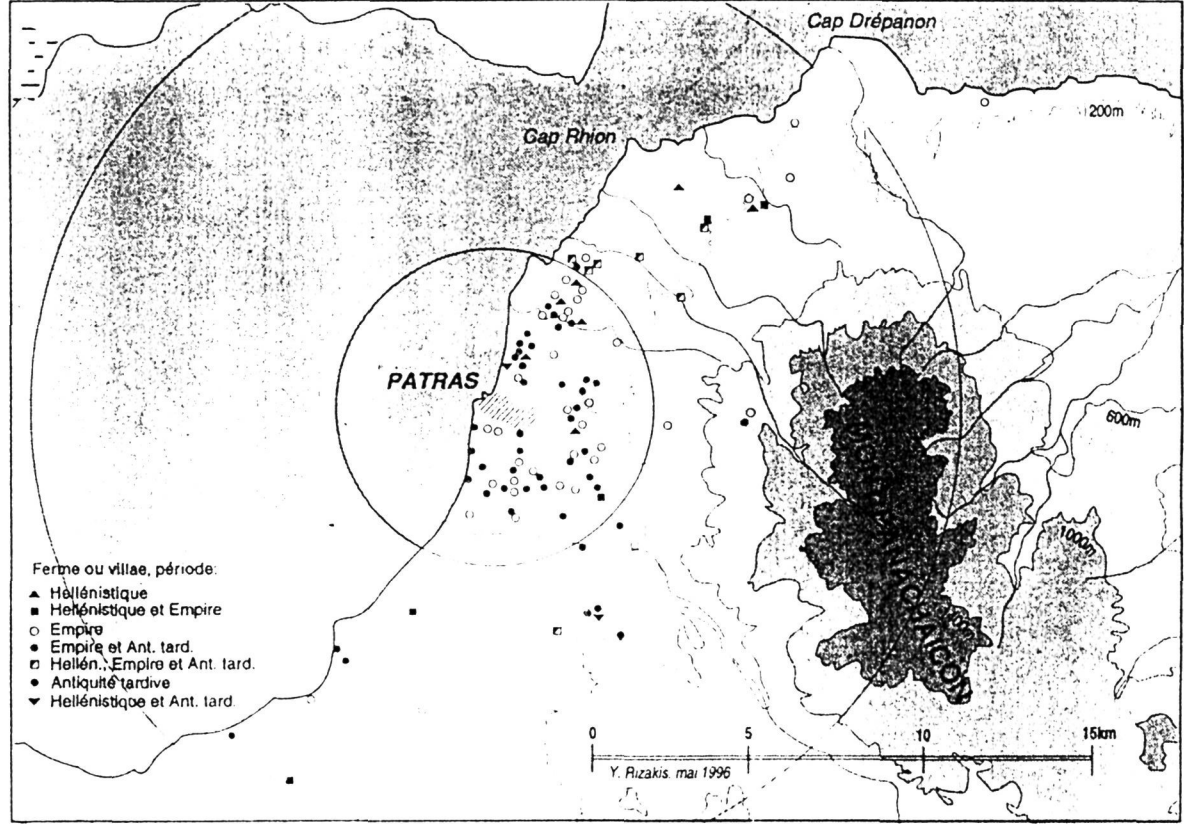


Fig. 9. Diffusion des fermes et des villae dans la zone côtière de Patras (cercles concentriques de 5 et 15 km).

